

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

ÉCRIVAINS FRANÇAIS

EN

ÉGYPTE CONTEMPORAINE

(de 1870 à nos jours)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon

• PAR

Marguerite LICHTENBERGER

Professeur aux Écoles Secondaires du Gouvernement Égyptien

PARIS (V^e)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉCRIVAINS FRANÇAIS
EN
ÉGYPTE CONTEMPORAINE
(de 1870 à nos jours)

ÉCRIVAINS FRANÇAIS

EN

ÉGYPTÉ CONTEMPORAINE

(de 1870 à nos jours)

THÈSE POUR LE DOCTORAT
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon

PAR

Marguerite LICHTENBERGER
Professeur aux Écoles Secondaires du Gouvernement Égyptien

PARIS (V°)
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, Boulevard Saint-Michel, 49

1934

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses ; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.*



A M. LE PROFESSEUR J.-M. CARRE

*Avec toute ma respectueuse et affectueuse
reconnaissance.*

M. L.

AVANT-PROPOS

Il est sans doute peu d'endroits sur la terre où un Français nouvellement débarqué se sente moins dépaycé qu'en Égypte. A quelques heures de Paris, Londres, Madrid et Berlin sont déjà de tout autres mondes. A quatre ou cinq jours de Marseille, Alexandrie ou Le Caire accueillent l'arrivant avec un sourire familier qui appelle la réciprocité. Les passants qu'il coudoie sur le trottoir s'expriment dans sa langue. Les noms des rues, les enseignes des boutiques, la valeur des timbres, les menus des restaurants sont écrits en français. Ce sera en français que, d'emblée, le vendeur du magasin de nouveautés, l'épicier, le confiseur lui adresseront la parole. Si la baisse de la livre a favorisé le cinéma anglais, aucun *talkie* n'est toléré sans traductions surimpressionnées. Les conférences françaises rassemblent les auditoires les plus nombreux. En dépit du change élevé, les livres français sont les plus achetés... L'arabe vulgaire (c'est-à-dire le dialecte que parle la masse) est saturé lui-même d'emprunts faits à notre langue, et des assonnances connues nous font à chaque instant — vainement d'ailleurs — dresser l'oreille.

En dépit de ces observations, c'est cependant un lieu commun de constater que le français n'occupe plus aujourd'hui la même place que jadis. Jusqu'aux événements politiques de 1882, il était à peu près l'unique instrument de culture, dans le domaine littéraire, scientifique ou technique. Après l'intervention anglaise, les choses changent évidemment. Mais, après avoir presque disparu

des programmes officiels, il y a fait sa réapparition. Et à la génération d'Égyptiens qui ignorait totalement le français en succède une qui le parle quelque peu. De tous temps d'ailleurs, certains éléments égyptiens, tant garçons que filles, ont fréquenté les Écoles Libres, d'un caractère religieux (1), et plus récemment les Lycées Français de la Mission laïque. Il est à noter que, depuis quelques incidents regrettables, dus au prosélytisme maladroit de Missions Américaines, le nombre des élèves musulmans fréquentant les Lycées Français (laïques) s'est accru... Mais, au fur et à mesure que les Égyptiens prennent conscience d'eux mêmes, c'est dans leurs propres établissements d'éducation qu'ils désirent s'instruire. Plutôt que de mettre les élèves en demeure d'apprendre, au sortir de l'école, le français (commerciallement, juridiquement, socialement, il continue à s'imposer), il devient possible qu'on lui restitue, sinon son importance de jadis, tout au moins une place moins effacée. Il est déjà langue principale dans plusieurs écoles secondaires de jeunes filles égyptiennes.

C'est dire qu'il témoigne d'une belle vitalité, et, devant son entêtement à persévérer dans l'être, il est tentant de conclure à une sorte d'inclination, d'amicale curiosité, de parti pris favorable, de paradoxale fidélité de l'âme française vis-à-vis de l'âme égyptienne et inversement.

Dès lors, ce que furent sous tous les aspects — et ils sont nombreux — les relations de la France et de l'Égypte, apparaît une question susceptible de passionner tout Égyptien, tout Français d'Égypte et tout Français de France qu'intéresse le rayonnement de son pays.

C'est à un aspect de cette question que M. J. M. Carré a consacré son magistral ouvrage : *Voyageurs et Écrivains français en Égypte*, où il s'est proposé d'étudier les prin-

(1) Les premières s'étaient installées en 1847.

cipales interprétations littéraires de l'Égypte, d'accompagner, sur la terre des Pharaons, les écrivains grands et petits qui sont venus y chercher des visions et des thèmes, ou simplement un dépaysement et une atmosphère d'exotisme (1). Pourquoi « Voyageurs et Écrivains » ? C'est qu'il ne s'agit pas de ceux — nombreux pourtant — qui ont parlé de l'Égypte, sans y être jamais allés, s'appelassent-ils Victor Hugo en personne, mais de ceux qui prirent un contact effectif et vivant avec elle. Dans ces conditions, les deux termes sont évidemment inséparables. Car, s'il arrive que le voyageur et l'écrivain soient une seule et même personne, il arrive également qu'ils demeurent distincts. Autrement dit, le voyageur peut n'avoir pas grand don littéraire, et cependant ses récits, le simple compte-rendu de ses pérégrinations, être à même de rendre grand service aux écrivains proprement dits. Jugeant donc incompréhensif d'étudier ceux-ci en faisant abstraction de leurs sources, M. J. M. Carré a été amené à étayer la partie littéraire à proprement parler de son ouvrage sur une étude historico-géographique très poussée, commençant à la deuxième moitié du xvi^e siècle, c'est-à-dire à la date à laquelle déferle la première vague d'intérêt de la France pour l'Égypte. L'étude porte donc sur les voyageurs du xvi^e siècle à la Révolution, les investigations scientifiques de l'Égypte à la fin du xviii^e, l'Égypte nouvelle et les hôtes de Mohammed Aly, les voyageurs littéraires au lendemain du romantisme, l'Égypte inspiratrice de Théophile Gautier, enfin l'état du pays avant le percement du Canal de Suez. C'est en 1869, date à laquelle s'achève triomphalement la gigantesque entreprise, que M. J.-M. Carré s'est arrêté.

Pour quelle raison ? Lui-même nous répond : c'est

(1) J. M. CARRÉ, *Voyageurs et Ecrivains Français en Egypte*, Impr. de l'Institut d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1932. Introd., t. I, p. vi.

qu' « à partir du moment où se répand le « Baedeker », ou le « Joanne », l'étude perd son principal intérêt. On voyage de plus en plus, et presque tous ceux qui voyagent tiennent leur journal. Beaucoup le publient, quittes à démarquer leur guide bleu ou rose, quand ils ne copient pas un écrivain contemporain. « L'Égypte est devenue objet de vulgarisation comme elle est devenue but de tourisme ». Au fil de cette route, si fréquentée qu'elle en est encombrée, est-il dès lors nécessaire de « poursuivre jusqu'à nos jours une étude qui, telle une source trop divisée, séparée en filets multiples, finit par se perdre dans le sable ? » (1).

M. J.-M. Carré ne le pense pas, et il est extrêmement intimidant de poser à nouveau la question qu'il a, quant à lui, résolue par la négative.

Toutefois, nous reportant à ses conclusions, nous y relevons les lignes suivantes : « Après 70, l'Égypte devient la proie du tourisme européen. Il n'y a plus de voyageurs, mais seulement des voyages, et souvent des voyages collectifs. Comment organiser dès lors, autour d'un principe de classement, la multiplicité des témoignages ? Comment jalonner une route envahie, débordée par la cohue ? Celui qui voudrait poursuivre ce travail devrait donc pratiquer résolument une autre méthode, isoler sur la terrasse du Shepherd's l'écrivain voyageur, « chambrer » son personnage, découper sur le fond grouillant des caravanes et des agences des portraits isolés, nettement espacés, examiner en eux-mêmes Louis Ménard, A. France, Loti, E. M. de Vogüé, Barrès, L. Bertrand, sans vouloir les relier de force entre eux ou à la réalité contemporaine, bref, substituer au panorama une série d'esquisses individuelles. L'artiste prendrait plus d'importance que le modèle, l'Égypte opérerait comme un révélateur photographique et contribuerait

(1) *Op. cit.*, t. I, Introd., p. XVIII.

à la connaissance de l'homme et de l'écrivain » (1).

Je n'essaierai pas de trouver une autre justification du présent essai, si loin soit-il d'avoir atteint le but proposé.

Dans la préface de son ouvrage, M. J.-M. Carré a insisté sur l'impossibilité de mener à bien une esquisse générale de l'œuvre de la France en Égypte « où apparaîtraient sur des plans différents, non seulement les écrivains, mais aussi les soldats, les consuls, les ingénieurs, les savants, les médecins, les égyptologues, les artistes, tous ceux qui ont contribué, soit à la découverte de l'Égypte ancienne, soit à la renaissance de l'Égypte moderne » (2). Aussi bien, et plus encore qu'avant 70, ce serait une tâche sans espoir que de retracer globalement, dans les années suivantes, l'histoire des relations franco-égyptiennes. Il y a beau temps que la *terra incognita* de jadis, où ne s'aventuraient que quelques audacieux, est devenue un décor idéal de voyage de noces, une halte pour les voyageurs en transit vers les Indes ou la Polynésie, le changement d'air qu'impose une banale crise de surmenage. Il n'y a donc à peu près plus rien à espérer de l'Égypte du point de vue anecdotique et pittoresque. En revanche, l'Égypte intéresse directement la France sur le terrain touristique, artistique, littéraire, archéologique, historique, agricole, commercial, financier, politique. Dans notre presse, ce fut surtout cet aspect qui l'emporta. Si l'on pointe, dans une collection de la *Revue des Deux Mondes*, le nombre des articles touchant à l'Égypte, on les voit s'accumuler aux périodes « névralgiques » où s'accusait la tension internationale : instauration du contrôle financier sous Ismaïl et destitution de celui-ci (1879), rébellion d'Arabi et troubles consécutifs (1882), reprise du Soudan et

(1) *Op. cit.*, t. II, Conclusion, p. 346.

(2) *Op. cit.*, Introd., p. I.

incident de Fachoda (1897), accord franco-anglais (1904).

Ensuite, avec l'apaisement des esprits, s'accuse un désintérêt progressif des choses d'Égypte, aboutissant à une ignorance assez comique de la réalité. Tel dictionnaire n'hésite pas à déclarer le pays sous le gouvernement d'un Khédive qui, depuis Mohammed Aly, demeure prudemment enfermé au cœur de la Citadelle, et bien des gens se trouveraient embarrassés s'il fallait préciser, au cours des vingt dernières années, les diverses étapes qui ont amené la nation égyptienne à son stade actuel. Mais tout cela, qui formerait la matière de gros volumes, demeure en dehors de notre objectif.

En effet, si Louis Ménard, Anatole France, Pierre Loti sont allés en Égypte, leurs voyages eurent un caractère strictement personnel et ne présentèrent aucune relation de cause à effet avec les événements historiques et politiques. Pour les uns, des circonstances fortuites décidèrent de leur venue ; pour les autres, ce fut une curiosité, soit diffuse, soit plus ou moins spécialisée. Dès lors, il n'est guère important en soi que Pierre Loti ait passé avant ou après Anatole France, que Barrès ait précédé ou suivi Louis Bertrand. Étant donné un pays que l'on peut considérer comme connu, des écrivains également connus, le seul intérêt qui ait chance encore de subister réside dans la découverte de celui-là par ceux-ci. Il s'agit donc de guetter la réaction de ceux que nous considérons comme l'élite de chez nous au contact du proche Orient ; de recueillir ce que l'Égypte leur dit, ou au moins ce qu'ils ont cru entendre, de mettre en lumière un document beaucoup plus psychologique qu'objectif.

Ainsi qu'il a été indiqué plus haut, M. J.-M. Carré s'est arrêté à l'apothéose que constituent les fêtes de l'inauguration du Canal de Suez, sorte de feu d'artifice terminal, après lequel il semble que, durant plusieurs années, rien ne vaille plus la peine d'être mentionné de

ce qui concerne les relations de la France et de l'Égypte.

De fait, 1869 tourne une page décisive, et jamais plus, par la suite, l'Égypte ne représentera pour le Français la terre fabuleuse, le pays des merveilles, l'Eldorado qu'elle fut aux yeux de tous, sous le règne du Khédive. Ce prestige, qui se survit en quelque sorte, laisse une trace dans la littérature. Et c'est ainsi que, bien que son auteur ne soit pas allé en Égypte, nous avons cru pouvoir débiter par l'étude que Daudet fit, dans *Le Nabab*, de François Bravay, une des figures les plus pittoresques de l'entourage d'Ismaïl. A cette étude, nous avons rattaché celle de Charles Edmond sur le colonel Sève, (Soliman-Pacha) auprès de qui il séjourna au Caire, et qui vise, à quelques années près, la même époque, bien que le livre n'ait été publié qu'en 1880, au lendemain de la déposition d'Ismaïl.

Ces deux chapitres formeront une manière de transition entre l'œuvre de M. J.-M. Carré et notre travail complémentaire. Il s'y agit davantage de « petite histoire » que de critique littéraire proprement dite. Mais nous pouvons considérer que le succès de ces romans, aux dates où ils parurent (1877 et 1880), est une preuve de l'intérêt que le public français garde alors pour tout ce qui touche à l'Égypte.

L'étude sera ensuite poursuivie dans un esprit bien différent. Il est difficile, à vrai dire, de parler de méthode précise, tant sont hétérogènes les individualités retenues. Elles se détacheront, hautes et pures, dominant la masse des petits bourgeois voyageurs. Ceux-ci sont innombrables. Tous veulent écrire. Tous rapportent de plus ou moins curieux documents, empreints d'une « prudhomie » si caractéristique du temps et du milieu qu'on est obligé de ne pas les passer sous silence... Quant aux écrivains de grande race, il n'est, en aucune manière, question de mises au point d'ordre général. Nous ne nous sommes attachés qu'à tenter de découvrir ce que

l'Égypte a pu leur donner, leur suggérer, ou leur refuser. Rien de plus varié d'ailleurs que les influences diverses qui sont accusées. Intellectuellement, elle stimule E. M. de Vogüé, lui inspire confiance, réveille son goût de l'action. Mais elle déconcerte Louis Ménard et Anatole France. Religieusement, affectivement, elle enthousiasme Schuré, elle déçoit amèrement Barrès, elle confirme Maeterlinck dans sa native sérénité. A son contact, l'instabilité de Loti ne fait que s'exalter. Politiquement, elle alarme Louis Bertrand. Ces quelques noms sont significatifs : tout ce que la France a compté de meilleur a dû, à un moment ou à un autre, venir en Égypte. Les uns en ont dit du bien, les autres du mal. La plupart ont publié. Quelques-uns se sont tus. Ils sont, ou non, revenus. Mais il est rare que l'Égypte ait constitué pour eux une expérience indifférente. En l'absence d'intérêt anecdotique, historique ou géographique proprement dits, l'adaptation de telles individualités à une table des valeurs si entièrement différente de leurs normes coutumières a paru n'être pas sans intérêt.

Excepté E. M. de Vogüé, dont les séjours furent nombreux et prolongés, ces contacts ont été en général brefs, si brefs que souvent il s'agit, chez l'écrivain, plutôt de réflexes que de réflexions ; d'où la tentation de substituer à de copieuses narrations, à des descriptions, et à des états d'âme, l'impressionnisme, le croquis, le parti-pris de la stylisation à outrance. Le fils de M. Perrichon, ayant reçu de son père le plus frappant des exemples : celui à ne pas suivre, se fera en général reporter. Or, quels thèmes cette Égypte, si proche de la France, pourrait-elle désormais lui fournir, sinon des variations plus ou moins ingénieuses sur un fond terriblement rebattu, des échos de plus en plus ténus, des émois fragiles ou factices, des jongleries verbales, des reflets, des ombres ?... Nous n'avons pas cru devoir non plus les passer sous silence, car, si leur caractère super-

ficiel déconcerte parfois, il en est que leur grâce, un peu précieuse, rachète.

Mais doit-on estimer que tout ce qu'il y a à dire de l'Égypte a été dit ? Pour pouvoir parler avec quelque originalité d'un pays, a-t-il été maintes fois constaté, il faut y demeurer une semaine ou vingt ans, c'est-à-dire réagir avec violence à un excitant brutal et bref, ou avoir appris à suppléer à nos sens émoussés, à notre œil blasé, à toutes nos accoutumances, par la pénétration de l'âme et de la tradition. C'est pourquoi, après les « passants » — fussent-ils de génie —, nous avons voulu faire une petite place aux Français qu'une raison de carrière ou de goût personnel a conduits en Égypte, et qui, y ayant longuement vécu, ont été amenés à la considérer, non comme une terre d'exil, mais comme une seconde patrie. Il y a des chances pour que cette expérience, vieille de beaucoup d'années, vaille d'être communiquée. Et certaines pages, en effet, peuvent être retenues.

Le Français, résidant en Égypte, s'est souvent heurté à un terrible obstacle : la langue. S'il arrive à baragouiner le vocabulaire nécessaire à la vie de chaque jour et dont chaque mot est une offense à la grammaire (même à cette grammaire très élastique qui régit l'arabe parlé), l'arabe écrit, l'arabe littéraire, et même l'arabe des campagnes reculées soustrait aux influences européennes lui demeure entièrement inintelligible. Comment, dans ces conditions, pénétrer le génie de la race ? Certains ont pensé qu'une collaboration franco-égyptienne serait la solution rêvée, étant donnée l'aisance avec laquelle les Égyptiens assimilent notre langue, et d'heureux efforts ont été faits dans ce sens. Ils ont eu, en général, un sort précaire. On ne comble pas si aisément le fossé entre le cerveau qui pense et la main qui écrit.

Et c'est pourquoi, essayant, pour terminer, d'envisager la source d'inspiration que l'Égypte peut ouvrir à la

littérature française, nous avons cru loyal de consacrer notre dernier chapitre aux écrivains égyptiens qui, ayant adopté le français comme seconde langue, tentent de nous faire plus profondément pénétrer l'âme égyptienne. Entreprise délicate, qui, pourtant, a donné quelques remarquables réussites. Il est émouvant pour un Français de voir sa langue choisie par une sorte de préférence sentimentale, et au terme de cette étude (qui ne prétend pas avoir épuisé un sujet qu'il est bien délicat de limiter de façon trop précise) nous sommes heureux de noter cette marque d'amitié que l'Égypte, par là, donne à la France.

Le Caire, 21 mars 1934.

M. L.

Je dois une gratitude particulière aux conseils et indications que m'a donnés M. J.-M. Carré, ainsi qu'à l'aide bienveillante de M. H. Munier, Secrétaire de la Société Royale de Géographie du Caire, du Révérend Père Bovier-Lapierre, Bibliothécaire du Collège des Jésuites du Caire, de M. l'Abbé Saint Paul Girard, Bibliothécaire de l'Institut Français d'Archéologie du Caire, de M. Dehérain qui a mis à ma disposition la Bibliothèque de l'Institut de France, de M. Homolle qui m'a permis de profiter de la Bibliothèque particulière de la Compagnie du Canal de Suez à Paris.

J'adresse également l'expression de ma reconnaissance à M. Catafago, Bibliothécaire de la Société Royale de Géographie du Caire.

BIBLIOGRAPHIE DE L'AVANT-PROPOS

I. — BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- S. A. LE PRINCE IBRAHIM HILMI, *The literature of Egypt and the Sudan from earliest times to 1885 inclusive*, 2 vol., London, Trübner, 1886-87.
- RENÉ MAUNIER, *Bibliographie économique, juridique et sociale de l'Egypte Moderne (1798-1916)*, Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie, Le Caire, 1918.
- [HENRI Lorin], *Bibliographie géographique de l'Egypte publiée sous la direction de M. Henri Lorin*.
- T. I. *Géographie physique et géographie humaine*, par Mlle HENRIETTE AGREL, MM. GEORGES HUG, JEAN LOZACH, René MORIN.
- T. I. *Géographie historique* par M. HENRI MUNIER.
- NOTA : il faut ajouter à ces bibliographies le catalogue de la Section Européenne de la *Bibliothèque Khédiviale* par B. MORITZ (T. 1. *L'Egypte*, 2^e Ed., Le Caire, 1901) ; le catalogue de la Bibliothèque de la *Société Royale de Géographie*, le catalogue de la Bibliothèque de l'*Institut d'Egypte*, le catalogue de la Bibliothèque du Collège des Jésuites (au Caire) ; la table générale de la *Revue des Deux Mondes* (depuis 1874), les catalogues de la *Bibliothèque Nationale* et de l'*Institut* (Département des Imprimés), le catalogue de la Bibliothèque des *Bureaux de la Cie de Suez* (Paris), la bibliographie générale de G. BÉNÉDITE dans l'*Egypte* (Paris, 1916) et de J. CHARLES-ROUX : *L'Isthme et le Canal de Suez* (Paris, 1901).

II. — HISTOIRE DE L'EGYPTE CONTEMPORAINE

- BENEDETTI, *La question d'Egypte*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, (1-15 nov. 1891).
- BOURGUET (A.), *La France et l'Angleterre en Egypte*, Paris, Plon, 1897.
- BRÉHIER (L.), *L'Egypte de 1798 à 1900*, Paris, Boivin, s. d.
- BOISSIEU (P. de), *Coup d'œil sur le développement de l'Egypte au cours des dernières années*, Paris, Jouve, 1906.
- BOSCH (V. Van den), *Vingt années d'Egypte*, Paris, Perrin, 1931.

- CHEVALLEY (A.), *La jeune Egypte*, Paris, *Revue de Paris* (1 nov. 1 déc. 1895). — *Rapports sur l’Egypte et le Soudan*, 1904-1905-1906), Le Caire, 1905-07.
- CROMER (Lord), *Modern Egypt*, Londres, 1903.
- CRESSATY, *L’Egypte d’aujourd’hui*, Paris, Rivière, 1912.
- CHAFIK (Ahmed) Pacha, *L’Egypte Moderne et les influences étrangères*, Le Caire, 1931.
- FREYCINET (C. de), *La Question d’Egypte*, Paris, Calmann-Lévy, 1905.
- GIFFARD (P.), *Les Français en Egypte*, Paris, Havard, 1983.
- GRANDLAUNAY (R. de), *Souvenirs d’Egypte 1890-91*, Angers, Lachèse, 1896.
- GUERVILLE (A. de), *La Nouvelle Egypte*, Paris, Librairie Universelle, 1905.
- HERVÉ (J.), *L’Egypte*, Paris, Jouvet, 1883.
- LEPIC (L.), *La dernière Egypte*, Paris, Charpentier, 1884.
- LESSEPS (F. de), *Souvenirs de 40 ans dédiés à mes enfants*, Paris, *Nouvelle Revue*, 1887.
- LAMBELIN (R.), *L’Egypte et l’Angleterre*, Paris, Grasset, 1922.
- LORIN (H.), *L’Egypte d’aujourd’hui : le pays et les hommes*, Le Caire, Imprimerie de l’Institut français d’Archéologie, 1926.
- MARTIN (E.), *La Question d’Egypte*, Paris, Michaud, 1892.
- MÉTIN (A.), *La transformation de l’Egypte*, Paris, Alcan, 1903.
- PENSA (H.), *L’Egypte et le Soudan Egyptien*, Paris, Hachette, 1895.
- PLAUCHUT (E.), *L’Egypte sous l’occupation anglaise*, Paris, *Revue des Deux Mondes* (1^{er} déc. 1888).
- SLATIN Pacha (trad.), *Fer et Feu au Soudan*, Paris, 1899, 2 vol, in-8.
- SABRY, *La Révolution Egyptienne*, Paris, Vrin, 1921.
- WEISS (J. J.), *La Question Egyptienne*, Paris, *Revue Politique et Littéraire*, (15 juil. 1882).

III. — LITTÉRATURE

- CARRÉ (J.M.), *Voyageurs et Ecrivains français en Egypte*, Le Caire, 1932.

CHAPITRE PREMIER

LES DEUX NABABS

1864 : déjà le Second Empire s'est fait libéral. Ce pourrait être un indice significatif. Au dehors, de graves menaces ne s'alourdissent-elles pas ? Mais nul ne s'en soucie. Le pays est plus prospère qu'il n'a été depuis longtemps. Paris s'embellit et s'admire. Il ne songe qu'à soi. Haussmann est son Dieu, le Boulevard son paradis. On y bavarde politique, littérature, scandales. On y vit le jour ; on y vit la nuit. Il faut y être pour voir, pour entendre ; ou pour être vu et entendu... C'est bien là ce que veut Bernard Jansoulet, le Nabab de Daudet, dont le physique seul suffit à aguicher la curiosité publique : « C'est un espèce de géant tanné, hâlé, safrané, la tête dans les épaules, le nez court et perdu dans la bouffissure du visage, les cheveux crépus, massés comme un bonnet d'astrakan, sur un front bas et têtù, les sourcils en broussaille, avec des yeux de chapard embusqué » (1). Sa voix est d'un marinier. Il a des mains de débardeur. Seul, un sourire d'adorable bonté, qui enchante et déconcerte, vient parfois tempérer, « d'une expression à la saint Vincent de Paul, cette laideur farouche ».

Ce maquignon multimillionnaire ne doute de rien. Gavé de l'argent qu'il glana auprès du feu Bey de Tunis,

(1) A. DAUDET, *Le Nabab*, Paris, Charpentier, 1877.

il affiche désormais de surprenants appétits de gloire, de considération et de renommée. Là-bas, outre Méditerranée, sa situation auprès du nouveau souverain n'est plus ce qu'elle était. Un rival y mine son influence. Qu'importe ? C'est en France que sa fortune, son sens des affaires, sa connaissance des hommes vont lui permettre de devenir quelqu'un dans l'histoire de son pays.

Hélas ! à Paris, Jansoulet, qu'exploite déjà sa « turquerie » de parasites, assailli par toutes sortes d'aigrefins, environné d'ennemis, sera le « piéton chargé d'or, traversant un bois mal hanté, dans l'ombre et sans armes ». Trop vaniteux pour s'aviser de défiance, il fait le jeu de la canaille. Quelques succès de début lui ont tourné la tête. Chaque jour il s'embourbera davantage.

Mais voici que l'occasion surgit de se raccommoder avec son Bey en difficulté financière. Un prêt de la main à la main a paru raffermir le crédit du Nabab. Le souverain consent même à honorer de sa présence le Château de Saint-Romans. Ce château, Jansoulet en a fait jadis présent à sa maman, son seul amour. Oh ! il a bien une femme, des enfants... Mais peut-on s'attacher à cette Levantine saturée d'opium et de confitures, à ces trois garçons amorphes ? Non, c'est vers sa « mama », sa vieille « mama » toute blanche, crevassée, souriante, que monte le plus pur de sa tendresse. Et c'est à elle qu'il va offrir, comme un gros bouquet, sa propre apothéose...

Apothéose qui tourne au désastre. Convenablement cuisiné par le rival de Jansoulet, le Bey s'est ravisé. Son train spécial brûle la gare pavoisée où déjà résonne la fanfare. Ce premier camouflet n'entame qu'à peine la confiance du bonhomme. Un hasard ne vient-il pas de rendre possible sa candidature comme député de la Corse ? Menée à coups de millions, sa campagne lui assure une écrasante majorité. Cette fois c'est le triomphe.

Il est éphémère. Mort le protecteur en titre, une

cabale se déchaîne. La validité de l'élection est attaquée en haut lieu. Imprudemment aventuré dans une société d'entreprises où son nom a servi d'attrape-nigauds, le Nabab se voit inculpé de tripotage et sciemment confondu avec un frère crapuleux. Accusation aisée à réfuter. Pourtant Jansoulet se laissera condamner en silence par cette Chambre dont il rêva de faire partie. Se justifier serait révéler à sa mère, aperçue dans l'assemblée, la honte de l'aîné qu'elle a toujours ignorée. C'est pour le nabab le déshonneur et c'est la ruine. La férocité de ceux qui l'ont jadis encensé s'est faite implacable. Insulté en public, il meurt d'une attaque, sans avoir compris.

Lorsque *le Nabab* parut en 1877, l'éditeur inséra une note justificative. Précédemment publié en feuilleton, le roman avait alarmé le gouvernement de Tunis qu'indignait de voir livrés à la curiosité du public français « des noms et des coutumes du pays ». Or, du témoignage même de l'auteur, les scènes de mœurs situées à Tunis étaient imaginaires, et il n'avait jamais eu « l'intention de désigner aucun fonctionnaire de cet État » (1).

Daudet dut sourire à part soi de l'ingénuité avec laquelle s'étaient reconnus les Tunisiens : souverains en déficit, profiteurs, canailleries étaient décidément réalités de tout temps et de tous pays.

Un an plus tard, dans la préface de la 37^e édition, il était contraint de prendre lui-même la parole. Trente-sept éditions, en un temps aussi bref, constituent un joli chiffre. La curiosité avait dû contribuer à le faire monter, puisque Daudet proteste contre l'importance anecdotique que le public a attachée à son livre. Non, il ne s'agit pas d'un roman à clé, d'une serrure à combinaison où chaque nom maquille un être réel, où chaque détail a une valeur littérale. La vérité est « qu'en feuilletant ses souvenirs, ce qui est le droit et le devoir de tout romancier,

(1) *Note* du premier Editeur (1877).

il s'est rappelé un singulier épisode du Paris cosmopolite d'il y a quinze ans. Le romanesque d'une existence éblouissante et rapide, traversant en météore le ciel parisien, a évidemment servi de *cadre* au *Nabab*, à cette peinture de mœurs de la fin du Second Empire. Mais autour d'une situation, d'aventures connues, quelle fantaisie répandue, que d'inventions, que de broderies » (1).

« J'ai connu, ajoute un peu plus loin Daudet, le vrai Nabab en 1864. J'occupais alors une position semi-officielle qui m'obligeait à mettre une grande réserve dans mes visites à ce fastueux et accueillant Levantin. Plus tard, je fus lié avec un de ses frères, mais à ce moment-là le pauvre Nabab se débattait au loin, dans des buissons d'épines cruelles, et l'on ne le voyait plus à Paris que rarement... Qu'il me suffise de déclarer qu'en parlant du fils de la Mère François, comme je l'ai fait, j'ai voulu le rendre sympathique, et que le reproche d'ingratitude me paraît de toutes façons une absurdité. Cela est si vrai que bien des gens trouvent le portrait trop flatté, plus intéressant que nature (2). »

Mais si le Nabab avait réellement existé, Tunis s'alarmait bien à tort, car c'était le Caire qui était en cause. Le feu Bey Ahmed s'appelait Mohammed Saïd ; le mouchir, frère et successeur, était son successeur et neveu, le Khédive Ismaïl ; et Bernard Jansoulet, né à Pont-Saint-Esprit, en 1817, s'y trouvait inscrit au registre de l'état civil sous le nom de François Bravay. Daudet fit probablement connaissance de ce dernier par l'intermédiaire de son frère : on raconte (3) qu'à la deuxième de *Mireille*, Bravay, qui se trouvait dans la loge de la comtesse de Loynes, la célèbre « dame aux violettes », fut présenté par Gounod lui-même à Mistral et à Ernest

(1) *Préface* de la 37^e Edition (1878).

(2) *Ibid.*

(3) Arthur MEYER, *Ce que je peux dire*, Paris, Plon, 1912.]

Daudet. Plus tard, ils se virent fréquemment. D'aucuns sont même allés jusqu'à prétendre que le Nabab aurait servi de secrétaire à Daudet, ce qui est assez invraisemblable.

Un François Bravay, — Bernard Jansoulet l'a prouvé, — ne passe pas inaperçu. Nous connaissons aujourd'hui le détail de « sa véritable histoire ». Il fut remarqué par Dumas père qui songea à en faire le héros d'un de ses romans. Olympe Audouard, pamphlétaire avec qui le gouvernement eut souvent maille à partir, en trace un portrait élogieux dans ses *Mystères de l'Égypte dévoilés*. On y lit par exemple : « M. Bravay a été à peu près le seul homme utile au Pacha par son intelligence et ses conseils, le seul qui lui ait été sincèrement dévoué. Saïd Pacha avait une estime et une affection toutes particulières pour M. Bravay. Il avait su apprécier l'intelligence, l'esprit pratique et la nature franche et loyale qui distinguent cet homme (1). » En revanche, Edmond About, subventionné par Ismaïl dont les relations avec Bravay ne furent pas sans nuages, stigmatise de façon impersonnelle dans son *Fellah* les fournisseurs européens qui édifièrent des fortunes scandaleuses aux dépens de souverains confiants. Charles Mismar, diplomate à Constantinople et ensuite chargé de mission en Égypte par Ismaïl qui lui témoigna beaucoup d'amitié, connut Bravay, le « Roi des Rastaquouères », à la fin de sa vie. Cet illettré, note-t-il, avait eu le génie de l'intrigue. « Echoué à Alexandrie sans ressources, avec un passé douteux, il trouva moyen de devenir le confident et le factotum de Saïd Pacha. Il récolta ainsi une fortune de plus de 30 millions qui lui permit de siéger au Corps Législatif du Second Empire... Il rachetait ses défauts par une générosité sans bornes... Jusqu'à son dernier liard il vécut en pro-

(1) Olympe AUDOÜARD, *Les Mystères de l'Égypte dévoilés*, Paris, Dentu, 1865.

digue... Il touchait à la misère quand je fissa connaissance, l'année avant sa mort. (1) »

Homme de grand cœur ou profiteur indigne, intelligence de premier ordre ou vulgaire intrigant, qualifient contradictoirement François Bravay, de son vivant déjà. Un tel individu fait naître la légende sous ses pas. Mais son histoire non romancée, telle que l'ont reconstituée Latzarus (2) et Auriant (3), est d'une humanité plus saisissante, d'un réalisme plus désabusé encore que l'aventure de Jansoulet. L'original est inégalable.

La faillite du père de Bravay aura été la source occasionnelle de la grandeur de son fils. Ayant dû quitter le magasin de ferrailles de sa ville natale et essayé sans grand succès de refaire sa vie dans la barrique, il s'évade à trente ans de France, et débarque sans ressources à Alexandrie, fermement décidé à dorer son destin. Ses débuts commerciaux sont difficiles. Il est même contraint de déposer son bilan. Mais, outre Méditerranée, ce n'est pas proprement un désastre. Parmi la colonie française, la « nation », ses qualités de cœur et de générosité n'ont pas tardé à lui acquérir une grosse popularité. En 1851, on le charge de négocier à Constantinople une question de tarif douanier. Il s'acquitte si heureusement de sa mission que, l'année suivante, ses compatriotes l'élisent « Député de la Nation ».

En 1854, selon la loi musulmane qui donne le trône au prince le plus âgé de la famille, succède à Abbas, le sombre petit-fils de Mohammed Aly, le plus jeune fils de ce dernier : Mohammed Saïd, ce souverain légendaire, ce « Gargantua », ce « colosse débonnaire », ce « buveur miri-

(1) Ch. MISMER, *Souvenirs du Monde Musulman*, Paris, Hachette, 1892.

(2) LATZARUS, *Grandeur et Décadence de François Bravay, Nabab*, *Nouvelle Revue du Midi*, 1928, numéro spécial.

(3) AURIANT, *La Véritable histoire du Nabab*, *Ms. Autographe*, nos 27-28-30, 1930.

fique », tel que l'a décrit Edmond About (1). Enfant, son intelligence flattait autant son père que son embonpoint le mortifiait. Brouillé avec les lettres et les chiffres, le souverain appréciait chaque semaine, à l'aide de la seule balance, l'effort fourni par Saïd. Quelques grammes de plus valaient à son héritier une copieuse correction. On sait que Lesseps s'acquittait des droits à la reconnaissance du jeune homme en apaisant ses fringales avec des pâtes alimentaires, en même temps qu'il le contraignait, par compensation, à faire de l'équitation.

Ayant accédé au trône, le souci de « sa ligne » ne trouble plus le Pacha. Il se goberge en joyeuse compagnie, fait élever toutes sortes de palais et d'édifices, réorganise son armée à frais inouïs. Il affiche une préférence pour tout ce qui est français. Sa cuisine, ses meubles, ses attelages sont à la dernière mode de Paris. Bravay avait connu Saïd avant qu'il fût au pouvoir (mis pour la première fois en présence du prince qui admirait l'énergie avec laquelle le Français avait exigé réparation d'une insulte émanant d'un juge anglais, Bravay aurait eu une heureuse trouvaille : « Prince, je suis heureux d'avoir en face de moi un des rayons du soleil de Méhémet Aly »). Il devient son homme de confiance, son fournisseur, son banquier. La réputation de souverain éclairé, que les efforts combinés de Lesseps et de Bravay valent en Europe à Saïd, l'attache à tous deux ; mais c'est encore à Bravay que le Pacha, au moment où le Canal lui suscite trop de complications, ouvre le plus volontiers son cœur. Il est dès lors naturel que s'exaspère une rivalité latente entre les deux Français. Bravay, n'ayant d'autre objectif que d'être agréable à Saïd, exploite les rancœurs de ce dernier, et devient par la force des choses l'adversaire plus ou moins déclaré du projet de percement.

(1) E. ABOUT, *Ahmed le Fellah*, *Revue des Deux Mondes*, février-avril 1869.

Cette amitié, qui confine à la familiarité, est cependant à éclipses. Bravay ne laisse pas d'abuser un peu. En Saïd sommeillent les violences du despote oriental. Parfois des éclairs jaillissent. Qui ne connaît les anecdotes soigneusement enregistrées par la camarilla de ses adversaires qui devait, au temps d'Ismâïl, les rééditer « revues et augmentées » ? L'histoire du service de Sèvres dont la facture avait été corsée d'un zéro ; celle du yacht poussif, réputé « lévrier de mer » et acquis à prix d'or, dont la seule grâce résidait en une sirène à musique ; l'aventure des glaces que le fabricant, d'accord avec Bravay, ne devait livrer intactes qu'en partie, et qui, expédiées à l'état de débris, volaient Saïd de la totalité de son argent et Bravay de la moitié qu'il s'était réservée. Et combien d'autres encore !

Des brouilles plus ou moins longues ne manquent pas de s'en suivre. Mais Saïd ne peut se passer de l'aide financière de Bravay, non plus, il faut le dire, que de son amitié. Les réconciliations ne tardent guère. Par ailleurs, le prestige du Français croît chaque jour parmi ses compatriotes. Autrement protégée par sa forte individualité que par le consul, leur colonie du Caire a passé en quelque années de 150 âmes à 8.000. Saisis d'émulation, pachas et beys s'eupéanisent à l'envi. Tous utilisent le truchement de Bravay qui, bien entendu, n'y perd rien. L'instant paraît choisi pour frapper un grand coup. Depuis quelque temps, au cours d'entretiens privés avec Saïd, le favori envisage les moyens de devenir député. Car, de là à passer ministre, « Bravay-Perrette » ne voit qu'un pas ; dès lors, ayant l'oreille de l'empereur, il fait son affaire de l'alliance franco-égyptienne. Comment Saïd, toujours en difficultés avec Constantinople, n'applaudirait-il à ce mirifique projet ?

Dans son pays natal, la réputation de Bravay est fameuse. Il a facilité l'exode en Égypte de bien des Méridionaux qui ont en général réussi. Leurs lettres enthous-

siastes lui garantissent un accueil triomphal. Quand il y rentre, il ne déçoit pas sa propre légende. Il achète un hôtel à Paris, deux châteaux, dont celui de Belle-Eau dans la Drôme. Il fait partie du Cerele Impérial, il a même un journal à lui. Tous les créanciers d'autrefois ont été désintéressés. C'est un homme neuf, un homme dont l'ascension ne fait que commencer.

Car voici qu'un jour il apprend la mort de Sibour, Conseiller Général du Gard, et frère de l'Archevêque du même nom. Il est vrai qu'une sorte de tradition attribue à cette famille les mandats électifs du département. Justement le gendre, M. Bonnefoy-Sibour, celui là même à qui Bravay vient d'acheter le Château de Belle-Eau, s'est mis sur les rangs. Qu'importe ! le Nabab ne s'alarme pas pour si peu : tant d'« amis » sont intéressés à sa candidature ! Il a promis de combler tant de vœux ! On lui fait miroiter (Morny en personne) un appui gouvernemental qu'il n'aura d'ailleurs jamais. Donc la lutte s'engage. Bravay, fils de ses œuvres, a la sympathie du populaire : son physique, ses pots de vin, son prestige pâlisent singulièrement l'adversaire. Qu'importe après tout l'odeur de l'argent ? Il est élu par 2.355 voix contre 1.409. Victoire éphémère. Accusé de falsification du vote et de corruption, Bravay voit son élection attaquée. Successivement validée par le Conseil de préfecture, invalidée par le Tribunal d'Uzès, malgré la plaidoirie du célèbre Me Nogent Saint-Laurens, elle est validée en fin de compte par la Cour Impériale de Nîmes. L'alerte a été chaude. Mais Bravay reste en possession de son mandat.

Six semaines plus tard, Saïd Pacha, qui revenait d'un voyage diplomatique en Angleterre, débarque en France. Il est déjà malade, toujours sans argent, navré de l'échec des négociations qui n'ont pu assurer la succession à son fils. Bravay le reconforte de son mieux. L'an prochain, il compte se présenter à la députation. A Nîmes, il est encore plus populaire qu'à Pont-Saint-Esprit, et son élec-

tion ne fait aucun doute. Le plan précédemment élaboré est donc en passe de se réaliser. Après Paris, Saïd visitera Belle-Eau. En France, le prestige du souverain est intact. L'honneur fait à Bravay stimulera heureusement les électeurs du Gard.

On se souvient des descriptions de Daudet. La réception, confirme Latzarus, « fut montée comme une représentation à bénéfice... » Musiciens en uniforme, arcs de triomphe, illuminations, banquets, sérénades... Sans modestie, le Nabab convainquait le pays entier de sa faveur. Malgré le goût douteux d'une telle exhibition, le Pacha avait daigné sourire. Nul ne se doute — le favori moins que personne — que son étoile commence à décliner. Saïd est gravement atteint. Moins de cinq mois plus tard, il mourra à Alexandrie, assisté du seul Bravay. Lesseps, lui-même, n'a pu arriver à temps, et les autres notabilités sont bien trop affairées à se concilier les bonnes grâces du nouveau souverain : Ismaïl.

Or Ismaïl n'éprouve qu'une sympathie modérée pour Bravay. Il n'ignore pas que le Français a secondé les efforts de Saïd pour l'évincer du trône. Le favori n'a-t-il pas un jour, au cours d'une discussion en présence de son oncle qui s'était borné à rire, osé traiter l'héritier légitime d'« épicier de la rue Quincampoix » ? Ismaïl a bonne mémoire et n'aime pas les insolents. Bravay ne tardera pas à s'en apercevoir.

C'est peu après cette date qu'il va devenir Jansoulet. A ce moment, Ismaïl le ménage encore. D'une part, il lui est agréable et utile qu'en France sa réputation demeure celle du souverain éclairé qu'il veut être. D'autre part, les difficultés financières ne faisant que croître (le passif laissé par Saïd obère lourdement son propre budget déjà déficitaire), Bravay constitue, provisoirement au moins, un appui à ménager.

Mais le siège de député devient pour l'aventurier indispensable au raffermissement de son prestige. Au fait il

est tranquille à ce sujet. Ayant avancé les 700.000 francs que nécessite l'entreprise de creusement du Canal du Rhône, comment douter de sa popularité dans le département ? La presse locale le soutient. De fait, il triomphe aisément, le 30 mai 1863.

Mais les partisans de Bonnefoy-Sibour ne désarment pas. Mise en question, et malgré que Bravay assume sa propre défense, l'élection est annulée. Renouvelée le 29 mai 64, à une majorité écrasante (14.766 voix contre 6.370), elle rencontre de nouveau la protestation de l'adversaire. L'influence du duc de Morny (l'élégant Mora du roman) n'arrive pas à en imposer. La fortune du pauvre Nabab donne prise sur lui, irrémédiablement.

« J'ai connu la misère, s'écrie Jansoulet dans une belle page du roman de Daudet, et c'est une atroce lutte... Mais lutter contre la richesse, défendre son bonheur, son honneur, son repos, mal abrités derrière une pile d'écus qui vous croulent dessus, c'est quelque chose de plus écœurant encore. On m'appelle le Nabab dans Paris, ce n'est pas le Nabab qu'il faudrait dire, mais le Paria. »

On se souvient que Jansoulet, à cause de sa mère, renonça à se défendre. Bravay, lui, lutte jusqu'au bout. En vain. Cette crise décisive est pour l'un et l'autre le commencement de la fin.

Ses campagnes électorales et les complications consécutives qu'elles engendrent retiennent Bravay en France, où il lui faut mener grand train. A Paris, dans ses appartements dorés, il devient la proie de toute « une bohème parisienne et multicolore, de gentilshommes décavés, d'industriels louches, de journalistes vidés, d'inventeurs de produits bizarres » qu'il admet par bonté, par faiblesse, par ostentation, par besoin d'expansion. Il paye à bureau ouvert, fait ruisseler les louis, signe des chèques.

Et pendant que Bravay s'use en France, en Égypte deux ennemis déploient une incomparable activité à

l'évincer. Le premier est Edouard Dervieu, un ci-devant « député de la Nation » au Caire, celui-là même qui, chargé pendant la maladie de Saïd de tenir Ismaïl au courant des événements, aurait télégraphié : « Qu'on prépare la maison, le locataire déménage. » C'est le ministre « réservé » du nouveau souverain et son homme de paille. Son « double » ne se trouve pas dans le roman de Daudet, à moins qu'il n'y fasse qu'un avec celui de l'autre adversaire de Bravay : Hermann Oppenheim. Cet Israélite a prévu l'importance que, grâce à la Guerre de Sécession, la culture du coton sera amenée à prendre en Égypte, et il a agi en conséquence. En outre, il a su gérer avec bonheur les affaires du Souverain, et, sous le manteau, s'est constitué le fournisseur des harems de la cour. Ce « double » chez Daudet, c'est Hemerlingue, dont la maison de Paris ne répugne pas à « tondre le Turc un peu trop ras » ; Hemerlingue, pas si méchant homme peut-être, mais entièrement entre les mains de sa femme, ancienne esclave qui a réussi à se faire épouser, et dont la haine poursuit celui qui l'a connue et méprisée autrefois.

L'histoire de la cabale Hemerlingue-Mahmoud-Jansoulet, stylise et condense la véritable histoire Oppenheim-Ismaïl-Bravay.

On se rappelle que, dans le roman, Jansoulet a avancé 15 millions au Bey de Tunis : « histoire de faire une niche aux Hemerlingue qui voulaient le brouiller avec ce monarque et lui couper l'herbe sous le pied, dans ces beaux pays d'Orient où elle pousse dorée, haute et drue » (admirons en passant la hardiesse de la métaphore) ; qu'en reconnaissance le souverain a promis sa visite au Nabab, mais qu'il y a renoncé au dernier moment. Jansoulet a eu le temps d'apercevoir, dans le train qui ralentissait sans arrêter, « seuls assis devant le Bey, jaunes tous deux, leurs grands favoris tombant sur la cravate blanche, deux hiboux, l'un gras et l'autre maigre : He-

merlingue père et fils, ayant reconquis l'Allesse et l'emmenant en triomphe à Paris. »

L'histoire vraie, comme il se doit, traînera davantage en longueur : en vérité, jusqu'à la mort de Bravay.

Informé des menées de ses adversaires, le véritable Nabab regagne en mai 64 l'Égypte où il paraît retourner la situation à son profit. Ses ennemis perdent du terrain. Sa faveur renaît, et la nouvelle que son élection à la Chambre est enfin validée accentue son retour de chance. C'est le moment où le souverain entend que l'Égypte cesse de faire partie de l'Afrique : le Caire est doté de l'éclairage au gaz ; la campagne se couvre d'usines, de canaux, de chemins de fer... Toutefois les adversaires de Bravay ne désarment pas. Leurs journaux évoquent et ornent les vieux scandales. Bah ! Il faut bien que les chiens aboient ! Heureux d'être de nouveau en selle, trop confiant en sa propre astuce, méconnaissant celle d'Ismaïl, Bravay commet-il des imprudences ? C'est probable. Car, le 27 septembre 1864, le Pacha signe un accord financier avec Oppenheim. L'occasion est définitivement perdue pour le Nabab d'assurer le rétablissement de sa fortune.

Pourtant les apparences demeurent. Tant que Bravay ménagera Ismaïl, bien des gens en France considéreront l'Égypte comme une terre promise. Ceci n'est pas sans importance. Dans son propre pays, Ismaïl, qu'accueillirent des transports d'enthousiasme au moment de son avènement, est de plus en plus déconsidéré. Si Bravay, poussé par la rancœur, se mettait à l'attaquer, que ne raconterait-il ! Déjà on le soupçonne d'avoir documenté le pamphlet de M^{me} Olympe Audouard contre Ismaïl ; Saïd et Bravay n'y sont-ils les seuls épargnés au milieu de diatribes virulentes et d'anecdotes à faire frémir ! Or Ismaïl veut obtenir des puissances européennes à la fois une aide financière et la renonciation aux capitulations. La participation — magnifique — de l'Égypte

à l'Exposition Universelle de 1867 est faite avec cette arrière pensée politique, et envisagée comme une « préface à de nouveaux emprunts ».

Comme Saïd, Ismaïl va donc se rendre en France. Comme lui, il s'arrêtera au Château de Belle-Eau (non, il n'aura pas la franchise de brûler la gare, et, tout en trahissant Bravay, il acceptera son hospitalité) ; et l'illustre invité et son hôte s'y joueront une comédie dont aucun des deux n'ignore le fin mot.

Puis Ismaïl retourne en Égypte. Malgré l'emprunt à la Ville de Paris, qui suivit le succès de l'Exposition, ses difficultés budgétaires s'aggravent. Heureusement le Canal, en passe de s'achever, va lui permettre de « frapper les esprits, en déployant une magnificence digne des mille et une nuits (1) ». Bravay se rend compte alors qu'il prolonge inutilement son séjour en France. Espère-t-il, contre tout espoir, une nouvelle saute de vent ? Est-il seulement lassé de la sournoise mauvaise foi qui l'enveloppe ? On ne sait. Toujours est-il qu'en mars 1869, il donne sa démission de député, et regagne l'Égypte.

Pauvre Bravay : plus heureux, Jansoulet ne se survivra pas. Daudet nous le montre essayant de reconquérir Paris à l'aide de quelques pauvres millions réchappés au désastre. Il les consacre à faire monter et jouer la pièce d'un jeune inconnu. Mais, aperçu dans sa loge, il est conspué par la foule. L'émoi est trop violent. Terrassé par l'apoplexie, il meurt victime « d'une des plus grandes, des plus cruelles injustices que Paris ait jamais commises » (2).

Hélas, c'est le privilège de la littérature de tuer ses héros en beauté, au moment psychologique. Dans la vie réelle, les tragédies sont mal construites, les épisodes s'enchevêtrent ; les dénouements ratent ou s'éternisent. Tel fut le douloureux cas de François Bravay.

(1) BRÉHIER, *L'Égypte de 1798 à 1900*, Paris, Boivin, s. d.

(2) A. DAUDET, *Le Nabab*.

A l'inauguration du Canal, le 17 novembre 1869, défilèrent des représentations de toutes les nations et de toutes les religions. Les psaumes chrétiens alternèrent avec les versets du Coran, également destinés « à appeler les bénédictions du ciel sur le Canal... Les jours suivants furent consacrés à des fêtes fantastiques ; la flotte des souverains pénétra dans le Canal et s'arrêta le 18 novembre à Ismaïlia. Là, les banquets succédèrent aux feux d'artifice, aux bals, aux fantasias arabes. Comme la ville était trop petite pour contenir les invités, le Khédive avait fait dresser plus de mille tentes en plein désert » (1).

Depuis longtemps, Ismaïl s'était complu à accueillir avec faste les hommes de lettres. Cette grandiose hospitalité, E. About l'avait décrite avec enthousiasme dans son livre, *Le Fellah*. Aussi, à côté des notabilités politiques et religieuses, n'avait-on pas négligé d'inviter des journalistes. C'est de quelques-uns de ceux-ci que Bravay devait recevoir le « coup de pied de l'âne ». Nul ne paraissait se souvenir de ce qui lui était dû, au moins comme champion d'influence française. Ses efforts pour obtenir la Légion d'Honneur, grâce à son journal *Le Parlement*, échouèrent piteusement. De toutes parts, il n'essuya que des brocards.

A partir de ce moment, la trace de Bravay se perd dans le brouillard. Il vit, ou du moins, il existe encore. Mais il est malade. Mais il est ruiné. Sa déchéance n'est pas encore officielle. Qui sait si la griffe du lion agonisant ne peut encore déchirer ? Et puis, financièrement, Ismaïl compte encore sur la France. En avril 1870 une banque franco-égyptienne, dont il attend un coup d'épaule, a été créée à Paris. Mais voici qu'éclate la guerre franco-allemande. Quelques semaines plus tard, le désastre de Sedan et l'effondrement du régime avertissent le Khé-

(1) BRÉHIER, *Op. cit.*

dive que l'aide politique et monétaire de la France n'est plus à envisager.

Le coup est rude pour l'Égypte, tous les jours acculée davantage à la faillite. Il était humain que la déception du souverain se retournât, faute de mieux, contre Bravay. Puisque celui-ci ne peut plus servir à rien, son passé est assez lourd pour justifier une disgrâce définitive. Que ferait-il dorénavant en Égypte ? Dans le dénuement, presque aveugle, il se résout au départ. Il ne lui reste plus qu'à achever de mourir. Sa remarquable intelligence n'a pas baissé. Celui qui l'interroge apprend de lui « en quelques conversations, davantage sur l'Égypte, qu'après plusieurs années d'observations personnelles »(1). Mais les sympathies de rencontre s'espacent. Il s'embarque fin 1873. Son retour en France passe inaperçu (dix ans auparavant, il tenait le haut du pavé à Paris !)

Ismaïl (remords ou gloriole) lui fait parvenir un ultime subsidé. Il est trop tard pour que Bravay en profite. Il meurt à Paris, au début de 1874. Sa dépouille sera ramenée plus tard, par les soins de sa famille, à Pont Saint-Esprit.

Le roman de Daudet, ainsi qu'il a été dit plus haut, parut en 1877. Il visait des événements remontant à une quinzaine d'années et celles des environs de 1870 avaient compté double. C'était plus qu'il n'était nécessaire pour qu'ils fussent oubliés ou presque.

C'est pourquoi Bravay doit beaucoup à Daudet. Sous le nom de Jansoulet, le meilleur, le plus « humain » de l'homme a survécu. L'authentique Nabab avait soulevé trop de haines, de jalousies, de rancœurs. Du personnage réel, il ne demeurerait qu'un nom, quelques anecdotes dont ferait sourire le cynisme, le souvenir un peu trouble de sa fortune. Sa déchéance ne provoquerait qu'un haussement d'épaules fataliste. A cet infortuné

(1) Ch. MISMER, *Op. cit.*

qui se payait de mots et croyait à la bonté humaine parce que lui-même n'avait pas une goutte de fiel dans le cœur, à ce « pauvre être illusionné à qui la fortune montait à la tête comme un vin trop capiteux pour un estomac trop longtemps abreuvé d'eau », à celui qui dut crever d'or après avoir crevé de faim, nul n'eût peut-être accordé l'aumône d'une pitié.

Ce serait une erreur de décerner à Bravay la palme du martyr. Il ne fut après tout qu'un aventurier, mais un aventurier de belle trempe. Ne nous y trompons pas : ce n'est pas d'avoir usé de moyens plus ou moins moraux, qui a constitué aux yeux du « monde » son crime impardonnable, c'est tout bonnement d'avoir réussi, c'est d'avoir étalé avec ingénuité ses richesses, c'est d'avoir eu l'insolence de les partager. Armé pour la lutte, il était sans défense contre l'envie, et la punition a peut-être excédé la faute.

A cause du rayon de pitié qu'il a projeté sur l'homme sombré dans l'oubli et dans l'ingratitude, merci à Daudet.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE I

LES DEUX NABABS

DAUDET (A.), *Le Nabab*, Paris, Calmann Lévy, 1^{re} édition, 1877.

DAUDET (A.), *Le Nabab*, 37^e édition avec préface, 1878.

BRÉHIER (Louis), *L'Egypte de 1798 à 1900*, Paris, Boivin, s. d.

AURIANT, *La Véritable histoire du Nabab, Manuscrit Autographe*, 27, 28, 30, 1930.

MISMER (Ch.), *Souvenirs du Monde Musulman*, Paris, Hachette, 1892.

MEYER (Arthur), *Ce que je peux dire*, Paris, Plon, 1912.

LACOUR (R.), *L'Egypte à petites journées*, Paris, Leroux, 1877.

ABOUT (E.), *Ahmed le Fellah*, *Revue des Deux Mondes*, fév.-avr. 1869.

LATZARUS (B.), *Grandeur et Décadence de François Bravay, Nabab. Nouvelle Revue du Midi*, 1928. Numéro spécial.

CHAPITRE II

LE CAS PARTICULIER DE ZÉPHYRIN CAZAVAN

Le 4 juin 1850, Flaubert, qui partait pour la Palestine avec son ami Maxime du Camp, au terme de leur voyage commun en Égypte, entrevit à Alexandrie l'écrivain Charles Edmond qui y débarquait. Or, le roman que ce dernier rapporta de son séjour : *Zéphyrin Cazavan en Égypte*, ne fut publié qu'en 1880. Ceci crée un cas littéraire assez particulier. Vieux de trente ans, ce livre, lorsqu'il paraîtra, ne sera plus d'actualité. Il ne présentera pas encore, à première vue du moins, d'intérêt historique. Cependant l'Égypte est tellement à l'ordre du jour de l'esprit français, qu'il vaudra une manière de petite célébrité à son auteur, lequel est, par surcroît, on s'en souvient peu ou prou, Polonais, journaliste et révolutionnaire.

Il faut le dire : l'Égypte à laquelle il y est fait allusion est infiniment plus passionnante que celle de 1880. Les problèmes financiers et politiques au cœur desquels celle-ci se débat ressemblent singulièrement à ceux qui ont pu ou peuvent se poser en Occident. L'Égypte de 1850, c'est toute autre chose. Celui qui règne alors, ce n'est pas le fastueux Ismaïl du *Nabab*, conquis de tout son cœur à l'Occident. Ce n'est même pas encore le bienveillant Saïd de Ferdinand de Lesseps. C'est le successeur de Mohammed Aly, Abbas I, fils de Toussoun : le sombre Abbas. Tout ce que son grand père a fait, il désire le

détruire. Il congédie les fonctionnaires européens, il supprime les écoles, il ferme les hôpitaux. Mohammed Aly a voulu son indépendance politique ? Son petit-fils accusera la plus grande déférence vis-à-vis de Constantinople. Le port du tarbouch est obligatoire, celui de l'habit occidental dangereux. Le régime des corvées et de la courbache sévit à outrance (1). Partout, les murs ont des oreilles. Un « mauvais café », une invitation à bord d'une dahabieh ingénieusement aménagée réduisent au plus discret silence ceux qui ont déplu au Vice Roi. En revanche, pour ceux qui ont sa confiance, les possibilités sont illimitées... Un voyage en Égypte était alors bien fait pour tenter des goûts aventureux. Il n'est d'ailleurs pas dit que Charles Edmond ait eu exactement connaissance de tout cela. Mais il traversait une passe difficile, et un dépaysement s'imposait. Il avait toujours eu le goût du changement.

Il s'appelle en réalité Choïeçky, « Quoi et Qui », comme disent les mauvais plaisants. Établi en 1840 à Varsovie comme bibliothécaire et collaborateur de la *Gazette*, cet agité est amené à se réfugier en France, à la suite d'une condamnation politique. A Paris, tronquant son nom barbare, il écrit dans la *Revue Indépendante* et le *Peuple* de Proud'hon. En 1848, il participe à la Diète Révolutionnaire de Prague et se voit une deuxième fois poursuivi. Pendant ce temps, convenablement cautionnée née, la feuille de Proud'hon est devenue la *Voix du Peuple*, et Ch. Edmond y donne libre cours à sa fougue. Mais ses articles alarment la censure et la police de profiter sa qualité d'étranger pour l'inviter à se taire (2). Contraint de briser sa plume, il se décide à changer d'horizon, et c'est ainsi, qu'ayant bouclé sa malle et nanti d'une re-

(1) R. LAMBELIN, *L'Égypte et l'Angleterre*, Paris, Grasset, 1922.

(2) AURIANT, *Charles Edmond (Choïeçky), Equilibriste politique et littéraire*, dans *L'Esprit Français* (10 oct.-10 nov. 1931).

commandation du Père Enfantin pour Charles Lambert Bey, Saint-Simonien demeuré au Caire à titre de Directeur de l'École Polytechnique, Choïeçky s'embarque en juin 1850 pour l'Égypte, « seul pays où la littérature ouvre les portes aux plus belles carrières » (1).

Voici donc notre homme sur la terre pharaonique. Il s'y appellera désormais Zéphyrin Cazavan. Rassurons-nous. Ce porte-paroles n'a pas la moindre imagination. Déjà ennuyeux lorsqu'il raisonne, lorsqu'il déduit, lorsqu'il généralise (et il raisonne et généralise à perdre haleine), il devient illisible lorsqu'il invente. Le seul intérêt de l'ouvrage résidera dans les êtres rencontrés, les faits observés, dans tout ce qui se sera, de l'extérieur, imposé à l'auteur. L'accent sera si différent de celui de son apport personnel qu'aucune confusion ne sera possible.

Suivons donc Zéphyrin. Il traverse Alexandrie « échouée comme une tortue cuite dans sa carapace ». Ainsi que tout voyageur fraîchement débarqué en Égypte, il doit, avant de se plonger dans le milieu indigène, « traverser plusieurs couches de population d'alluvion européenne ». C'est le temps où les consuls tiennent le haut du pavé. Il n'est donc pas abandonné. D'ailleurs, il a été chargé d'une commission pour Bitar Youssef Pacha, ancien Mameluck qui a suivi en France les drapeaux de la République, assisté à l'écroulement de l'Empire, passé au service de Mohammed Aly ; il s'y est couvert de gloire et cumule présentement les fonctions de Ministre de la Guerre et de Général en chef de l'armée égyptienne. Quel accueil ce héros fera-t-il à Cazavan ? Ce n'est pas sans inquiétude que le Français se présente... Il se trouve en présence d'un homme « de taille moyenne, vigoureux

(1) Charles EDMOND, *Zéphyrin Cazavan en Egypte*, Paris, Calmann-Lévy, 1880. Toutes les citations qui suivent sont extraites de cet ouvrage.

sement râblé, les épaules larges, les mains et les bras puissants, les jambes arquées... Le général, par le calme de son regard, par la rondeur de son visage, produit à première vue l'effet d'un type léonin. Un sourire de gracieux accueil se devine à travers son épaisse moustache ». Le vieux guerrier vit à peu près à la retraite et en demi-disgrâce dans son palais du Vieux Caire, composé d'un harem et d'un sélamlık que sépare une route poudreuse. Il administre ses terres, pratique l'agriculture et l'élevage, mange bien, boit sec, ne répugne pas aux gaillardises contées d'une voix de tonnerre, avec des rires homériques. Il parle français aussi couramment que turc ou arabe. Son hospitalité est proverbiale.

Zéphyrin Cazavan va en bénéficier sur l'heure et, dès la première entrevue, se voit attaché à la personne de Bitar Youssef Pacha comme secrétaire particulier : fonction nullement astreignante, et qui consiste, la majeure partie du temps, à ne rien faire, quitte à devoir exécuter d'aventure, et dans des délais foudroyants, les tâches les plus étrangères au métier de scribe, comme, par exemple, construire un four à poulet perfectionné ou accorder un piano rétif, sous le fallacieux prétexte qu'un Européen est, par définition, omniscient.

Mais, — et c'est à son honneur, à moins qu'il ne s'agisse de simple calcul — Zéphyrin Cazavan veut gagner le pain qu'il dévore, et suggère à Bitar Youssef d'entreprendre la rédaction de ses mémoires : des champs de bataille de l'Égypte à ceux de l'Europe, avec Napoléon, de ceux de Morée à ceux de Syrie, avec Ibrahim, la carrière du vieux soudard mérite d'être retracée... Hésitant d'abord, le général se laisse séduire : « Se voir bombardé historien, c'était pour lui une idée superlativement délicate ». Tâche aisée, semble-t-il, pour l'historiographe, qui a les oreilles rebattues des campagnes de Bitar Youssef : il n'y a qu'à élaguer les digressions, les parenthèses et les redites pour être clair, vigoureux, frappant.

Et ma foi, de son premier essai (compte-rendu de la bataille de Montmirail), Zéphyrin n'est pas mécontent. Qu'en pense le Pacha ? Hélas ! Si le Pacha jette d'abord quelques fleurs, c'est, ensuite, pour remarquer avec un air de négligence : « Ce que vous venez de me lire est admirablement écrit, mais cela ne ressemble pas du tout à ce que je vous ai raconté... Un pékin, si instruit qu'il soit, est incapable de fournir le récit sensé d'une bataille (1). » Coup dur pour l'historiographe qui, une fois de plus, l'oreille basse, se voit contraint de subir le détail de la bataille en question : 11 février 1814 : un froid de chien — neige et boue — le Pacha faisait alors partie de la division Nansouty. Ce dernier montait un cheval pie (grave imprudence : Bitar Youssef, à la bataille de Nézib, a refusé une semblable monture à Ibrahim en personne). A Champaubert, la veille, l'empereur avait anéanti un corps russe, et le soir raillé Ney : « Pends, toi, prince de la Moskowa, nous avons vaincu sans toi ». Le lendemain, malgré le froid, on savait que cela allait « chauffer » (mot pour rire à noter). Le combat tarde à s'engager : le seul cheval du chef d'escadron est tué (sans importance : dans ce temps, l'empereur payait la casse). Enfin, au terme d'une feinte, surgit la possibilité de lancer une charge de cavalerie — Bitar Youssef sauve le Colonel, encaisse une volée de mousqueterie, est blessé, se réveille pour apprendre que le résultat de la victoire (20.000 prisonniers) a par aberration échappé à Napoléon (qui a oublié ce jour-là d'agir comme lui, Bitar, à Konieh) etc. (2).

Dans ce gouffre, mouvant et sans fond, le malheureux Zéphyrin se sent lentement sombrer. D'un jour à l'autre, les réminiscences du Pacha changent du tout au tout : aucun espoir que, dans de telles conditions, ces *Mémoires*, nouvel ouvrage de Pénélope, puissent jamais aboutir.

Tout au moins, ce labeur justifie-t-il la présence du

(1 et 2) Charles EDMOND, *Zéphyrin Cazavan en Egypte*, Paris, Calmann-Lévy, 1880.

Français au palais du Vieux Caire, où, par ailleurs, la vie coule exempte de soucis. A dix heures du matin, le Général descend du Harem (il est marié à une Grecque sauvée d'un massacre en Morée, à qui il a chevaleresquement laissé sa religion, et dont il a trois beaux enfants) et salue son entourage. L'apparition du serviteur ouvrant la porte de la salle à manger arrache au Pacha la bi-quotidienne plaisanterie : « A cheval, messieurs, à cheval », qui, matin et soir, suscite sur toutes les lèvres le même sourire amusé. Nourriture excellente. Vins de cru. Le maître de la maison évoque ses souvenirs de guerre, ou conte des anecdotes grivoises. Comme tout le monde les connaît par cœur, le signal de l'hilarité et des applaudissements peut se donner d'avance. Ensuite, l'heure de la sieste libère les convives. Celle du dîner les regroupe : « A cheval, messieurs, à cheval ». On soupe copieusement. La soirée appartient à chacun, pendant que le vieux soldat va faire sa cour au Vice Roi Abbas.

Un beau jour, Bitar Youssef se lasse de ses mémoires et restitue à Cazavan le libre emploi de son temps. Ce dernier le consacre à visiter le Caire, en compagnie de Gendel, le peintre attitré du Pacha, qui l'a recueilli à demeure. Curieuse figure que celle de ce Saint-Simonien défroqué dont ses maîtres d'autrefois firent un cuisinier, et qu'ils abandonnèrent ensuite dans un dénûment presque complet. Devenu Musulman, répondant dorénavant au nom de Mohammed Effendy, il troque la casserole contre la palette, et, revenu à son métier de rapin, se voue à la décoration en gros et en détail, ce qui lui permet de « mêler l'arabesque au paysage, les oiseaux et les fleurs à l'architecture ». Mais il respecte pieusement l'interdiction coranique de représenter la personne humaine, et, chargé par un Pacha de peindre le harem en promenade, figure à la file 126 voitures, où, par convenance, les sièges des cochers demeurent vides, et les chevaux des eunuques, non montés...

Ce personnage original assiste fidèlement Zéphyrin au cours de ses enquêtes. Car ce dernier, adepte enthousiaste de la phrénologie, poursuit à travers le monde la preuve de la filiation du singe à l'homme. Soupçonnant les Égyptiens d'avoir conservé le type primitif, il se décide à effectuer, tant en Basse qu'en Haute Égypte, une série de recherches documentaires qui lui fourniront, par surcroît, des détails de mœurs extrêmement savoureux.

Comme il se doit, il y a en marge une intrigue amoureuse. Quel écrivain de langue française, et Polonais d'origine par surcroît, s'autoriserait à écrire un livre de près de cinq cents pages sans y inclure une parenthèse de cet ordre ?

Un jour, dans un embarras de circulation, à Alexandrie, une charmante jeune femme voilée est jetée à bas de son âne. Cazavan vole à son secours. L'erreur de la foule fait de lui un *hakim* (médecin). Sous ce prétexte, il pénètre à la suite de cette beauté et de sa duègne dans une maison secrète et perdue où, les jours suivants, il retourne. Mais un beau soir, il ne les retrouve plus. Jusqu'en pays musulman, toutefois, il est un Dieu pour les amoureux. En visite chez l'ami Gendel, Zéphyrin se rencontre peu après nez à nez avec sa belle inconnue et ne peut s'empêcher de lui sauter au cou sous l'œil amusé du peintre Saint-Simonien. On s'explique. Cette séduisante créature s'appelle Safyah (1). Son histoire est ténébreuse. Étoile des « avalims » (almées), idole de la société Égyptienne, elle est constamment traquée par la police du Vice Roi Abbas, dont un édit a exilé la corporation à laquelle elle appartient à Esneh. Sa vie n'est qu'un perpétuel jeu de cache-cache. Au Caire,

(1) Ce personnage de Safyah travestirait, selon M. J.M. Carré, Koutchouk Hanem, la célèbre almée de Flaubert. Mais ce que dit d'elle Charles Edmond est dépourvu de tout détail l'individualisant.

la seule protection de Madame Gendel lui assure quelque sécurité.

Cazavan s'éprend naturellement de cette jeune personne. Amour sans espoir : nul terrain de rapprochement entre le phrénologue et la danseuse, sinon l'éternelle duperie de la nature. D'ailleurs Safyah ne dissimule pas ses rendez-vous quotidiens avec un Arabe, potier de son métier. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Zéphyrin s'apprête à s'éloigner, quand un beau soir, au milieu d'une séance chorégraphique, surgit l'homme de confiance de Bitar Youssef Pacha, et, sur ses talons, le spectre de la Police Vice Royale. Un seul moyen de sauver la belle : la mettre sous la protection du général. Cette diplomatie hardie manque de trop bien réussir. Au contact de tant de fraîcheur, le vieux soldat sent se réveiller ses plus juvéniles ardeurs. Mais la légitime épouse veille. D'autre part, le Vice Roi Abbas, à qui il a fallu révéler la présence de l'armée au palais, exige son exportation immédiate en Haute Égypte. Zéphyrin Cazavan l'accompagnera. Gendel surveillera son ami au cours de cette mission délicate. Le voyage d'ailleurs manque de tourner au tragique. Car les économies de l'armée attirent sur elle et sur son fiancé le trop grand intérêt des percepteurs d'impôts. Pour les soustraire à leur férocité, Zéphyrin aide Safyah et son fiancé à s'enfuir et à rallier en secret une caravane pour la Nubie.

En ce qui concerne le Français, une lettre de son oncle, le rappelant opportunément en France, va le tirer d'affaire au moment précis où ses initiatives et ses interventions ont toute chance de pousser à bout le vieux Bitar Youssef exaspéré. Zéphyrin Cazavan quitte l'Égypte et sur ses talons, Charles Edmond.

Ne voyant plus là d'avenir pour lui, Choïeçky a cinglé vers d'autres horizons. L'année suivante (1851) le trouve à Nice, puis en Suisse, enfin à Paris. Il n'y demeure pas. La guerre de Crimée ayant éclaté, il s'engage dans l'ar-

mée turque. Il fait alors connaissance du Prince Napoléon qui se prend d'amitié pour lui, se l'attache à titre d'historiographe, au cours de ses expéditions. De retour à Paris, la faveur du Prince lui procure ce que ses voyages ni la politique ne lui avaient jamais permis d'atteindre : une situation « en vue ». Il devient rédacteur en chef de *La Presse*, puis, successivement, Bibliothécaire du Ministère des Colonies, Bibliothécaire du Sénat, collaborateur, actionnaire et Président du Conseil d'administration du *Temps*. Ces fonctions lui permettent de publier à tour de bras des choses en général fort médiocres... Installé à Bellevue, aux environs de Paris, et assisté d'une femme délicieuse, leur double « charme slave » réussit à constituer une manière de « salon » où se pressent les notabilités : les Goncourt (qui ont souvent nommé Charles Edmond dans leur journal,) Marcelin Berthelot, Louis et Charles Blanc, E. About, Sainte-Beuve, Th. Gautier, Tourgueniev, Clemenceau et Flaubert, pour ne citer que les célébrités. Avec ce dernier s'établirent des relations « familières, sinon très sympathiques ». Celles qui visèrent Anatole France ne furent pas non plus, semble-t-il, sans nuages.

Toutefois le caractère de Charles Edmond n'est pas de se faire des adversaires : il n'aurait que trop d'amis. Souple, ondoyant, aimable, il sait faire naître les sympathies, il sait les conserver, il sait les utiliser.

Aussi, bien qu'il n'ait plus l'intention de remettre les pieds en Egypte, y a-t-il gardé des attaches. Il a eu raison. Par le truchement de Nubar Pacha, il est nommé Commissaire du Gouvernement Egyptien pour l'Exposition de 1859. A cette occasion, il rédige un opuscule (1) : qui, à propos des reconstitutions exhibées (le Temple de Philae, le Selamlík d'un Palais arabe du Moyen âge, un

(1) Ch. EDMOND, *L'Egypte à l'Exposition Universelle de 1867*, Paris, Dentu, 1867.

Okel, ou moderne caravansérail), compile un certain nombre de renseignements historiques, artistiques, voire diplomatiques. Un trait à noter : Mariette, qui était en correspondance suivie avec lui à cause de l'organisation — aux péripéties souvent épiques — de la section égyptienne, constatait avec quelque amertume que, pendant que lui-même y était « de sa poche, Charles Edmond se faisait construire sa maison de Bellevue ». Quoi qu'il en soit, il s'acquitte de sa mission avec tant de brio que, deux ans plus tard, lorsqu'il s'agit de dresser la liste des hôtes conviés à l'inauguration du Canal, Nubar Pacha sollicite une fois encore son concours. De ce fait, Charles Edmond a sa responsabilité dans l'ingratitude dont on devait faire preuve en n'invitant à cette cérémonie aucun représentant du Saint-Simonisme, alors que, parmi les premiers, ses adeptes avaient agité la question du percement et que lui-même avait bénéficié de leur protection.

Si donc ce ne fut qu'en 1880 que *Zéphyrin Cazavan* cessa de s'empoussiérer au creux des cartons de l'écrivain, nous en entrevoyons désormais la raison. L'élégant Polonais n'aimait pas se faire des ennemis. Or son roman, ainsi qu'en témoigne *Auriant*, est un roman à clef, dont les passages essentiels ont une valeur de document.

Toutefois trente ans avaient passé, et lorsque le livre parut, personne ne se douta que la figure la plus remarquable qui y fût tracée désignait sans façon une des plus célèbres personnalités du temps de Louis Philippe : le colonel Sève. La carrière tourmentée de ce jeune officier des guerres de l'Empire avait jadis paru devoir s'arrêter avec sa mise en demi-solde sous la Restauration. Au moment où découragé il s'apprêtait à aller offrir ses services au shah de Perse, Philippe de Ségur, qui s'était constitué son protecteur, lui donna des lettres d'introduction pour Mohammed Aly (4). Ce devait être le pre-

(1) A. VINGTRINIER, *Soliman Pacha*, Paris, Firmin Didot, 1886.

mier pas vers la gloire. Chargé par la suite de la totale réorganisation de l'armée égyptienne dont il devint le général en chef, il attacha, en même temps qu'Ibrahim, son nom aux grandes victoires syriennes de Konieh et de Nézib.

De ce qui se rapporte à Soliman Pacha, tout avait été croqué sur le vif par Charles Edmond : le Palais du Vieux Caire, enseveli dans sa poussière (il existe encore, transformé en orphelinat, avec un salon orné par les peintures de Machereau, l'authentique peintre Saint-Simonien qu'incarnait Gendel). Authentiques, l'épouse grecque ramenée de Morée, les trois enfants, la demi-disgrâce auprès d'Abbas qui, plus ou moins cependant, subissait l'ascendant du vieux soldat, « comme les grands, comme la foule, comme tous ceux qui l'approchaient » (1).

Mais, même si les travers et les tics du vieux guerrier étaient réels, même si la vie et l'entourage du Pacha prêtaient à de goguenardes descriptions, peut-être y avait-il autre chose à retenir de ce grand organisateur qu'une silhouette de soudard, bonne fourchette et gros buveur, amateur d'histoires grasses et de jolies femmes.

Peu perspicace, la critique du *Temps* n'en soupçonne rien. Elle félicite avec candeur Choiecky d'avoir su animer cet étonnant Mameluck en qui se superposent l'instinct oriental et l'acquis européen, haut en couleurs, criant de vraisemblance et débordant de vie. Indulgente — oh combien ! — cette même critique va jusqu'à trouver séduisante la fade intrigue d'arrière-plan, et pleines de profondeur les digressions philosophiques qui emplissent l'ouvrage. A en croire le panégyrique, ironise Auriant, « Charles Edmond aurait, par un heureux hasard, écrit un petit chef-d'œuvre, de la même veine, mi-fantaisiste, mi-réaliste, que le *Voyage en Orient* de Gérard de

(1) *Ibid.*

Nerval. Le feuilleton du critique vaut mieux que le bouquin lourd et ennuyeux de Charles Edmond » (1).

Cette remise au point est pleinement méritée. La situation très en vue de Charles Edmond suffit à expliquer une indulgence qui semble n'avoir même pas soupçonné le seul intérêt du livre : les pages relatives à Soliman Pacha, et quelques notations de mœurs, dont Gabriel Charmes qui résida longtemps au Caire a certifié la scrupuleuse fidélité (2).

Faut-il voir seulement le hasard d'une coïncidence dans le fait que Zéphyrin Cazavan paraît à la date précise où la destitution d'Ismâïl entraîne un bouleversement total des conditions de vie en Égypte ? Ce qu'on entrevoit du caractère de Choïeçky ne permet malheureusement pas d'en être bien certain. En 1880, l'Égypte passionnait l'opinion. Même des notes vieilles de trente ans avaient des chances de ne pas passer inaperçues. D'autre part, étant donnés les changements survenus, l'ironie de l'auteur ne risquait plus de lui nuire. Il y avait vingt ans que le vieux général était mort, qu'étaient morts ou disparus les témoins susceptibles de dénoncer l'indélicatesse de son procédé vis-à-vis d'un homme qui « ne cherchait le meilleur de son plaisir que dans la satisfaction de celui des autres » (3) et n'avait eu pour son hôte que des bontés.

Mais le métier d'écrivain a de « cruelles exigences »... Grâce aux circonstances, *Zéphyrin Cazavan* remporta un petit succès de curiosité, « le seul que son auteur ait jamais obtenu en littérature » (4).

Si aujourd'hui, en somme, quelqu'un se souvient

(1) AURIANT, *Charles Edmond (Choïeçky), équilibriste politique et littéraire*, dans *L'Esprit Français*, 10 oct.-10 nov. 1931.

(2) G. CHARMES, *Lettre*, *Journal des Débats*, 18 fév. 1880.

(3) Ch. EDMOND, *Op. cit.*

(4) AURIANT, *Op. cit.*

encore de Charles Edmond, c'est en partie grâce à son ingratitude envers Soliman Pacha.

La notoriété posthume d'un écrivain a parfois de ces surprises.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE II

ZÉPHYRIN CAZAVAN EN EGYPTÉ

- VINGTRINIER (A.), *Soliman Pacha*, Paris, Firmin Didot, 1886.
- ZALESKY (Z. L.), *Attitudes et Destinées*, Paris, « Les Belles Lettres », 1932.
- DE GONCOURT (E. J.), *Journal* (Tome I, 14 mai 1859 et Tome III, 27 octobre 1867).
- AURIANT, *Un Pylade Littéraire*, Paris, *Manuscrit Autographe*, novembre 1928.
- *Charles Edmond (Chojecky) équilibriste politique et Littéraire*, Paris, *l'Esprit Français*, 10 oct.-10 nov. 1931.
- *Les Origines de Nazlé Hanoum, reine d'Egypte*, Paris, *Mercure de France*, 15 sept. et 15 oct. 1927.
- D'ALLEMAGNE (R.), *Les Saint Simoniens*, Paris, Gründ, 1930.
- EDMOND (Charles), *Zéphyrin Cazavan en Egypte*, Paris, Calmann-Lévy, 1880.
- *L'Egypte, à l'Exposition Universelle de 1867*, Paris, Dentu, 1867,
- STROWSKY (F.), *Quelques amis polonais de Balzac et de Flaubert*, Paris, *Gringoire*, 25 sept. 1932.
- SAINT-VICTOR (P. de), *Chronique*, Paris, *Moniteur Universel*, 19 janv. 1880.
- CHARMES (G.), *Lettre*, Paris, *Journal des Débats*, 12 février 1880.
- WALLON (H.), *Notice sur la vie et les travaux de Mariette Pacha*, Paris, 1883.

CHAPITRE III

MONSIEUR PERRICHON AUX BORDS DU NIL

Avec Zéphyrin Cazavan, avec François Bravay, nous sommes en réalité (bien qu'il s'agisse de publications postérieures à 1870), dans l'Égypte de la première moitié du siècle : une Égypte qui n'existe guère plus que pour mémoire. Il semble, en effet, qu'après l'inauguration du Canal soient satisfaites les ambitions d'Ismâïl, et qu'à bien des égards son pays ait cessé d'être d'être tout entier en Afrique.

Du moins s'est-il tellement rapproché de l'Europe qu'entre 1870 et 1900 une foule de petits bourgeois français n'hésiteront plus à s'abattre sur cette nouvelle Égypte devenue « objet de vulgarisation » et « but de tourisme ». Invasion pacifique d'ailleurs, et qui n'eût laissé aucune mémoire, si tous ou presque tous ces pionniers ne s'étaient astreints à rédiger un « journal de route » en deux ou trois cents pages, et si, comble de disgrâce, ils n'avaient trouvé des éditeurs pour imprimer leurs platitudes... Heureux temps pour les publicistes, sinon pour le lecteur. Aux vitrines des librairies monte « le flot des livres sur l'Égypte. La bibliographie s'étend sans cesse » (1). Ils se ressemblent tous : c'est Mariette, Joanne ou Baedeker grossièrement découpés et médiocrement assaisonnés de réflexions souvent oiseuses.

Mais on ne peut passer entièrement sous silence ces

(1) J. M. CARRÉ, *Op. cit.*, (Introduction).

écrits dont le nombre paraît démentir la réputation casanière faite au « Français moyen ». Tout comme un autre, celui-ci va se montrer capable de braver les flots, les tropiques, les crocodiles, le khamsin dévastateur, la trouble magie de l'Orient et même ce douloureux avertissement d'un Spinalien égaré victime des mouches, des vrais croyants, de la nourriture, des punaises et du climat :

Partout des rochers nus et des caroubiers nains,
Des reptiles haineux distillant leurs venins,
Des mortels souffreteux, des misérables huttes
Que les vents courroucés abattent dans leurs luttes (1).

Il est vrai que son poème ne fut lu par personne.

Mais eût-elle concurrencé les stances de Rodrigue, cette unique voix ne pouvait se faire entendre dans le tohubohu des fêtes de l'inauguration du Canal. On se souvient qu'en 1869, neuf cent personnes y avaient été gracieusement invitées, que cent d'entre elles bénéficièrent dans les mêmes conditions d'un voyage en Haute Egypte dont elles revinrent conquises et éblouies. Plusieurs, par reconnaissance spontanée ou provoquée, y allèrent de leur compte rendu, et les quatre ou cinq années qui suivirent virent fleurir une littérature de circonstance, pas toujours de premier choix, mais qui conserve un petit intérêt historique et documentaire.

Ces relations, qu'elles soient signées Taglioni, F. de Carcy, C^{te} de Rocquigny du Fayel, Princesse Jablonska, La Bédollière, F. Pharaon, se montrent unanimement enthousiastes : à part l'inévitable mal de mer, quelques moustiques, un peu trop de poussière, on n'aperçoit pas une ombre, on ne relève pas une réticence. Attitude d'une correction d'ailleurs élémentaire : il eût été déplacé que les heureux bénéficiaires d'une telle ex-

(1) Ch. CHARTON, *Annales de la Société d'Emulation du Département des Vosges*, Paris-Epinal, 1870.

pédition en fussent revenus le dénigrement à la bouche.

Bien que passablement antérieurs à ces publications, sont encore lus en France, après 1870, quelques ouvrages bien différents. Ils conservent un relent de mystère, un frisson de terreur. Ce sont les *Nuits du Caire*, durant lesquelles Charles Didier s'est fait conter tant d'histoires relatives aux intrigues de palais, à la vie des almées ; ou encore *Les mystères de l'Égypte dévoilée* de l'aigre autant que redoutable Olympe Audouard : anecdotes royales et princières plus ou moins scandaleuses, mœurs de harems, crimes horribles, savantes vengeance de femmes ou de maris trompés, trahisons d'ennuques ambitieux et sans scrupules. Ce fascinant, ce voluptueux, ce terrible auréolent d'un indéniable prestige toutes choses d'Égypte... Peut-être cette curiosité un peu trouble ne serait-elle pas exactement de celles qu'un austère bourgeois oserait avouer. Mais le souci patriotique d'aller contempler l'œuvre de celui qui « ouvrit la terre aux hommes » peut et doit se proclamer. Procédant d'une telle inspiration, la littérature abonde : écrits de Ferdinand de Lesseps lui-même, études techniques de tous ordres, récits de voyage, articles de vulgarisation.

D'une plume aisée, Erckmann et Chatrian publient en 1876 (c'est-à-dire à une époque où ils empruntaient volontiers à l'actualité des sujets susceptibles de dériver l'attention des douloureuses conséquences de la guerre franco-allemande) les *Souvenirs d'un Chef de Chanlier à l'isthme de Suez*. Le livre, ses auteurs n'étant pas venus en Égypte, est écrit sans préoccupation historique ni étalage d'érudition. Mais il a été composé à l'aide des documents de l'entreprise. On y trouve, au cœur d'une inévitable histoire romanesque, un portrait un peu conventionnel, mais vivant, de Lesseps, d'amusantes notations de paysages ou de mœurs, quelques anecdotes. Les illustrations sont pittoresques : toutes conditions excellentes pour atteindre le grand public.

Prédominance donc, en ce qui concerne la littérature française sur l'Égypte, soit de la note lyrique, soit de la note dramatique, soit de la note patriotique. Au moins l'une d'elles saura émouvoir l'âme bourgeoise moyenne du siècle finissant. Un voyage outre Méditerranée contient juste assez d'inconnu pour stimuler la curiosité, pas assez pour offrir un danger sérieux.

C'est le moment de réaliser le rêve d'exotisme et de dépaysement que le plus casanier a, au moins une fois dans sa vie, esquissé. Rassemblant ses énergies, M. Perrichon partira pour l'aventure en dépit du « spectre de la dysenterie, de l'ophtalmie, des furoncles du Nil et de la gale bédouine » (1).

Il est rare qu'avant cette audacieuse initiative, notre voyageur se soit risqué à mettre le pied sur un bateau. Aussi ses commentaires relatifs aux conditions de la navigation sont-ils en général nourris, sinon d'un intérêt palpitant. On s'embarque à Naples ou à Marseille, sur le « Moeris » ou le « Péluse ». Une ou plusieurs tempêtes s'imposent. L'une d'elles manque en général de briser le bateau avant l'arrivée à Alexandrie, ce qui constitue, à défaut peut-être d'un témoignage strictement véridique, une entrée en matière à sensation.

Et voici M. Perrichon sur la terre ferme. Ce n'est pas un blasé, mais ce n'est pas en badaud qu'il prétend voyager. Le moraliste qui veille en lui s'efforcera de tirer une leçon des nouveautés qui s'offrent à ses yeux. Il notera au passage tout ce qui éveille sa curiosité, le commentera, enfin, quand il sera possible, en déduira une règle ou une maxime. Devant certains spectacles il osera se laisser aller à quelques lyrisme. Mais la modération s'impose. Admirer béatement sent sa province et donne à croire qu'on n'a jamais rien vu. Un grain d'ironie, de temps à autre, remettra les choses au point (oh ! cette ironie du

(1) Em. GUIMET, *Croquis Egyptiens*, Paris, Hetzel, 1867.

bourgeois moyen de 1880, massive, fleurie et ingénue, elle mériterait une place à part dans l'histoire du goût français !)

Premier étonnement, lorsqu'il s'agit d'aller d'Alexandrie au Caire en chemin de fer : il y a donc des trains en Egypte, ce pays des canges et des « vaisseaux du désert » ! Quelle déception pour des amateurs de couleur locale : « L'Egypte est le pays de l'imprévu », constate l'un, « les trains ont des deux à quatre heures de retard » (1). Mais l'intérêt de cette remarque est médiocre. On en voit autant en Europe. Un autre signale : « Nous descendons de wagon et nous éloignons de quelques pas. Au moment où nous venons reprendre nos places, nous apercevons le convoi déjà à une certaine distance, filant tranquillement. Grâce à nos signaux de détresse, aperçus heureusement par le chef de train, le convoi revient en arrière nous cueillir » (2). Ceci est mieux et peut être véridique. Mais un troisième, qui veut produire son petit effet, n'hésite pas à démarquer sans scrupules les anecdotes de l'époque héroïque des premiers chemins de fer : le train, à mi-chemin de son parcours, fait machine arrière pour aller rechercher un haut personnage ; il stoppe en rase campagne parce que le petit chien d'une dame anglaise est tombé par la fenêtre ; il s'arrête à une station, le temps nécessaire à un moudir pour acheter, en les examinant un à un, un troupeau de moutons qui l'a tenté... En Egypte, il est inutile de prendre un billet : un pourboire au chef de train est largement suffisant... Qu'importent ces « Tartarinades » ? M. Perrichon n'a pas fait le serment de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Autre matière digne d'intérêt : les indigènes. Leur cou-

(1) L. HUGONNET, *En Egypte*, Paris, Calmann Lévy, 1884.

(2) E. BOURQUELOT, *Promenades en Egypte et à Constantinople*, Paris, Challamelle, 1886.

leur, leur vêtement, leurs allures ne manquent pas de pittoresque. Toutefois, c'est une race qu'il est plus sûr de contempler du haut d'un âne, d'une voiture ou d'un compartiment de chemin de fer, par crainte des puces, de la crasse et des incessantes demandes de bakchiches. On se fera d'elle une idée suffisamment approchée par la fréquentation des drogmans, des âniers et des marchands d'antiquités. Ceux-là au moins parlent un charabia qui s'apparente à une langue connue, et leurs discours confus seront gravement écoutés. Les domestiques, les garçons de café, les cireurs de chaussures sont d'un empressement qui touche. Voulez-vous attirer l'attention de l'un d'eux ? Il suffit de vous exclamer : « Ahmed » ! A ce cri de guerre, chacun accourra... M. Perrichon, qui assimile ces deux syllabes à une façon de « Sésame, ouvre-toi », ignore qu'il s'agit d'un prénom si fréquent en pays musulman, qu'il s'y trouve toujours un répondant...

M. Perrichon étant homme, donc sensible à ce qui concerne le sexe faible, une attention spéciale est portée à l'élément féminin. N'a-t-il pas, au départ, évoqué avec quelque trouble la femme d'Orient, sa magie d'envoûtement, sa beauté voilée, sa science des caresses ?... Toutefois, pour le touriste, un nombre restreint de houris est abordable : les fellahines que l'on voit aux champs, les courtisanes de bas étage, et c'est tout. Les véritables Egyptiennes s'abstiennent de fréquenter les étrangers. M. Perrichon est à la portion congrue.

Sur la femme du peuple, les avis sont partagés. Certes quelques-unes sont belles, d'une beauté sculpturale : petites porteuses de gargoulettes, aux fins profils de pharaonnes, matrones soutenant, sans fléchir la tête et bombant une poitrine orgueilleuse, leur pleine charge de canne à sucre, ou de combustible en fiente de chameau. Un jour, M. Perrichon fut bien ému devant une fontaine ; des femmes à la queue leu leu puisaient de l'eau. L'une d'elles cassa sa cruche et se mit à pleurer : « C'était

une douleur tragique. Je calmai cette belle éplorée en lui donnant une pièce de monnaie, ce qui fit sourire d'envie et de pitié un soldat qui ne se gênait pas, le malheureux, pour faire régner l'ordre en distribuant force bourrades à ces splendides créatures dont les formes, d'un si pur modelé, se laissaient facilement deviner à travers leur unique vêtement et faisaient frissonner tout ce qu'il y a en moi d'artistique et d'humain... Je ne pus m'empêcher de m'approcher de cet homme et de lui citer le mot du Saadi : « Ne frappez jamais une femme, même avec une fleur ! » (1)... Cher M. Perrichon ! au cas improbable où l'askari eût entendu ce langage, quelle perplexité que la sienne !

Toutefois il arrive à notre paladin d'être intimidé par la peau « bistrée, luisante, couverte de sueur » de certaines. Il contemple, intéressé, mais surpris, les femmes coptes « drapées dans la grande chemise indigo, largement fendue sur la poitrine, qui laisse à découvert des agréments naturels que les Européennes, ont l'habitude de cacher soigneusement (2) ». Sa pudeur occidentale s'effarouche.

Pas au point cependant, de négliger la visite de ce qu'il nomme « les antres de volupté ». Encore qu'un Européen nouvellement débarqué et mal informé puisse prendre à première vue le Caire « pour une cité puritaine », il existe derrière l'Ezbékiah des lieux où, le soir, « tous les sens trouvent à se satisfaire ». Ce sont toutefois des endroits où ne pas se hasarder seul. Flanqué d'un drogman, M. Perrichon se risquera donc, ému de sa propre témérité, à l'exploration des cafés chantants, des bouges et des bastringues. Il guettera, aux alentours des Tombeaux des Khalifes, le manège des prostituées dont « la taille déformée et les nombreux marmots qu'elles traînent à leur suite, prouvent que le séjour des tombes n'est pas

(1) L. HUGONNET, *En Egypte*, Paris, Calmann-Lévy, 1883.

(2) BOURQUELOT, *Op. cit.*

défavorable à la reproduction de l'espèce humaine » (1). Ou bien il recherchera, à Louxor ou à Esneh, les pitoyables descendantes des armées de la grande époque (oh ! les récits frissonnants de Flaubert !) et s'enthousiasmera de confiance sur la virtuosité avec laquelle elle font passer leur ventre « alternativement du coude droit au coude gauche » (2).

Car le véritable voyage va commencer. Il s'agit de procéder avec méthode et de ne « pas commettre l'impardonnable erreur du pasteur genevois qui alla au Caire et oublia de visiter les Pyramides » (3). Il faut tout voir dans cette Egypte, « Pays des Sphinx, des mirages et des rêves, des masses esthétiques, du beau dans la nature, du colossal dans l'Art » (4). Après un tel préambule, qui oserait traiter M. Perrichon de Philistin ? Coiffé d'un singulier bonnet rouge à floche noire qu'il substitue parfois au casque indien, le voici qui escalade Chéops ou Mykérinos, et salue le Sphinx « infortuné rhinocollure, remarquable par la rêverie contemplative que son œil exprime ! »

En 1881, le chemin de fer a été prolongé jusqu'à Assiout. En ce qui concerne les transports au delà de ce point, la dahabieh a déjà à peu près vécu, et la Cie Cook organisé ses services pour la Haute-Egypte. De son wagon poussiéreux, M. Perrichon dénombre les stations : Bedreschein, Béni Souef (« est-elle ainsi nommée, parce qu'on peut s'y désaltérer ? Qu'Allah me pardonne cet inoffensif « jeu de mots » (5)) et Minieh, capitale officieuse de la prostitution.

Ensuite, c'est la vie de bateau et le voyage standardisé. Le guide rouge ou vert suppléera à l'inspiration personnelle un peu courte. Sur le Nil on n'a plus guère de chance

(1) BOURQUELOT, *Op. cit.*

(2) LUDOVIC LEPIC, *La dernière Egypte*, Paris, Charpentier, 1881.

(3) HUGONNET (L.), *Op. cit.*

(4) *Ibid.*

(5) BOURQUELOT, *Op. cit.*

d'apercevoir les crocodiles qu'ont refoulés les vapeurs ou le nouveau régime imposé aux eaux. Cependant un miracle demeure possible, et on passera de longues heures à guetter. C'est qu'à bord les distractions sont minces ; il faut se satisfaire comme on peut : avec la visite des moines nus des couvents coptes, venant mendier à la nage quelque bakchiche ; avec les ensablements du vapeur ; avec les faits divers sentimentaux ou politiques de la croisière. Par ailleurs, les escales se succèdent : Sohag, Guirgeh de louche réputation, Baliana et son temple, Louxor, où s'impose une halte recueillie.

A chaque fois, le rythme se scande pareillement : baudets de fougue inquiétante et incidents corrélatifs — visite de monuments — un peu d'érudition, une dose d'enthousiasme à forfait — ensuite, un solide déjeuner pris de préférence sur les lieux, car l'admiration continue épuise un organisme trop sensible... Mais déjà les turbines du bateau se sont remises en marche. Et le pèlerinage se poursuit : Esneh, « Rouen égyptien », déclare M. Perrichon, que remplit de satisfaction la ressemblance découverte par ailleurs entre l'escalier du temple et celui de la Grange aux Dîmes de Provins. Ensuite Edfou, Kom Ombo et Assouan. Naturellement, l'île de Philae et le franchissement des cataractes constituent des « clous » consacrés en même temps qu'un thème classique de méditation. Il est des raïs qui offrent aux touristes de doubler les rapides en dahabieh. Tentation à repousser. Il est impie de défier le sort. Mais parfois, le diable s'y mettant, on cède, et c'est le risque du naufrage. Lorsqu'on s'en est tiré sans accroc grave, quel épisode à raconter sur un ton détaché ! Le Temple de Philae suscite inmanquablement une fusée de lyrisme. Tout de même, M. Perrichon, qui l'a visité par un jour très froid, remarque prosaïquement : « On se serait cru à Paris, dans la cour des Comptes ».

Suivant l'état de ses fonds, la température, sa santé,

son humeur, notre homme poursuit son odyssée jusqu'à Ouadi Halfa, ou reprend le chemin du retour : « Tircis, il faut songer à faire la retraite... » Un peu plus tôt, un peu plus tard, tandis que le vapeur Cook, épaulé maintenant par le courant, redescend le Nil à vive allure, M. Perrichon met au clair ses notes, en enjolive le style, corse le texte un peu mince de commentaires à la Montaigne ou d'anecdotes recueillies au hasard des conversations et qu'il garantit authentiques avec une sereine impudence.

Quelques-unes, si elles ne sont pas vraies, mériteraient de l'être. Il y a l'histoire du capitaine égyptien, chargé de rapatrier 300 ouvriers maltais qui ont travaillé au creusement du Canal de Suez. Le bateau a quitté Alexandrie, et voici que les jours s'ajoutent aux jours sans que ni à Malte, ni en Égypte, on en ait de nouvelles. Au bout de trois semaines, il reparait avec tous ses passagers. Qu'est-ce à dire ? le Capitaine, pâle, défait, tragique, se rend en haut lieu : « Sire, profère-t-il la main sur le cœur, une chose effroyable est arrivée : il n'y a plus de Malte ! »

Dans un autre genre, l'aventure de la momie de Maspéro a bien son charme. Par crainte des voleurs, on décida de réexpédier au Caire une dépouille royale particulièrement précieuse. Mais sous quelle étiquette la faire voyager, la nature d'un colis influant sur le tarif ? Perplexité... Excédé l'employé finit par déclarer que, puisqu'il s'agissait après tout d'un homme, cette momie voyagerait comme un homme, et il lui délivra trois billets de première classe pour elle-même et ses deux farachs. Arrivés au Caire, nouvelle discussion à l'octroi. Cette fois un gardien, inquiet des sommes déjà déboursées, eut l'idée de faire passer la momie pour du poisson sec. Poisson sec devant lequel un prince allemand, qui la pécouvrit au fond d'un cercueil de verre dans le cabinet de Maspéro, se mit au garde à vous.

La liste pourrait s'allonger à l'infini. A première lecture on sourit. Ensuite, comme ces mêmes histoires reviennent éternellement et chaque fois un peu plus éculées, il faut bien bâiller. Impossible de se fier aux innombrables comptes-rendus des cérémonies de l'époque, d'accorder le moindre crédit aux traits de mœurs rapportés. Incapable d'observation personnelle, M. Perri-chon est démesurément gobeur et naïf, en même temps d'ailleurs que menteur et vantard. Ainsi la valeur objective de son témoignage est-elle négligeable.

Trois fois sur quatre son volume de souvenirs comprendra une conclusion ou du moins une parenthèse politique... En général, lorsque notre voyageur n'a pas effectué son odyssée avant les années 1881-82, il a laissé s'écouler plusieurs mois, ou davantage, entre les fâcheux massacres d'Alexandrie et son départ. Toutefois il lui est arrivé d'être sur la terre d'Égypte au moment où se fomentait la révolution d'Arabi, et de presque sentir le vent du boulet... Quel émoi, quelle gloire !... De toutes façons les relations franco-anglo-égyptiennes, les problèmes financiers, les questions judiciaires sont matières à l'ordre du jour. Avant de quitter cette terre hospitalière, M. Perrichon estime convenable de formuler sa solution personnelle. Ce ne sera pas de sa faute si sa patrie persiste dans ses errements et si l'Égypte ne rend pas justice à son don de prophétie.

La conscience satisfaite, M. Perrichon, nouveau Ponce-Pilate, se lave les mains dans l'eau du Nil. Déjà mugit la sirène du steamer qui doit le rapatrier. En route pour l'Europe, la France, Provins, où l'attendent, un peu jaloux, mais plus encore admiratifs, ses compatriotes qui au départ avaient bien cru, sous le casque colonial, envisager pour la dernière fois le sourire de leur héroïque ami. Sauf, il revient, de son beau voyage, tel Ulysse, plein d'usage et raison, « vivre entre ses parents le reste de son âge ».

N'y a-t-il vraiment aucun « nom » à retenir parmi tant d'auteurs ? Lacour, Tardy, Malosse et plus encore Fré-dolin, se dégagent de la masse, par plus de solidité et moins d'emphase, plus d'humour et moins de ridicule. *John Bull sur le Nil*, du dernier, est plein de traits franchement amusants. Deux ouvrages, par ailleurs, méritent vraiment une mention spéciale, c'est celui de Rhoné : *Egypte à petites journées* (1877), et celui de Gabriel Charmes : *Cinq mois au Caire et dans la Basse Egypte* (1880) que complète un second volume : *L'Egypte*.

La matière du livre de Rhoné a été rassemblée pendant les années 65 et suivantes, au début du règne d'Ismail. La première édition, couronnée par l'Académie française, fut suivie une quinzaine d'années plus tard par une autre enrichie d'illustrations de Chardin, Mauss, Dauzats... L'auteur qui a connu Lesseps, Vogüé, Mariette, Devéria, Charles Edmond, Maspéro, lui-même membre de l'Institut Egyptien et correspondant du comité de conservation des monuments arabes, s'est signalé en outre par une série d'articles, parus dans la *Gazette des Beaux Arts*, relatifs au vandalisme avec lequel s'était opérée la modernisation du Caire. Son étude a voulu en quelque sorte fixer les traits de l'Egypte, au moment où le nouveau caractère européen menaçait d'en détruire la grâce orientale : une borne au tournant. Style gris, sincérité indubitable, quatre cent soixante pages marquées au coin de la bonne foi, du sens commun, de la sympathie éclairée. Il présente quelque intérêt documentaire. On y apprend qu'en 1865 persistaient sous le manteau des ventes d'esclaves, femmes et garçonnets, ainsi que les saturnales de la foire de Tantah. On y puise maints détails et renseignements d'ordre archéologique ou pittoresque. En somme, tentative honnête pour élaborer un travail moins abstrait, moins formel, moins morne qu'un guide.

Gabriel Charmes, publiciste français plus connu, (frère de Xavier Charmes à qui il avait donné la première idée

de la création de la Mission Archéologique française au Caire) débuta comme professeur. Mais sa santé ne lui permettant pas de supporter les fatigues de l'enseignement, il se tourna vers le journalisme. Ayant passé aux *Débats*, il y envoie des articles relatifs à ses voyages autour du bassin méditerranéen et particulièrement en Égypte. Il devait mourir jeune, ayant soutenu jusqu'au bout un gros effort d'une réelle tenue littéraire. *Cinq mois au Caire* fait partie de ces œuvres dont la lecture est sinon enchanteresse, au moins profitable. Les anecdotes sont contées sans grand brio et ne sont pas inédites, mais celui qui les rapporte sait regarder et est plein d'intelligence. Là aussi, intérêt documentaire : c'est encore le temps des « saïs », sylphides qui meurent à trente ans, le cœur forcé d'avoir tant couru, des eunuques laids, poussifs et féroces, gardant les harems en promenades sous les ombrages disparus de Choubrah ; des dernières almées devenues incapables de danser la célèbre et impudique danse de l'Abeille, des fêtes sanglantes et frénétiques du Retour du Tapis, de l'Anniversaire du Prophète et de la Dosseh... Toutes sortes de notations artistiques, politiques, économiques s'entremêlent sans prétention.

A qui veut donc se faire une idée de l'Égypte au cours des dernières années du XIX^e siècle, référence sera donnée des volumes de Rhoné et de Charmes. On y trouvera plus d'informations assimilables que dans les surabondantes productions de Perrichon et C^{ie}, dont le caractère objectif est aussi négligeable qu'est dépourvue d'intérêt leur individualité.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE III

MONSIEUR PERRICHON AUX BORDS DU NIL

GUIMET (E.), *Croquis égyptiens*, Paris, Hetzel, 1867.

POITOU (Eug.), *Un Hiver en Égypte*, Tours, Mame, 3^e éd., 1876.

- SACRE (A.), et OUTREBON, *L'Egypte et Ismaïl Pacha*, Paris, 1865.
- COUVIDOU (H.), *Etude sur l'Egypte contemporaine*, Le Caire, 1873.
- *Voyage à travers l'Isthme. Itinéraire du Canal de Suez*, Port-Saïd, A. Mourès, 1875.
- TAGLIONI, *Deux mois en Egypte*, Paris, Amyot, 1870.
- CARCY (F. de), *De Paris en Egypte*, Paris, Berger Levrault, 1874.
- JABLONOWSKA (Princesse), *Souvenir d'Egypte*, Paris, imp. L. Pougin, 1871.
- PHARAON (F.), *Le Caire et la Haute Egypte*, Paris, Dentu, 1872.
- ROCQUIGNY DU FAYEL (Cte), *Trois mois en Orient*, Paris, Challamelle aîné, 1876.
- BLANC (Ch.), *Voyage de la Haute Egypte*, Paris, Renouard, 1876.
- COLET (Louise), *Les Pays lumineux*, Paris, Dentu, 1879.
- LACOUR (R.), *L'Egypte d'Alexandrie à la première cataracte*, Paris, Hachette, 1871.
- ALIS (H.), *Promenade en Egypte*, Paris, Hachette, 1895.
- BOUCARD (Max), *En Dahabieh*, Paris, Librairie Mondaïne, 1889.
- THIVEL (A.), *L'Orient*, Paris, Dentu, 1880.
- TROTIGNON (L.), *En Egypte*, Paris, Flammarion, 1890.
- RODIER (G.), *Journal d'un peintre*, Paris, Havard, 1889.
- DESGRAND (L.), *Deux mois en Egypte*, Lyon, imp. E. Vitte, 1890.
- DESCHAMPS (P.), *A travers l'Egypte*, Paris, E. Leroux, 1896.
- BOURQUELOT (B.), *Promenades en Egypte*, Challamelle, Paris, 1896.
- BOISGOBEY (G. de), *Du Rhin au Nil*, Paris, Plon, 1880.
- ROUGÉ (V^{te} J. de), *Voyage au bord du Nil*, (conférence), Paris, 1881.
- MONTBARD (G.), *En Egypte*, notes et croquis d'un artiste, Paris, Librairie Illustrée, 1892.
- BARTH, *En Egypte, Timsah*, Bruxelles, 1883.
- DELAPORTE (R.), *Dans la Haute Egypte*, Paris, Laur, 1898.
- HUGONNET (L.), *En Egypte*, Paris, Calmann-Lévy, 1883.
- JOUBERT (J.), *En Dahabieh, Du Caire aux Cataractes*, Paris, Dentu, s. d.
- LEPIC (L.), *La dernière Egypte*, Paris, Charpentier, 1884.
- FRÉDOLIN, *John Bull sur le Nil (croquis de l'occupation anglaise)*, Paris, Jules Lévy, 1886.
- TARDY (J.), *En Orient : Notes de voyage*, Mâcon, 1883.
- MALOSSE (L.), *Impressions d'Egypte*, Paris, Colin, 1896.
- VACHET (A.), *Pèlerins et touristes*, Lyon, Vitte et Perrussel, 1885.

- VIÉNOT (Ch.), *Les Bords du Nil, Egypte et Nubie*, Rouen, 1886.
- FOURNEL (V.), *D'Alexandrie au Caire*, Paris, Mame, 1897.
- GUIBOUT (D^r E.), *Jérusalem, Le Caire, Danus, l'Egypte, la Palestine, la Syrie*, Paris, G. Masson, 1889.
- LALLEMAND (Ch.), *Le Caire*, Paris, Quantin, 1896.
- PERRIÈRES (C. des), *Un Parisien au Caire*, Paris, 1873.
- LAPORTE (L.), *L'Egypte à la voile*, Paris, Hachette, 1870.
- MEIGNAN (C.), *Après bien d'autres : souvenirs de la Haute Egypte et de la Nubie*, Paris, Loohes, 1873.
- NOBLEMAIRE (G.), *En congé : Egypte, Ceylan*, Paris, Hachette, 1898.
- CHARMES (G.), *Cinq mois au Caire et dans la Basse Egypte*, Paris, Charpentier, 1880.
- *L'Egypte*, (Archéologie, histoire, littérature), 1891.
- *La réorganisation du Musée de Boulac*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} sept. 1890.
- RHONÉ (A.), *L'Egypte à petites journées*, Paris, Leroux, 1877.

CHAPITRE IV

LE VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ EN EGYPTÉ

L'exclusivité des relations intellectuelles entre la France et l'Égypte, au cours des trente dernières années du siècle passé, ne fut heureusement pas l'apanage des seuls Perrichons. Dominant leurs bavardages, une voix plus haute allait se faire entendre, la voix de celui qui, avec le plus de fidélité (une fidélité de plus de trente ans, elle aussi), et le plus d'évidence, devait témoigner de l'influence que l'Orient était susceptible d'exercer sur un écrivain de race : « Oserai-je contrarier ici les critiques qui me firent l'honneur d'appliquer leurs facultés psychologiques à mes premiers travaux ? Ils m'ont composé une figure toute russe, ils ont ingénieusement expliqué la plupart de mes écrits par des influences slaves. Je laissais dire avec admiration, parfois avec un sourire, oh ! très respectueux, pour les critiques. Ils ne me persuadaient pas. Je savais trop bien que tout mon être pensant et imaginatif s'est formé dans l'Orient méditerranéen, et que, s'il existe un pays dont j'ai une connaissance intime, c'est le vieil Orient de ma jeunesse, bien plus que la Russie de mon âge mûr » (1). Nous reconnaissons facilement cette voix, celle du Vicomte E.-M. de Vogüé.

(1) Vte E.-M. de Vogüé, *Nouvelles Orientales*, (Avant propos) Paris, Nelson, 1901.

Une telle mise au point est précieuse : l'auteur séjourna longuement à Saint-Petersbourg dans les cadres diplomatiques. Il s'y maria. Le *Roman Russe* fit sa célébrité. Tout naturellement on le « russifia » à outrance. Contre cette stylisation, le Vicomte E.-M. de Vogüé, lui-même, proteste. S'il a, dans une certaine mesure, subi une empreinte slave, celle-ci ne s'est jamais exercée que sur un cerveau déjà évolué et mûri. Les traces profondes, ineffaçables, que laisse l'expérience sur un esprit encore vierge, c'est l'Orient seul, l'Orient de ses vingt ans, qui les a creusées.

Neveu du Marquis de Vogüé, (diplomate et historien), le Vicomte, âgé de vingt-quatre ans en 1872, suivit comme attaché son oncle, alors ambassadeur à Constantinople. Ses fonctions allaient lui permettre de voyager, et c'est ainsi que, parcourant la Syrie et la Palestine avec le souci d'acquérir « cette intelligence du passé », sans laquelle le présent demeure obscur, le jeune diplomate griffonnait son petit roman *Vanghéli* et s'assurait ainsi, sans le savoir, « un droit de priorité dans la représentation littéraire de l'Orient » (1).

Mais l'Égypte où il se rendit trois ans plus tard, chargé d'une mission pour le Caire, lui réservait bien autre chose : « Là, une révélation plus saisissante l'attendait avec la rencontre du magicien qui s'appelait Mariette Bey ; Mariette, chez qui la divination et le raisonnement s'unissaient supérieurement, inspira une vive admiration à ce disciple enthousiaste. Au geste de ce prodigieux évocateur des Morts, l'Égypte antique sortait de son linceul de sable, avec ses peuples, ses rois, ses dieux... » (2) : Mariette, cet homme « de grande taille, vieilli plutôt que vieux, de forte carrure, athlète pris rudement en

(1) E. M. DE VOGÜÉ, *Op. cit.*

(2) H. DE RÉGNIER, *Discours de Réception à l'Académie Française*, 18 janvier 1912.

plein bloc, comme les colosses qu'il gardait (1)... savant comme un bénédictin, courageux comme un zouave, patient comme un graveur en taille douce » (2). A la date de sa rencontre avec le jeune attaché, il y avait un quart de siècle que ce pionnier avait, pour la première fois, débarqué en Égypte. Ce n'était plus celui dont About disait avec navrement : « Il honore la France, l'Égypte, l'humanité, et quand il sera mort de désespoir, on lui élèvera une statue » (3). Non. La tâche déjà accomplie était immense. On ne lui refusait plus les moyens de la poursuivre. L'homme, qui, du temps d'Abbas, contrebandier par amour de la science, soustrayait à la convoitise des revendeurs maint trésor millénaire qu'il envoyait au Louvre, était devenu le plus pointilleux des gendarmes depuis que l'Égypte possédait en propre un Musée où elle rendait gloire à son passé.

Il en était le directeur depuis quatorze ans, et y avait rassemblé ses plus belles découvertes, ce Cheik el Beled, qu'il préférait, disait-il à sa fille, cette reine Taïa dont les débordements étaient pour lui « comme une plaie de famille » (4), le Chéphren, glorieusement coiffé de son vautour, et tant d'autres.

Même pour le public non spécialisé, le nom de Mariette avait cessé d'être obscur. Grâce à ses initiatives de Commissaire général de la Section Égyptienne à l'Exposition de 1867, n'importe qui avait été à même d'admirer le fac-similé scrupuleux du Temple de Philae qui, à côté du Palais Arabe et de l'Okel, tentait d'intéresser les Parisiens à l'Égypte tant ancienne que moderne. Quelques-uns se souvenaient peut-être que le Khédive Ismaïl, en

(1) E. M. DE VOGÜÉ, *Op. cit.*

(2) E. ABOUT, *Ahmed le Fellah*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, février-avril 1869.

(3) *Ibid.*

(4) V^{te} E. M. DE VOGÜÉ, *Mariette Pacha*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1881.

voyage à Paris, avait à cette occasion décerné à Mariette son titre de Bey, récompense bien méritée par celui qui avait su soustraire les bijoux égyptiens exposés à la convoitise de l'impératrice. L'Exposition terminée, les fêtes de l'inauguration du Canal, deux ans plus tard, remettaient l'Égypte à l'ordre du jour. Elles rafraîchirent bien des souvenirs en même temps qu'elles permirent d'apprécier les multiples aspects de l'activité française outre-Méditerranée.

En 1872, le nom de Mariette estampillait à la fois son *Itinéraire de la Haute-Egypte* se substituant heureusement à un Joanne vieilli, et le livret d'*Aïda* que la fantaisie d'Ismail avait un beau jour exigé de l'archéologue. Leurs relations n'étaient pas sans nuage. Plus d'une fois Bravay réconcilia le souverain despotique et le savant ombrageux. Heureusement, chez celui-ci, un fond de dilettantisme avait toujours coexisté avec son labeur spécialisé : « Il déchiffre les hiéroglyphes au passage, comme au vol un trait de mœurs antiques, discute un texte d'Hérodote, une affirmation de Bossuet, un article de Renan, tout cela de mémoire et sans ombre de pédanterie » (1), disait de lui About.

La petite maison de Mariette à Boulac, « bien humble, croulante, menacée par l'effort du Nil » (2) contiguë au premier Musée, avait vu défiler bien des célébrités : About, Renan, de Rougé, Desjardins, Paul Baudry. A son tour, Vogüé la fréquenta. Il devait y retourner quelques années plus tard après la mort de Mariette. Le Musée avait été évacué sur Guizeh. La maison était devenue un entrepôt de sel, et les gardiens s'étonnèrent qu'on voulût y pénétrer : « Rien à voir », assuraient-ils. « Si, rétorque Vogüé, si, braves gabelous : les dieux invincibles, exilés, et la figure absente du grand ami, les jour-

(1) E. ABOUT, *Op. cit.*

(2) V^{te} E. M. DE VOGÜÉ, *Histoires Orientales (Boulak et Sakkarah)*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

nées de rêve, les heures de fièvre intellectuelle et d'enthousiasme, telles que nul autre lieu ne m'en a rendu de pareilles... la causerie évocatrice, prolongée sur la petite terrasse qui surplombe le Nil, la parole inspirée, renouant le lointain passé au présent... » (1).

La fervente admiration, l'affection, la fidélité de Vogüé ne se démentirent pas. Sa plume, tant que vécut l'archéologue, le servit et le loua. A sa mort en 1881, il signa dans la *Revue des Deux Mondes* un respectueux et magnifique hommage rendu à l'homme et au savant dont il voulait que la France fût fière. Lorsque, plus de vingt ans plus tard, les amis et les continuateurs de Mariette réussirent à obtenir le transfert de son tombeau dans l'enceinte du nouveau Musée du Caire, une fois encore, Vogüé, qui n'avait pu être présent à la cérémonie, ranima la flamme : « Une compétence très spéciale, rappelle-t-il, est requise pour louer chez Mariette le savoir et les talents de l'archéologue, du philologue. Mais, pour comprendre la portée générale de ses travaux, c'est assez du goût de l'histoire, d'un peu de curiosité philosophique. Et il suffit d'être homme pour admirer la vie de cet homme » (2).

En 1872, le jeune diplomate, bien qu'il s'en défendit, était peut-être à même de suivre Mariette sur son propre terrain. Cette résurrection souterraine réveillait en lui le goût de l'archéologie qui était presque une tradition de famille. Aussi, de cette rencontre, constate Henri de Régnier, faillit résulter pour Vogüé, un changement complet d'orientation. Il songea sérieusement à se consacrer aux vieilles pierres. Par le truchement de celui qui les avait exhumés, les dieux et les déesses de l'Égypte appelaient à eux le jeune homme « du fond de leurs sépulcres éloquents » (3). Peut-être allait-il répondre. Mais à ce

(1) V^{te} E. M. DE VOGÜÉ, *Mariette Pacha*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1881.

(2) V^{te} E. M. DE VOGÜÉ, *Mariette Pacha*, *Gaulois*, 1904.

(3) H. DE RÉGNIER, *Discours de Réception à l'Académie Française*, 18 janvier 1912.

moment une autre reine lui fit signe ; « celle-là n'était pas une figure de marbre ou de basalte » : c'était la France. Après quelque hésitation, Vogüé résista aux voix d'outre-tombe et demeura au service actif de son pays. Mais il n'oublia jamais la leçon reçue « chez les Dieux, là où vont les morts », quand Mariette, dans sa retraite au fond du désert, lui fit démaillotter la gracieuse momie d'une petite princesse, aux doigts de laquelle fleurissait encore un brin de mimosa. Un de ses derniers livres, trente ans plus tard, frémissait encore de ce premier émoi.

Vogüé n'abandonna pas l'archéologie. De nombreux travaux techniques témoignèrent par la suite de l'intérêt qu'il lui gardait. Mais il ne s'y consacra pas. Il y avait en fait, chez lui, une inaptitude foncière à se spécialiser dans un domaine, quel qu'il fût. Révisant sa carrière, feuilletant ses écrits, on est frappé de la multiplicité, de la diversité de ses curiosités : *Homo sum ; humani nihil a me alienum puto*. Tour à tour essayiste, voyageur, romancier, critique, voire historien ou homme politique, sa faculté d'adaptation et de compréhension s'affirme étonnante. Jeune homme, l'Orient semble l'avoir confisqué... Mais le voici à Saint-Pétersbourg, et c'est son œuvre russe qui le révèle au grand public, l'achemine à l'Académie. Faut-il désormais ne voir en lui qu'un littérateur ? Point. Sa sensibilité déborde le domaine esthétique : l'instinct de servir le hante comme un remords. Député, il pourrait faire œuvre utile... Il pose sa candidature dans l'Ardèche, est élu, siège au Palais Bourbon. L'expérience vécue se traduit par une amère désillusion qu'il exprimera dans *Les Morts qui parlent*.

Voici Vogüé bien loin, semble-t-il, de l'Égypte. Son destin va pourtant le ramener, suivant l'adage, au pays de ses jeunes amours. Ecœuré du borbier parlementaire, il ne sollicitera pas le renouvellement de son mandat, et accepte un poste d'administrateur au Canal de Suez. C'est bien l'Égypte dont il va s'occuper, mais sous un

angle différent. Il aura aussi désormais le souci de l'Égypte moderne, et de ses nouvelles conditions politiques et économiques. Collaborateur attitré de la *Revue des Deux Mondes*, il y donnera fréquemment des articles de fond qui traiteront tour à tour d'archéologie et d'actualités.

Car les temps, nous l'avons vu, ont bien changé. L'Égypte miraculeuse de Saïd et d'Ismaïl a vécu, et leurs prodigalités ont engendré la faillite et la ruine. En 1879, Ismaïl le magnifique a été remplacé par le sage Tewfik, son fils. Celui-ci n'a pu empêcher que l'Égypte demeure, politiquement parlant, un point névralgique où s'affrontent maints intérêts contradictoires. Chacun, qu'il soit compétent ou non, a son mot à dire. La discussion tourne souvent à l'aigre-doux. Entre les années 1882 et 1897, la bibliographie française des écrits relatifs à l'Égypte, est copieuse et vibrante. L'un d'eux (1), signé par le duc d'Harcourt, est un véritable réquisitoire, qui, débordant le public habituellement intéressé par ces questions, soulève un demi-succès de scandale. L'auteur, intelligent bien que de parti pris, formule des observations, souvent justes isolément, mais faussées, dans leur portée générale, par le fait qu'elles sont systématisées en vue d'une condamnation de l'Islam. Il prétend s'en tenir au domaine des réalités, mais oublie à chaque instant qu'ignorant l'arabe, il devrait se montrer plus réservé dans ce qu'il constate et ce qu'il prédit, et que sa conclusion haineuse et méprisante tient bien davantage du postulat que de la déduction. Cette conclusion suscite naturellement une réponse égyptienne (2) qui ne fait qu'accuser un réciproque et parfait malentendu. Mais, avant même qu'ait paru ce second ouvrage, le Vicomte

(1) LE DUC D'HARCOURT, *L'Égypte et les Égyptiens*, Paris, Plon, 1893.

(2) KOSSEM AMIN, *Les Égyptiens, Réponse à M. le duc d'Harcourt*, Le Caire, Barbier, 1894.

E.-M. de Vogüé, dans un article magistral, a formulé ses réserves sur la sévérité de son compatriote : « Sa vision d'ensemble m'apparaît un peu trop noire... [L'auteur] serait-il insensible à cette incomparable nature dont la douceur tempère ce que la condition humaine aurait ailleurs de trop rigoureux ? Etre, c'est déjà une condition de bonheur en Égypte. Comme la plante ou l'animal, l'homme y peut supporter beaucoup, ranimé qu'il est sans cesse par la sève qui monte de ce limon nourricier, par la joie paisible qui tombe de ce ciel indulgent... M. d'Harcourt ne s'abandonne pas à cette poésie de la lumière et du fleuve divin qui, à lui seul, est toute l'Égypte. Il demeure indifférent au pittoresque du Caire, aux enchantements de l'art sarrasin dans la cité reine du monde oriental, et il n'a pas subi devant les monuments pharaoniques ce vertige de l'intelligence qui s'engouffre dans le plus ancien passé de l'Humanité » (1)... Toutefois, gardons nous de croire que la réplique de Vogüé se place sur le seul terrain poétique. Elle discute raisonnablement, amicalement, la bonne volonté de part et d'autre étant la seule méthode pour serrer le problème et arriver à une solution.

A qui donc recourir, sinon à lui, à l'heure où l'on va inaugurer à Port-Saïd la statue de celui qui ouvrit aux peuples une route nouvelle ? Cérémonie officielle en présence du Khédive et de nombreuses personnalités. Des discours qui furent prononcés, c'est celui de E.-M. de Vogüé, qui marque la compréhension la plus aiguë de l'œuvre de Lesseps. Colonial dans l'âme, son intuition devait recevoir l'hommage posthume du plus grand de nos modernes coloniaux : le maréchal Lyautey.

Et voici le siècle qui finit. Ses dernières années accusèrent jusqu'à l'angoisse la tension politique. En sep-

(1) V^{te} E. M. DE VOGÜÉ, *Une enquête sur l'Égypte*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1893.

tembre 1898, les Anglais, qui venaient de conquérir Khartoum et de profaner, à titre de représailles, la tombe du Mahdi, découvraient à Fachoda le drapeau français de la mission Marchand.

Rencontre d'épopée, moment tragique. Reculant devant les conséquences possibles de l'incident, les dirigeants français donnaient l'ordre à l'expédition de se replier. L'admirable effort n'aboutissait qu'à une cruelle humiliation.

Du souvenir de ces heures noires, devait naître un des plus célèbres romans de E.-M. de Vogué : chef d'œuvre selon Emile Faguet qui n'hésite pas à le mettre sur le plan de la *Guerre et la Paix* ou de *Le Rouge et le Noir* ; tentative d'une facture un peu trop conventionnelle, remarque avec plus de discernement M. Victor Giraud : « Les personnages de premier plan tournent un peu trop au symbole, et l'intrigue qui les met aux prises et les promène à travers le monde n'est pas dénuée de quelque artifice » (1).

Mais peut-il être question de jugement impartial lorsqu'il s'agit d'un livre comme *le Maître de la Mer* ? La solution apportée au conflit quatre ans auparavant avait par trop malmené les sensibilités : les romanciers comme les autres avaient été plongés dans la mêlée.

Avec le temps, toutefois, il nous faut constater que Giraud avait raison et Faguet tort. Littérairement parlant, le conflit idéal n'anime, tout au long de ce roman, que d'assez médiocres marionnettes. Ces marionnettes s'appellent Robinson, président fondateur de l'*Universal Sea Trust*, un de ces modernes conquistadors du monde des affaires « d'avant crise », auxquels — temps révolu ! — rien ne résistait ; Tournoc, lieutenant de chasseurs à pied, sans peur, sans reproche et sans illusions ; Millicent,

(1) V. GIRAUD, *Eug. M. de Vogüé*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1910.

femme éternelle et pétrie de toutes les séductions classiques. Les mésaventures du lieutenant de Tournoël s'apparentent étroitement aux déboires du Colonel Marchand. Qui triomphera, de l'impérialisme financier du multimillionnaire, ou du désintéressement du soldat ? Rassurons-nous, tout finit bien, et même l'argent de l'Américain récompensera les amants passionnés. Conclusion qui prête au sourire. Mais souvenons-nous que l'idylle n'est ici qu'un hors-d'œuvre. Le but de Vogüé était de nous exposer toute sa philosophie coloniale, et de flétrir les sournoises combinaisons politiques qui rendent inutiles les plus beaux dévouements.

Si, en tant que roman, ce livre prête le flanc à la critique, il nous intéresse à un autre point de vue. L'Égypte y sert de cadre à toute la dernière partie, cadre que d'autres ont jugé artificiel, et qui peut-être en effet ne s'imposait pas. Dans cette œuvre de son âge mûr, une de celles où il s'est peut-être exprimé le plus intimement, Vogüé a fait revivre l'émoi profond de sa jeunesse, s'acquittant ainsi d'une dette sentimentale vis-à-vis de Mariette, et de la terre des dieux.

Déjà, bien des années auparavant, le héros de *Vangheli*, Arabe de Syrie, qui termina ses nombreux avatars dans la peau d'un esclave, chanta le charme de Caire, « la ville bâtie par les génies... remplissant le ciel de dômes et de minarets » (1). Il s'émut la nuit, parmi les tombeaux des Khalifes, au cœur de « cette ville morte de mosquées, qui dort dans un replis du Mokattam, sans homme, sans bruit, sans couleur, toute grise dans le noir » (2).

Mais l'Égypte est maternelle jusqu'aux infidèles d'Occident : c'est dans la mosquée d'El Mouïad « relique un peu croulante, abandonnée par les hommes, donnée par le dieu qu'ils oublient aux arbres et aux oiseaux » (3),

(1) E. M. DE VOGÜÉ, *Nouvelles Orientales (Vangheli)*, Paris, Nelson, 1901.

(2) *Ibid.*

(3) Id. *Le Maître de la Mer*, Paris, 1903.

qu'une femme apprendra à lire dans son propre cœur et y découvrira l'amour.

Devant la beauté intime de la campagne égyptienne, inintelligible à qui ne l'a pas sentie, inoubliable pour celui qu'elle a ému, Vogüé va trouver des accents qui soutiennent la comparaison avec les plus belles pages de Loti. Sous l'inondation annuelle, « le paysage n'était à perte de vue qu'un immense lac, d'où s'élançaient en gerbes les hauts fûts des dattiers, où se plongeaient les branches des sycomores engloutis jusqu'à mi-tronc. Les flots allaient mourir au pied des falaises sablonneuses du désert libyque ; le tremblement de l'air chaud sur le feu de ces sables, lignes incertaines et noyées dans les lointains, créait des mirages qui prolongeaient à l'infini cette mer... La palpitation lumineuse de l'éther sur ces masses d'eau, sur l'assemblage paradoxal des choses qu'elles avaient fortuitement réunies, donnait aux silhouettes des couleurs, des légèretés, des grâces d'irréel qui transportaient toujours plus loin, hors du monde certain, où la douleur est certaine » (1)... Il faudrait citer des chapitres entiers.

Jamais, aussi longtemps qu'il vivra, Vogüé n'oubliera le Nil « déroulant sa ceinture de palmiers », et ses bords où « une végétation toujours nouvelle, toujours superbe, grandit dans ce printemps qui ne se repose jamais ». Tandis que « par delà les tapis de verdure de Guizeh, les sables des crêtes libyques, insoutenables aux regards, doublent la clarté comme un miroir d'or et la renvoient au Nil blanc » (2).

Et c'est encore l'Égypte qui aura peut-être arraché au V^{te} E.-M. de Vogüé sa note la plus grave, la plus profonde. Parfois, à parcourir l'ensemble de son œuvre, le lecteur est conduit à formuler quelques réserves. Cet

(1) *Ibid.*

(2) E. M. DE VOGÜÉ, *Histoires Orientales*, (Boulak et Sakkarah), Paris, Calmann-Lévy, 1877.

homme parla trop bien, écrivit trop bien, réussit trop bien. L'estime qui accueillit ses livres n'en déborda-t-elle pas quelque peu (le *Roman Russe* excepté) la valeur intrinsèque ? Ses émois, ses admirations, ses révoltes, ne les extériorisa-t-il pas avant même de les avoir longuement ressentis ?

C'est pourquoi, au soir de sa vie, alors que le goût des choses éternelles reprend la place qu'il y eut à son début, E.-M. de Vogüé a dû évoquer, avec recueillement et prédilection, le coin du désert aimé de Mariette, ce Sakkarah « où pas un atome ne tranche sur la tristesse du sable pur, aveuglé de soleil, buvant la lumière comme de l'eau, gris de plomb à l'aube et au crépuscule », et dont « le silence est si subtil qu'on entend, aux grandes eaux, le sourd murmure du Nil, invisible voix de la vie » (1). C'est là même, sur le linteau à demi dégagé d'un tombeau, qu'il a aimé s'asseoir et relire Pascal, « seul commentaire assez éloquent pour être supporté en un tel lieu... pas plus sombre que cette âme... Pas plus illimité que cet esprit » (2). Là, le grand tourmenté l'a souffleté » de ses coups d'ailes » ; là « nul souvenir de la vie ne trouble la méditation ».

Il n'est rien de plus émouvant peut être que ces quelques lignes dans toute l'œuvre de E.-M. de Vogüé. Et c'est pourquoi sur sa tombe, on eût pu inscrire l'épithaphe retrouvée sur celle du fellah : « Je pleure après la brise au bord du courant du Nil qui rafraîchissait mon chagrin ». Ce grand Français avait découvert « de science certaine que le jardin d'Adam ne pouvait se trouver ailleurs » (3), qu'en Egypte.

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

(3) V^{te} E. M. DE VOGÜÉ, *Une enquête sur l'Egypte*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1893.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE IV

LE VICOMTE E. M. DE VOGÜÉ EN EGYPTÉ

- Vogüé (V^{te} E. M. DE), *Mélanges d'Archéologie Orientale*, Paris, 1868.
- *Histoires Orientales*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.
- *Nouvelles Orientales*, Paris, Nelson, 1901.
- *Le Maître de la Mer*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 1903.
- *Le Maître de la Mer*, Paris, Plon, 1903.
- *Mariette Pacha*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 fév. 1881.
- *Mariette Pacha*, Paris, *Gaulois*, 1904.
- RÉGNIER (Henri de), *Discours de réception à l'Académie Française*, 18 janv. 1912.
- Maréchal LYAUTEY, *Discours de réception à l'Académie Française*, 8 juil. 1920.
- GIRAUD (V.), *Eug. Melchior de Vogüé*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1910.
- FAGUET (E.), *Eug. Melchior de Vogüé*, Paris, *Journal des Débats*, 26 mars 1910.
- BOURGET (P.), *Eug. Melchior de Vogüé : L'écrivain*, Paris, *Annales Politiques et Littéraires*, 3 avril 1910.
- DOUMIC (R.), *Eug. Melchior de Vogüé : le Romancier*, Paris, *Annales politiques et littéraires*, 3 avril 1910.
- ABOUT (E.), *Ahmed Le Fellah*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, fév.-avr. 1869.
- HARCOURT (Duc d'), *L'Égypte et les Égyptiens*, Paris, Plon, 1893.
- KOSSEM AMIN, *Les Égyptiens (une réponse au duc d'Harcourt)*, Le Caire, Barbier, 1894.
- MARIETTE (Ed.), *Mariette Pacha, Lettres et Souvenirs personnels*, Paris, Jouve, 1904.
- RHONÉ (A.), *Auguste Mariette*, Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, sept. 1881.
- MASPÉRO (G.), *Notice biographique sur A. Mariette*, Bibliothèque Egyptologique, 1904, t. XVIII. Introd.
- BARATIER (Lt.-Colonel), *A travers l'Afrique*, Paris, Fayard, 1910.
- WALLON (H.), *Notice sur la vie et les travaux de A. F. Mariette Pacha*, Paris, 1883.
- A. CHÉLU PACHA), *Mariette Pacha*, Le Caire, 1911.

CHAPITRE V

LOUIS MÉNARD, ANATOLE FRANCE ET L'ÉGYPTE

Fin décembre 1868 débarquaient en Egypte un jeune homme de bonne famille, Auguste de Clermont, et son savant professeur, l'helléniste Louis Ménard (1). Les circonstances, bien plus que son initiative, avaient décidé l'érudit à voyager en terre pharaonique. Personne n'était en effet de dispositions moins vagabondes que ce Parisien invétéré que seul un exil politique, quelque temps après la révolution de 48, avait réussi à éloigner de la Montagne Sainte-Geneviève et du Quartier Latin. De retour à Paris, il avait progressivement délaissé Blanqui pour se tourner vers la philosophie grecque et fini, à trente-trois ans, par soutenir une retentissante thèse de doctorat sur le polythéisme hellénique.

Pourtant cet helléniste passionné ignorait la Grèce. Il n'avait pas su ou pas pu profiter d'une première occasion, au lendemain de sa soutenance de thèse. Il accepta cette fois avec « un fatalisme souriant » la tâche de piloter un jeune écervelé « sourd à toutes les dissertations sur la philosophie alexandrine et l'art égyptien », et qui leur préférerait de beaucoup les cafés et les jeunes Américaines. Le retour devant se faire par la Palestine, Constantinople et la Grèce, Ménard allait pouvoir enfin affronter

(1) Henri PEYRE, *Louis Ménard* — Thèse, Yale University Press. Id. *Lettres inédites de Louis Ménard*, Presses Universitaires, Paris.

ses Dieux. Hélas, cette seconde chance fut négligée, comme la première : il était écrit que le savant rentre-rait « sans avoir salué l'Acropole et le Cap Sunium ». Las de ses fonctions et déçu du voyage, éreinté, il abandonna son élève au terme de leur randonnée en Egypte et rallia la France par le plus court chemin.

Sans doute, au siècle passé, était-il trop tard à quarante six ans pour commencer à voyager. Ménard appartenait à une génération de sédentaires, trop érudite, trop livresque, trop imbibée d'intellectualisme pur, trop éprise d'abstraction. S'accommoder à la réalité, surtout lorsque cette réalité bouleverse avec trop de sans façon les habitudes reçues, les normes coutumières, devient un véritable tour de force. Le voyage énerve Louis Ménard. Le contact des gens et des choses le déconcerte. Il ne peut « s'empêcher de ressentir quelque aigreur maussade devant le spectacle de la vie ». Déjà l'Italie, si proche pourtant, lui reste inassimilable. Qu'en sera-t-il de l'Egypte ?

L'impression qu'elle lui causera, nous la connaissons par ses lettres à sa mère. Elles « ne constituent pas un récit complet de ce qu'il a vu, fait ou pensé, elles n'ont pas la fraîcheur de notes jetées sur le papier au jour le jour » (1). Elles nous livrent, tout au moins, sa réaction directe, naïvement sincère. Peut-être l'Egypte, nous dit M. Peyre, aurait-elle « pu attirer davantage ce Grec qui était un Néo-Platonicien séduit par le mysticisme, plutôt qu'un contemporain de Sophocle. Il avait publié quelques années auparavant une remarquable traduction d'Hermès Trismégiste, précédée d'une introduction très vivante sur ces étranges fragments et leur place dans la philosophie alexandrine. Mais le pays d'Egypte le déçut » (2).

Pourtant, dès sa première lettre, il concède : « L'Orient

(1) H. PEYRE, *Lettres inédites de Louis Ménard*, Introd.

(2) *Ibid.*

est vraiment le pays des Mille et une Nuits. Entre l'Orient et l'Europe, il y a un abîme, et ce sont deux mondes différents... Il n'y a ni tableau, ni description qui puisse rendre cette impression-là... C'est un mélange fantastique de grand style et d'épouvantable saleté » (1).

Son élève et lui sont reçus par Nubar Pacha, le subtil ministre des Affaires étrangères, « un gros petit bonhomme en paletot qui parle assez bien français sauf quand il dit que la première hiver passée en France paraît bien froide ». Ce gros petit bonhomme est à ménager : il a fait miroiter aux voyageurs la possibilité de remonter le Nil dans la barque vice royale (notable économie pour le couple de qui l'on exige 6000 francs pour une randonnée de deux mois sur un bateau frété personnellement). Mais sans doute le « Pharaon » a-t-il oublié sa demi promesse. Pour l'en punir, Ménard restituera à Mariette l'exemplaire de *l'Hermès Trismégiste* avec lequel il avait compté amadouer et remercier l'ex-potentat...

Continuons la lecture des lettres. Elles ne trahissent pas du tout la myopie de philosophe dont on aurait tendance à railler Ménard. Au contraire, il voit, et admirablement. Ses récits sont ponctués de croquis sur le vif ; plus de vivacité sans doute que de bienveillance, mais à chaque instant la note juste, le mot qui fait mouche.

Ce n'est pas, — loin de là — que l'art musulman ou pharaonique le laisse insensible. Il déplore l'abandon et la misère dans lesquels s'écroulent et se pulvérisent tombeaux et mosquées. Trente-cinq ans avant Loti, il frémit de voir s'élever, dans l'ancienne cité des Califes, d'affreux hôtels, des palais ressemblant à des casernes, et sévir une « haussmanisation » du Caire à l'instar du Paris impérial.

Louxor lui impose une forte impression. Après l'avoir vu, note-t-il, on peut dire qu'on connaît l'Egypte. A plusieurs reprises, il revient sur ses visites aux temples et

(1) *Ibid.* Lettre du 24 décembre.

aux mastabas. La spectacle du tombeau de Sésostris, soigneusement mutilé par les soins de l'égyptologue Lepsius, lui arrache le même cri d'indignation que le saccage des bas reliefs du Pylone de Philae par le fanatisme chrétien...

Mais la misère des fellahs habitant dans des taupinières « bâties de boue et de crachats » et qui vendent pour quelques sous des morceaux de leurs ancêtres » ; l'obsession des mendiants et fainéants éternellement en quête de bakchiches (« l'Égypte a plusieurs millions d'habitants, et à part quelques-uns qui tirent l'eau tous demandent l'aumône : ils n'ont pas d'autre occupation ») (1) ; les chiens « qui aboient après tous les étrangers », les mouches « qui ne craignent absolument rien », les ânes qui le jettent par terre, les chevaux qui lui donnent des coups de pied, l'épouvantable poussière d'un pays où il ne pleut jamais : tous ces inconvénients de la vie de chaque jour débordent sa faculté d'émoi, obstruent sa vision et l'excèdent si bien que, parvenu au terme de son voyage égyptien, il conclut : « Tout en étant enchanté d'avoir été en Orient, je suis bien décidé à n'y plus retourner une fois que j'aurai le bonheur d'en être revenu » (2). Le jeune Clermont pourra continuer tout seul son périple méditerranéen, et les dieux Grecs sourire du haut de leur Olympe ; Ménard se dérobe aux séductions divines et humaines et se hâte de regagner la France, Paris et ses vieux livres... Très vite après son retour va éclater la guerre franco-allemande, et pendant les longues années qui la suivent, Ménard délaissera la littérature, paraîtra se consacrer surtout à des expériences scientifiques... La page est-elle définitivement tournée ? Peut-être moins qu'il ne semble. Voici qu'en 1876 paraissent *Les Rêveries d'un Païen Myslique* où se rassemblent vers et prose,

(1) *Lettres inédites.*, op. cit., p. 80.

(2) *Ibid.*, p. 81.

écrits antérieurs et originaux, et qui devaient, seules ou presque seules dans toute l'œuvre de Ménard, aller plus loin qu'à un public spécialisé.

Ce n'est donc point seulement à cause de ses lettres que Ménard peut-être admis au nombre des écrivains français que l'Égypte inspira. Trois de ces *Rêveries* n'auraient probablement jamais existé s'il n'eût accompagné le jeune Clermont outre Méditerranée. Or, parmi elles se trouve, a dit Pierre Louys, « de toutes les nouvelles du siècle dernier, celle qu'on voudrait avoir écrite » (1), et que, proclame l'écrivain, ni Mérimée, ni Flaubert, ni France, n'ont surpassée...

Quelles sont-elles ? *Le Voile d'Isis*, le *Banquet d'Alexandrie*, la *Légende de Saint-Hilarion*. C'est à cette dernière qu'il faut rapporter le jugement de l'auteur d'*Aphrodite*.

De fait, les deux autres nouvelles ne soutiennent pas la comparaison. *Le Voile d'Isis* fut inspiré à Ménard par l'étude qu'il fit en 1864 des « écrits hermétiques, dont plusieurs affectent la forme de dialogue qu'il a lui-même adoptée. Une lettre de Hérédia donne à croire que ce morceau, publié pour la première fois en 1874, fut écrit au cours même du voyage de Ménard en Égypte. On se souvient de l'indignation de l'auteur devant les conséquences du fanatisme chrétien et la ruine de cette Égypte hellénisée du 1^{er} siècle. Elle se cristallise sous la forme d'une conversation entre Hermès vieillissant et Asclépios. Avant de mourir, Hermès, veut transmettre à son disciple « le voile d'Isis » c'est-à-dire, dans un coffre d'ébène, tous les livres sacrés, tout le trésor spirituel de l'humanité : Livre des Manifestations de la lumière, Poèmes de Penta Our, les livres de Thot Trismégiste, Homère, Hésiode, Parménide, Empédocle, les hymnes d'Orphée, les livres de

(1) Pierre LOUYS, Lettre, dans *Le Tombeau de Louis Ménard*, Paris, Champion, 1902.

Chaldée et de Phénicie, la Loi et les Prophètes des Juifs, le Véda et l'Avesta des Brahmanes et des Mages... L'antique Egypte s'endort au fond de sa nécropole. Mais plus tard, bien plus tard, elle saura révéler le secret de sa langue mystérieuse à ceux qui l'interrogeront avec ferveur. Qu'importe que surgisse l'Évêque Théodore entouré de soldats ? Qu'importe même que dans son aveuglement il brûle « tous ces livres de Magie » ? Hermès meurt confirmant la prophétie de Thot : « L'Egypte offrira ses mains aux chaînes des esclaves et, dans l'avenir, quand des voyageurs lointains viendront des terres lointaines de l'Occident pour admirer les ruines de nos temples, s'ils cherchent les descendants de cette forte race qui fut l'aïeule et l'institutrice des nations, ils verront grouiller sur le limon du Nil un misérable peuple de chacals, fouillant la terre où reposent les morts et violant les tombes pour vendre les cercueils de leurs ancêtres... » (1)

Le Banquet d'Alexandrie, paru en 1874, a pour théâtre l'Egypte hellénisée. C'est une conversation purement idéologique entre des philosophes discutant courtoisement des points communs et des incompatibilités de leurs doctrines et leurs croyances. Aucune affabulation littéraire. Ménard « n'a pas voulu d'autre charme que la grâce pure et austère des idées » (2). C'est par là que son banquet se distingue des essais analogues de France et de Louys. Et justement, comme il s'agit de philosophie pure, nous ne signalerons au passage que les mots par lesquels le philosophe Chérémon, porte parole de Ménard, explique son attitude anti-chrétienne : il ne peut s'intéresser au supplice d'un Dieu revêtu de la forme humaine et parfaitement averti que sa mort n'est qu'une comédie et

(1) LOUIS MÉNARD, *Réveries d'un Païen mystique (Le Voile d'Isis)*, Paris, Lemerre, 1876.

(2) H. PEYRE, *Op. cit.*

qu'il ressuscitera au bout de trois jours pour s'asseoir à la droite de son père : « L'homme peut donner sa vie en sacrifice ; les Dieux ne le peuvent pas, et c'est en quoi l'homme est supérieur aux Dieux » (1).

Si nous retenons cet aspect de la métaphysique ménardienne, c'est qu'il nous achemine plus ou moins à la *Légende de Saint-Hilarion*. Nous trouvons là, condensées sous une forme parfaite, les tendances contradictoires qui se partagent l'esprit de l'helléniste : intérêt pour le mysticisme chrétien, et antipathie pour son caractère anti-intellectualiste. Il est impossible, lorsqu'on lit ce récit légendaire, de ne pas penser au France de *Thaïs*, et pourtant rien de plus éloigné que les sensibilités profondes de ces deux écrivains. Aucune ironie chez Ménard, aucun désir secret de railler, miner, détruire. Un sérieux profond qui l'apparenterait davantage peut-être au Jules Lemaître de *Sérénus*, un martyr sans la foi. Son âme acquise aux Dieux Grecs n'est pas accessible à la « folie chrétienne ». Il ne comprend pas, mais il regrette. Il ne s'y rallie pas, mais il ne proscriit rien.

Venons-en à la *Légende*. Hilarion, qui s'appelait Eros avant sa conversion au christianisme, a été l'élève de la sage Hypatis et persiste dans la lecture simultanée des livres sacrés et profanes. Un jour, auprès de la source de Sainte Ondine, il a une vision. Devant lui a surgi Marie l'Egyptienne. Elle tient une petite fille entre ses bras et supplie Hilarion de renoncer au monde afin de sauver l'âme de cette enfant. Hilarion y consent, et l'apparition se dissipe. Les années ont passé. Il vieillit dans la solitude et le recueillement. Parfois, se penchant au-dessus de l'eau de la fontaine, il croit y voir un regard humain qui le fait frissonner. Un jour une voix l'appelle : « Eros, tu es fatigué, veux-tu boire d'eau de ma source ? » Il lève les yeux et voit Ondine, celle à qui il a donné son âme.

(1) L. MÉNARD, *Réveries d'un païen mystique*.

Elle lui offre de l'eau au creux de ses mains, et, tandis qu'il se désaltère, monte à son front une ivresse inconnue. Mais voici que, désenchantée, elle évoque « celui qui a pris l'âme » qu'il lui avait donnée et à qui, parce qu'elle l'aimait, elle a pardonné. Une âpre jalousie, un grand trouble envahissent l'âme d'Eros. Il se signe : la vision disparaît, mais l'obsession demeure.

Elle surgit une troisième fois. Maintenant l'apparition supplie Eros de la sauver d'ennemis qui veulent sa perte. Et il se charge d'elle, encore qu'il appréhende qu'elle ne cause sa propre mort. Tous deux s'embarquent sur un bateau qui remonte le Nil. Ondine, apaisée, s'endort sur la poitrine de l'homme. Hilarion, lui, contemple « la Voie Lactée qui est le chemin des âmes. C'est de là qu'elles sont descendues à l'appel du désir... et tombées captives dans la prison du corps. Mais celles qui s'aimaient là haut se rencontrent toujours et se reconnaissent. Hélas ! pourquoi faut-il qu'elles se rencontrent quelque fois trop tard » (1).

La barque s'arrête devant le couvent de Sainte Marie l'Égyptienne. Une vieille abbesse en sort, recueille Ondine, congédie Hilarion avec de bonnes paroles. La mission de celui-ci est accomplie, mais, stupide, le moine demeure devant la porte refermée : il ne reverra jamais Ondine en ce monde. Il n'est pas sûr de la retrouver dans l'autre. Le doute et la foi, l'ange noir et l'ange blanc, déchirent son âme où « le devoir accompli... laisse des regrets qui ressemblent singulièrement à des remords »... Désespéré, il appelle la mort, ses yeux se ferment, il tombe : « Il est vaincu, dit l'ange, il est à nous... L'ange blanc écouta quelques instants et dit : « Silence, on prie pour lui : il est sauvé » (2).

Peut-on imaginer un contraste plus saisissant que celui de cette finale avec celle de *Thaïs* : « Il était devenu si

(1 et 2) L. MÉNARD, *Réveries d'un païen mystique (La Légende de St-Hilarion)*, Paris, Lemerre, 1876.

hideux qu'en passant la main sur son visage, il sentit sa laideur » (1).

L'Égypte a donc fourni à Ménard le cadre de ce qu'il a écrit de meilleur. N'allons tout de même pas jusqu'à imaginer qu'elle fut la source unique de son émoi. En 1875, à l'âge de cinquante trois ans, l'amour entraînait dans sa vie, et il s'éprenait d'une toute jeune fille, Marie Rioux de Maillot, qu'il épousa un peu plus tard. De cette belle personne, Anatole France fut aussi amoureux : nouvelle occasion de rapprocher son nom de celui de l'helléniste.

*
* *

Au fait France et Ménard se connaissaient depuis longtemps. Le premier, de vingt-deux ans plus jeune, avait rencontré l'autre dans le salon parnassien de Leconte de Lisle. Avant 1870 en effet, Ménard, en tant que poète, avait exercé une certaine influence sur Banville, Leconte de Lisle, Hérédia. Mais c'est à partir de 1876 que les *Rêveries d'un Païen Mystique* lui assureront le maximum de son rayonnement (qui ne fut d'ailleurs jamais très grand) sur ses contemporains. Parmi ces derniers, les plus notables furent Barrès qui ne craignit pas de le proclamer à haute et intelligible voix, dans son *Voyage de Sparte*, et Anatole France qui n'en parla jamais. Les deux hommes, remarque Peyre, « observèrent toujours l'un vis-à-vis de l'autre un silence déconcertant ». Or, si Ménard n'avait pas grande occasion de mentionner son cadet, en revanche celui-ci, chroniqueur littéraire du *Temps*, eût pu y rendre hommage à l'helléniste qui, de son propre aveu (2), l'avait aidé à comprendre la Grèce. Or, non seulement il n'en parla jamais, mais encore il s'abstint de collaborer au *Tombeau de Louis Ménard* où

(1) ANATOLE FRANCE, *Thaïs*, Paris, Calmann-Lévy, 1891.

(2) NICOLAS SÉGUR, *Conversations avec Anatole France*, Paris, Charpentier, 1925.

Hérédia, Louys et d'autres essayèrent — mais à peu près en vain — de sauver la mémoire de leur ami.

Certains (1) ont voulu que *Thaïs* fût directement inspirée par la *Légende de Saint-Hilarion* et le *Banquet d'Alexandrie*, et ont vu dans l'attitude muette de France une sorte de mauvaise honte à avouer cette influence de Louis Ménard. Cette opinion ne se soutient guère, encore que nous estimions que le chef-d'œuvre de France n'efface pas nécessairement la nouvelle de Ménard.

Thaïs : on sait que sa figure hanta de bonne heure celui qu'on devait appeler son père. En mars 1867, paraissait dans le *Chasseur Bibliographe* une *Légende de sainte Thaïs comédienne*, sorte de paraphrase hagiographique, d'ailleurs assez légère, de la légende. Le fait qu'elle ne fut pas rééditée montre peut-être que l'auteur lui-même n'en avait pas été très satisfait. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des *Sources de Thaïs*, objet de l'étude très érudite qu'en a donnée, il y a plus de dix ans, M. André Provost : *Vie des Saints, Pères du Désert, Légende Dorée, Dictionnaire de Bayle, Etude sur les Philosophes Antiques* de V. Brochard, nous rappelle J.-J. Brousson ; travail de Ch. Magnin relatif à *Hrosvita* (2), nous signale Jacques Lion ; enfin *Rêveries d'un Païen Mystique*, thème dont France a peut-être, plus ou moins, adopté le canevas et les grandes lignes, mais qu'il a repris dans un esprit absolument différent : « De la nouvelle trop pure pour être humaine de son devancier, nous dit Peyre, il s'est servi pour le dépasser ». On sait l'enthousiasme que souleva *Thaïs*. Il est bien peu plausible qu'une jalousie confraternelle ait poussé France à ne jamais citer Ménard.

Notons par ailleurs que, sur le tard, il semble que le Maître se détacha de sa création. Trop universellement célébrée, cette paternité le lassait. Après tout, Choulette

(1) G. MICHAUT, *Etude sur Anatole France*, Paris, Fontemoing, 1922.

(2) CHARLES MAGNIN, *Hrosvita*, *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1839.

et Crainquebille n'étaient-ils pas au même titre ses enfants ? Il ajoutait même, rapporte Brousson : « *Thaïs* ? C'est du travail académique. Cela empoisonne la Sorbonne. Qu'est-ce que ces Alexandrins qui parlent comme des contemporains de Périclès » ? Cette réserve, jointe à la lassitude de tout homme devant ses anciennes idoles, avait achevé de désenchanter France.

Il est peu probable qu'y adhère le lecteur moyen d'aujourd'hui : rares sont les spécialistes que puisse choquer une invraisemblance de cette sorte. Au mépris que tant de « jeunes » affichent à l'égard de l'œuvre de France, il est d'autres raisons dont la principale est qu'il est commode de railler ce qu'on est devenu incapable de suivre. Si, au cours de ces dernières années, l'Affaire Dreyfus n'avait reparu à la scène et sur l'écran, qui comprendrait encore *M. Bergeret à Paris* ? Jérôme Coignard et Sylvestre Bonnard « datent » fâcheusement, et le lecteur superficiel de *La Révolte des Anges* s'expose à chaque instant à être laissé en route... Reconnaissons toutefois qu'un respect un peu fétichiste excepte en général *Thaïs* de ce jugement global et sommaire.

La relire en Égypte est, dans son genre, une curieuse expérience. On sait que France y alla. On sait que la sainte courtisane y vécut et y mourut. Et notre première tentation logique est de rapprocher ces deux données. C'est à tort. En dépit des éloges de Gréard qui devait recevoir France à l'Académie et s'extasia dans son discours sur l'exactitude de ses descriptions (cet administrateur vénérable n'avait jamais dû beaucoup s'éloigner de la Coupole), le lecteur peut affirmer dès la troisième page que cette campagne, ce désert dit désert égyptien, se révélèrent à l'écrivain, en lignes floues, en demi-teintes, en fuyantes perspectives, à travers les vitres douteuses de la rue de Richelieu ou de la Bibliothèque du Sénat. La pureté de « son » ciel d'Orient a filtré entre deux nuages surplombant la grisaille du Quai Malaquais.

En réalité, pas un croquis, saisi sur le vif, pas un détail pittoresque. Mises bout à bout, les descriptions, à la stupéfaction de nos écrivains voyageurs d'à présent, ne tiendraient pas trois pages du volume.

Du désert, tout ce qu'on nous dit, est qu'il était alors peuplé d'anachorètes, dont les innombrables cabanes, « bâties de branchage et d'argile, étaient à quelque distance les unes des autres ». Ne chicanons pas le Maître à propos de « l'étroite vallée que borde une double chaîne de montagnes de granit » (bien qu'elles soient calcaires), et renonçons aux saules qui étendent sur les berges leurs doux feuillages gris. Retenons que « le Nil bleu coulait au pied de collines violettes ». Retenons « les ibis immobiles sur une patte au bord de l'eau qui reflétait leur cou pâle et rose », les grues volant « en triangle dans le ciel clair et parmi les roseaux le cri des hérons invisibles », le désert s'étendant, au soleil levant, « comme une immense peau de lion » (1). Retenons surtout que rien n'a jamais été plus étranger à l'inspiration de *Thaïs* que le moderne souci de « faire documentaire ».

Pourtant en 1896, six ans après *Thaïs*, France débarquait en Égypte. Peut-être les circonstances le poussaient-elles un peu. Appelé à occuper le fauteuil de Lesseps à l'Académie, il avait décidé de recueillir sur place les éléments de son discours, ou, du moins, toujours selon Gréard, d'en parfaire quelques détails. L'éloge de son prédécesseur était à ce moment chose délicate. Succédant au triomphe du Suez, la ruine de Panama venait d'ensevelir l'honneur de son nom. Les turpitudes des mœurs politiques divulguées au cours du procès avaient élaboussé l'imprudent Ferdinand de Lesseps, ainsi que son fils Charles. Ce dernier expiait durement, et son malheureux père, malgré sa déchéance physique et intellectuelle, avait, avant de mourir, encore connu sa honte. Toutefois

(1) A. FRANCE, *Thaïs*, Paris, Calmann-Lévy, 1891.

ce grand remède, le temps, avait passé, apaisant les esprits. Il redevenait possible, avec du tact, de faire l'éloge de l'homme du Canal : « Ce n'est pas par hasard, (1) lisons-nous au début du discours de France, prononcé le 24 décembre 1896, ni pour vous amuser d'un étrange contraste que vous avez donné, à l'homme d'action qui a remué le monde et retouché la figure de la terre, un successeur menant dans l'ombre et la paix une vie méditative. Vous aviez vos desseins ; je me suis efforcé de les pénétrer, et peut-être y ai-je réussi. Je devine qu'en me désignant pour parler devant vous de l'académicien extraordinaire qui fut le plus grand entrepreneur du siècle, vous avez voulu qu'une vie de tant d'affaires fût considérée avec cette liberté que donnent à l'esprit le commerce des livres et l'habitude de la pensée pure. »

Et c'est ainsi que Sylvestre Bonnard, dans le souci de se montrer équitable vis-à-vis de l'audacieux pionnier, quitta la perspective des tours de Notre-Dame pour s'aventurer outre Méditerranée sur le terrain même de ses exploits. La tâche dut le déconcerter. Les trente-cinq ans écoulés n'ont fait qu'accentuer le contraste entre les deux hommes. Mais Anatole France mena son œuvre à bien, et sa défense a servi de base aux innombrables biographies et réhabilitations de Lesseps parues depuis. Elle fut le premier plaidoyer en faveur de celui qu'on venait de condamner. Nous lui devons d'avoir entrepris de sauver la reconnaissance que, malgré des erreurs graves, l'humanité doit à l'homme « qui ouvrit la terre aux peuples ».

Le discours académique d'A. France est, à notre connaissance, le dernier en date de ses écrits qui touche de près ou de loin à l'Égypte. L'auteur y revint pourtant de janvier à mars 1901, en compagnie de M^{me} de Cailla-

(1) A. FRANCE, *Discours de réception à l'Académie Française*, Institut de France, 1896.

vet. Le journal *La Réforme* y signale leur passage. Il chasse, il distribue la bonne parole à des délégations d'Arméniens (1). On pense qu'il est venu étudier sur place les tableaux à composer pour la mise en scène, à l'Opéra Khédivial, de *Thaïs*. Une photographie, raconte J.-J. Brousson, le montre « coiffé d'un chapeau de pica-dor, aux côtés de « Madame », à l'ombre mystérieuse du Sphinx ». Il va en Haute-Égypte. Louis Bertrand retrouve sa signature sur le registre d'un drogman qui le déclare « assez bon écrivain » (2). Il repart en compagnie de Pierre Louys. Peut-être même serait-il revenu incognito après la guerre. Mais jamais, dans l'œuvre postérieure de France, on ne retrouve l'écho d'impressions vécues résultant de ce revoir.

Peut-être est-ce Myriam Harry qui nous donne le mot de l'énigme. Par un beau jour de mai 1904, elle rendit visite au Maître, et la conversation vint à tomber sur les choses d'Orient. Il avoua : « Les Dieux de l'Égypte ne m'ont pas livré leur âme ». Il alla rechercher quelques photographies. Il y avait pêle-mêle une vache Hâthor, des Bastit, des Shekmet, des Pyramides, et des cartes postales, représentant certains quartiers réservés du Caire, que l'on vend, sous le manteau, aux étrangers. Il lui montra de petits Bédouins s'ébattant nus parmi les roseaux, « tels des Eros coulés dans le bronze antique », un garçonnet, réplique de « l'enfant à l'oie », un bouge de la ville indigène, « rappelant à s'y méprendre celui de Racatis où Antoine menait Cléopâtre déguisée en courtisane » (3).

C'étaient là tous ses souvenirs de voyage.

Ne nous y trompons pas. La vraie Égypte d'Anatole

(1) *La Réforme*, Alexandrie, janvier-mars 1901 (communiquée par M. Tito Ott.).

(2) LOUIS BERTRAND, *Le Mirage Oriental*, Paris, Perrin, 1909.

(3) MYRIAM HARRY, *Interview d'Anatole France, Candide*, 24 mars 1932.

France fut celle des cinquante-deux premières années de sa vie : celle de Jean Servien, à qui l'édicule égyptien de l'Exposition de 67, avec son allée de Sphinx et son temple peint, ouvre un monde de poésie amoureuse, et qui, devant les bijoux de la Reine Aahotep, revoit les cheveux, les bras fins, les seins aigus, la poitrine tiède de celle « qui vécut et fut belle aux temps des Pharaons » (1). C'est l'Égypte de M. Pigeonneau qui a voué sa vie entière à l'archéologie. Parmi ceux qu'intéresse la question, qui ne connaît son *Mémoire sur un manche de miroir*, sur le poids de bronze du Sérapéum, la toilette d'une dame égyptienne du Moyen Empire ?... Erudition desséchée, dira le vulgaire. Point du tout. L'Égypte n'est pas seulement la terre des momies et des hypogées, des colosses et des sarcophages. C'est la Maya d'un occultisme susceptible de venir troubler un savant français du XIX^e siècle. On se souvient comment le chat Porou, dûment hypnotisé par une pécore américaine qui avait jugé bon de se costumer en Néféroù Ra, contraignit l'austère égyptologue à écrire, en lieu et place d'un mémoire consacré à la déesse Pacht, les aventures sans queue ni tête d'un commissionnaire borgne. L'Égypte d'Anatole France, c'est, enfin, celle de Balthazar, roi d'Ethiopie, que l'histoire nous dépeint « noir, mais beau de visage » (2), et qui, fuyant Balkis, suivit, au cours du Nil, l'étoile qui devait le conduire à Bethléem.

Ce dut être un écroulement lorsqu'il fallut affronter l'autre. Quelle tragédie d'imaginer M. Pigeonneau se débattant au débarqué parmi la cohue des chaïals, des drogmans et des âniers du port, de songer que Jean Servien dut s'agrèger à une caravane Cook, de se représenter la découverte de *Thaïs* par son père, dans un mauvais lieu d'Alexandrie !...

(1) A. FRANCE, *Les désirs de Jean Servien*, Paris, Calmann-Lévy, 1882.

(2) ANATOLE FRANCE, *Balthazar*, Paris, Calmann-Lévy, 1889.

*
* *

La terre était encore grande à l'heure où France écrivait *Thaïs*. Moins grande sans doute qu'à l'époque de Louis Ménard qui laissa à son voyage égyptien le caractère d'une expérience unique. Plus jeune, plus plastique, Anatole France sut se plier sur le tard aux habitudes migratrices des générations qui suivaient. Lui aussi devait parcourir l'Afrique du Nord et l'Amérique du Sud, aller en Russie et à Constantinople. Mais, à la date où il affronta le pays de *Thaïs*, il était peut-être encore de ceux qui préféraient voyager en rêve, mettaient ce rêve bien au-dessus de la réalité, et sur ces bases fragiles réussissaient à écrire un chef-d'œuvre. Le Romantisme se plaignait d'avoir vécu deux siècles en trente ans. Le fossé qui nous sépare de la fin du xix^e siècle est autrement vertigineux. Les dieux de jadis ont dû céder leurs places à d'autres. Ils habitaient l'Olympe et les bibliothèques. Leurs successeurs ne hantent que notre terre, cette petite terre dont nous sommes arrivés à connaître presque tous les recoins et dont nous avons perdu la possibilité de nous évader. Les leurs s'enivraient d'idées pures. Aux nôtres il demeure la miraculeuse jonglerie des formes et des couleurs. Qui rêverait de réconcilier Louis Ménard et Mac Orlan, Paul Morand et Sylvestre Bonnard ? En vérité, Hilarion et Thaïs ont droit au « linceul de pourpre, où dorment les dieux morts ».

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE V

LOUIS MÉNARD, ANATOLE FRANCE ET L'ÉGYPTE

- PEYRE (H.), *Louis Ménard*, Thèse, Yale University Press, 1932.
— *Lettres inédites de Louis Ménard*, Paris, Presses Universitaires, 1932.
MÉNARD (L.), *Rêveries d'un Païen mystique*, Paris, Lemerre, 1876.

- BARRÈS (M.), *Voyage de Sparte*, *Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1905.
- SAINT-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. VII, Paris, Calmann-Lévy, 1867.
- CHAMPION (E.), *Le tombeau de L. Ménard*, Paris, Champion, 1902.
- BERTHELOT (Ph.), *Louis Ménard et son œuvre*, Paris, Juven, 1902.
- GOUMONT (R. de), *Promenades Littéraires*, Paris, *Mercur de France*, 1912.
- CLERC (Ch.), *Le Génie du paganisme*, Paris, Payot, 1926.
- FRANCE (A.), *Les désirs de Jean Servien*, Paris, Calmann-Lévy, 1882.
- *Balthazar*, Paris, Calmann-Lévy, 1882.
- *Thaïs*, Paris, Calmann-Lévy, 1891.
- *La Légende de sainte Thaïs, comédienne*, Paris, *Choss. ur bibliographe*, mars 1867.
- *Discours de Réception à l'Académie Française*, 25 déc. 1896.
- GRÉARD (O.), *Réponse au Discours de Réception d'Anatole France*, 25 déc. 1896.
- MAGNIN (Ch.), *Hrosvitu*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 1839.
- PROVOST (A.), *Les sources de Thaïs d'Anatole France*, Paris, *La Grande Revue*, nov. 1921.
- SÉGUR (N.), *Conversations avec A. France*, Paris, Charpentier, 1925.
- MICHAUT (G.), *Etude sur Anatole France*, Paris, Fontemoing, 1912.
- HARRY (Myriam), *Interview d'Anatole France, Candide*, 24 mars 1932.
- COUREAU (R.), *Ferdinand de Lesseps*, Paris, Grasset, 1932.

CHAPITRE VI

A LA RECHERCHE DES DIEUX DE L'ÉGYPTE : SCHURÉ, BARRÈS ET MAETERLINCK (1)

Devant le désert gris de Sakkarah, E.-M. de Vogüé a éprouvé le besoin de relire Pascal, tant l'infini étalé sous ses yeux lui rendait immédiatement compréhensible, impératif, l'infini pascalien.

Si détaché qu'il fût du christianisme, les trois nouvelles que Louis Ménard rapporta d'Égypte sont hantées par le souci métaphysique, respirent un souffle religieux dans le sens le plus large du mot.

Rien d'un tel émoi chez Anatole France, contempteur avéré de fantasmagories illusoire et puériles, et qui avait inventé l'Égypte de *Thaïs* avant de débarquer à Alexandrie.

Mais comment celui chez qui ne saurait mourir « l'animal métaphysique » ne demeurerait-il attiré par les révélations que peut-être recèle cette terre prodigieuse, qui, lorsque le sauvage d'Occident chassait encore l'auroch dans ses forêts, nourrissait déjà une sagesse parfaite et sereine ? Obsédés du mystère insondable, nous ne tuons des dieux que pour chercher éperdûment comment en recréer.

C'est ainsi qu'au moment même où A. France venait demander à l'Égypte quelques notes pour un discours académique, André Chevrillon y accomplissait — principalement en Haute-Égypte — un séjour de plusieurs mois. En cette terre « où l'on apprend à ne pas souffrir et s'agiter, où l'on s'engourdit dans de l'oubli, dans du sommeil ou dans du rêve », le paysage, l'indigène, les

(1) Ecrivain français par la langue, sinon par la nationalité.

mœurs lui fournirent, certes, des tableaux nuancés et des notes fines.

Toutefois, l'essentiel du livre — au titre significatif (1) — ce n'est pas la description. Ce qui est mort, ce n'est pas la beauté de l'Égypte, ce n'est pas sa terre, ce n'est pas son peuple resté par un miracle de l'histoire apparemment identique à lui-même ; ce qui est mort, c'est la métaphysique qui donnait un sens à l'œuvre des Pharaons.

En vain, en marche vers le Sud, guidés par le chapelet des pyramides, croyons-nous entrer « peu à peu dans des régions de lumière sereine ». En tout temple égyptien, « cela ne sent-il pas l'Éternel ? » Dans la forêt hypostyle de Karnak, ne semble-t-il pas, tout d'abord, que les « créatures de pierre » versent « paix entière du cœur, fraîcheur de repos et d'oubli... à qui vient s'asseoir à leurs pieds » ! Impression fugitive. Les dieux égyptiens, nous ne les comprenons pas, nous ne pourrions jamais les comprendre. Cette fraîcheur trompeuse, qui d'abord nous apaise, c'est « le souffle aride et glacé des hauteurs où se tiennent les dieux... dont les statues manifestent la grandeur inanimée et froide... Le caractère distinctif, c'est l'inhumain. Entre ces dieux et nous, il n'y a rien de commun. Ils ne nous touchent pas ; ils ne nous parlent pas... Ils ne se penchent pas sur notre vie. Ils ne s'y mêlent point, et, en cela peut-être, ils sont vraiment des dieux... L'art égyptien est le plus religieux de tous, il l'est à un degré unique, chargé vraiment d'horreur sacrée (2) ».

Sa grandeur propre et tragique est, semble-t-il, de nous attester le fossé creusé entre l'homme et la divinité, fossé que, dans notre folie, nous nous croyons parfois capables de combler, fossé dont les Égyptiens ont toujours su qu'il était infranchissable.

Cette irréductible fatalité, peut-être André Chevrillon, pour ce qui le concerne, l'accepterait. Mais d'autres non.

(1) André CHEVRILLON, *Terres mortes* (Thébaïde, Judée), Paris, Hachette, 1897.

(2) André CHEVRILLON, *Ibid.*

Dans un intervalle de trente-cinq ans, trois écrivains bien différents, Schuré, Barrès et Maeterlinck sont venus en Égypte, obéissant essentiellement à un souci du divin. Schuré, cet attendrissant illuminé, a dompté l'Orient et lui a fait dire tout ce à quoi il aspirait. Barrès, en qui fermentait la grâce, s'est durement heurté aux murs de pierre des tombes, des hypogées et des temples, avant d'apercevoir en son cœur la vérité catholique pour laquelle il était fait. Ce qui se déchiffre sur le granit et le calcaire a confirmé Maeterlinck dans sa tranquille certitude de la spiritualité profonde sur laquelle s'étaye l'apparence des choses. —

Ex Oriente Lux : c'est le titre du premier chapitre des *Sanctuaires d'Orient*, que Schuré publia en 1898. Le voyage, lui, date de 1892. Trois ans auparavant, avaient paru ses *Grands Initiés*, cet essai sur les théories occultes des fondateurs de religions, qui, à l'époque, assura à son auteur une manière de célébrité. Ce manifeste spiritualiste enthousiasma en effet quelques représentants d'une ou deux générations. Ce n'était point une œuvre de jeunesse. Schuré avait, quand il la publia, quarante-huit ans), mais elle convenait particulièrement aux ardeurs d'une certaine adolescence d'avant-guerre : aspirations généreuses et vagues, exaltations que berçaient des mots magiques, émois aussi diffus que sincères ; « Vénus avec le Christ y dansaient aux enfers ». De cette étrange confrontation, ne pouvait manquer un jour de surgir la Vérité.

Depuis ce temps, beaucoup d'années ont passé, et peut-être vaut-il mieux ne pas rouvrir certains livres trop aimés jadis. Avouons-le : il y a une grande difficulté pour le lecteur moyen d'aujourd'hui à suivre pas à pas Schuré au cours de son pèlerinage en Égypte, Syrie, Palestine, pèlerinage entrepris pour sonder le mystère du passé et de l'avenir, tant immédiats que médiats. Ses *Sanctuaires d'Orient* prétendent apporter la deuxième

pierre de l'auteur à l'édification du Temple de l'Esprit, auquel collaborent, à travers le temps et l'espace, les spiritualistes du monde entier. Si Schuré est venu en Orient, c'est pour voir de ses propres yeux les lieux où il avait si longtemps vécu en pensée, retrouver les Sanctuaires debout ou en ruines, les traces et les symboles de l'ancienne Vérité, évoquer les hommes et les actions qui, jadis, l'ont attestée, fait vivre et régner... Trop de majuscules, et programme un peu vertigineux. Il est hélas ! rempli de point en point. Que dis-je ? dépassé. Ce n'est pas chez Schuré qu'il faut chercher un doute, l'aveu d'une déception, une réticence... la fraîcheur d'enthousiasme de ce quadragénaire ne s'émousse point, et la réalité ne fait que combler son attente.

Les pages consacrées à l'Égypte se départagent entre l'Égypte musulmane, à laquelle Schuré a voulu faire sa place, et l'Égypte ancienne. Et évidemment, c'est par la première, celle qui s'offre tout d'abord à ses yeux, qu'il commence. Le Caire, « volière des tropiques », est déjà occidentalisé et organisé en vue de l'exploitation du touriste par une « dizaine de drogmans, vêtus de soie et d'or comme des pachas. En même temps, une douzaine d'âniers se ruèrent sur lui avec leurs bêtes et leurs faces aussi jolies qu'impertinentes, tandis qu'il sentira ses pieds doucement saisis par les petits décrotteurs, négrillons à frimousses simiesques, au sourire enjoué et railleur » (1). Va-t-il se récrier ? Point du tout : il ne fait pas de politique anglophobe, il n'éprouve pas le besoin d'injurier les indigènes, il s'amuse. Il s'amuse partout, comme un enfant. Le Mousky l'enchanté. Il n'ignore pas que dans ses boutiques, style Haroun Al Raschid, se débitent pêle-mêle avec les cuirs, les porcelaines, les parfums orientaux, des cotonnades de Manchester, des moquettes de Lyon, des verroteries italiennes. Il sait aussi — ne le prenons pas pour plus naïf

(1) E. SCHURÉ, *Sanctuaires d'Orient*, Paris, Perrin, 1898.

qu'il n'est — que, si le commerce est pour l'Arabe « une paresse contemplative, une aventure, un jeu de ruses et de surprises », il n'en cherche pas moins « à gruger le plus possible son client... » Mais quoi ! compterons-nous pour rien sa fatigue, son éloquence, l'illusion qu'il nous donne ? L'excellent Schuré, chez qui justement la faculté d'illusion est intensément développée, n'en est que plus disposé à la payer le prix qu'il faut.

D'ailleurs tout ceci est hors d'œuvre. Au départ, Schuré n'avait en vue que l'Égypte ancienne. C'est celle-là qu'il se proposait d'interviewer, et cet interview, il le mènera en conscience des Pyramides à Abydos et de Thèbes à Philæ.

D'emblée, le voici insurgé contre l'opinion de Renan affirmant que la race égyptienne a manqué, non seulement de don poétique et créateur, mais de sens métaphysique et religieux, d'idéal, la traitant de race plate, de pauvre peuple étroitement conservateur, de gardien inintelligent de lettres mortes. Schuré, lui, sous le ciel d'Égypte, à Memphis, à Thèbes, devant la grande Pyramide, l'Isis sacrée et le Sphinx immémorial, a vu se dresser « dans la lumière et la majesté du désert, les symboles parlants de l'esprit éternel, de l'Ame du monde et du Verbe créateur » (1). Ce qui fait la beauté et la grandeur de l'Égypte, c'est l'idée de l'Éternel et le sentiment de l'immuable s'exprimant dans toute sa civilisation. Elle est « l'aïeule vénérable du monothéisme judaïque comme du polythéisme grec » (2), ses symboles primordiaux se trouvent être la Pyramide, « signe trinitaire de la vie superposé au signe quaternaire de l'Univers et de ses quatre éléments » (3), le Sphinx, synthèse de l'Instinct et de l'Intellect, le Phénix, image de l'âme immortelle qui franchit les mondes avec ses ailes solaires...

(1) E. SCHURÉ, *Op. cit.*

(2) *Id.*

(3) *Id.*

Nous en avons assez dit pour faire comprendre que cet ouvrage de sublime envergure ne s'adressera, de nos jours, qu'à un nombre de plus en plus restreint de lecteurs. Notre génération a-t-elle donc, en dépit de l'affirmation de Schuré qui voyait naître le xx^e siècle dans une aurore de spiritualisme, perdu le goût des choses éternelles ? Moins peut-être qu'on ne le croit. Seulement nous avons plus de prudence et souhaitons plus de précision dans le maniement des mots. Ils nous en imposent de moins en moins, car nous en avons sondé le néant. Et certains « philosophes » amateurs du précédent siècle nous font un peu l'effet de grands enfants sympathiques qui, croyant jongler avec des mondes, jouaient modestement au bilboquet.

Gardons leur toutefois une indulgence et en particulier à Schuré qui fut si représentatif de certaines tendances, ou au moins de certaines réactions de son époque. Car, si nous ne pouvons plus le suivre, il eût été de son côté navré de notre manque de souffle. Au fond, il fut sans doute beaucoup plus heureux que nous.

Après Schuré, pèlerin de l'esprit, voici Barrès, autre pèlerin, mais d'un esprit bien différent.

Ménard, on s'en souvient, eut sur Barrès une influence dont nous devons à M. H. Peyre une pénétrante analyse (1). Les *Réveries d'un Païen mystique* tombèrent sur lui « comme une pluie d'étoiles » (2) et il conserva une sympathie personnelle pour leur auteur, en dépit de leurs divergences qui allaient s'accusant : Ménard de plus en plus acquis au polythéisme hellénique ; Barrès évoluant chaque jour vers un catholicisme qui, pour n'être pas strictement orthodoxe, n'en était pas moins incompatible avec toute autre discipline de pensée... D'où son

(1) H. PEYRE, *Op. cit.*, (Chap. XII : *l'influence de Louis Ménard*).

(2) M. BARRÈS, *Voyage de Sparte*, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1905.

irrespectueux *Voyage de Sparle* où il blasphéma avec tant de délices Athènes et l'Acropole et ne craignit pas d'avouer que l'excès de la perfection grecque l'avait figé au point de n'éveiller en lui aucun émoi... L'Égypte ne sera pas mieux traitée. Mais ne nous y trompons pas : « Si je fais trop souvent l'impie, s'exclame Barrès, dans ses notes égyptiennes, c'est de peur d'être un pharisien de qui les lèvres disent « Seigneur, Seigneur », avant que le cœur soit tout pénétré » (1). Appréhension digne de l'artiste de belle trempe, du pèlerin convaincu que le Dieu qu'il cherche n'est sensible qu'à la sincérité de l'âme, et pour qui certaines sécheresses, voire certains reniements, constituent de moindres crimes qu'une « littérature ampoulée » et sa jonglerie de mots vains.

Ces notes du *Voyage en Égypte*, griffonnées en 1907-08, et qui ne devaient jamais être mises au point par Barrès, sont donc aussi audacieuses dans leur genre que le *Voyage de Sparle*. Il ne craint pas d'y affirmer que la civilisation égyptienne, à certaines heures, lui a paru « une civilisation d'enfants sans profondeur et sans devenir ». Elles présentent un intérêt inattendu : c'est de marquer un pas décisif dans l'histoire spirituelle de l'écrivain. Car, partout et toujours, on le sait, c'est la solution du problème religieux que poursuit Barrès, d'abord obscurément, puis avec de plus en plus d'évidence. Et c'est ce qui le différencie de Ménard, en dépit de l'influence que ce dernier exerça de façon continue sur lui : chez Ménard, la religion et l'intelligence ne font qu'un, ne doivent faire qu'un, et s'il regrette la disparition de certaines formes anciennes qui paraissaient plus harmonieuses, il est prêt à chercher, dans celles qui leur ont succédé, le précieux héritage qu'elles ont en commun. Pour Barrès, au contraire, l'intelligence se réduit à une curiosité un peu

(1) M. BARRÈS, *Voyage en Égypte, De Louxor à Alexandrie*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1933.

raffinée, une noble jonglerie. Ce qui importe, ce n'est pas la connaissance, c'est l'âme.

Henry Bordeaux a glané à travers les *Cahiers* de 1907, encore inédits alors (1), l'essentiel des « anathèmes » barrésiens. Parcourir ces notes (publiées depuis l'an dernier) affermit dans la conviction que le divin interview avait toute chance de tourner mal. Barrès voulait qu'en son âme les dieux égyptiens fissent tout le chemin. C'était trop demander, même à des dieux.

Au départ, Barrès constate avec bonne humeur que ses connaissances spéciales en égyptologie avoisinent le niveau d'un écolier de sixième, et qu'il est parfaitement décidé à ne pas améliorer son ignorance. Nulle tentation de consacrer les loisirs de la traversée à « piocher » un manuel ou un Baedeker. Le problème gît tout à fait ailleurs : « Quel est exactement le plaisir que je viens demander à la vieille Égypte ? Qu'elle défriche en moi des parties de l'âme, qu'elle éveille, cultive, fasse lever et fleurir certains de mes sentiments profonds qu'aucune expérience encore n'avait su réellement émouvoir..... Il faut qu'en moi se ranime une Égypte que les âges superposés m'y cachaient. Les deux rives du Nil vont me dire leurs appels, et j'écouterai durement sans une démarche si quelque chose en moi veut tressaillir. (2) »

Son âme seule va veiller et prier. L'intelligence, la curiosité resteront de côté. Attitude d'esprit exclusive, sinon dangereuse. Contraindre les dieux de l'Égypte à s'exprimer sans détours, mépriser les truchements matériels qui leur ont toujours été familiers, d'avance leur poser une manière d'ultimatum, n'est-ce pas courir le risque de se les aliéner ?

Ce risque, Barrès ne l'envisage même pas. Son idée est

(1) H. BORDEAUX, *Voyageurs d'Orient*, Paris, Plon, 1926.

(2) M. BARRÈS, *Voyage en Égypte* (I. Du Caire à Louxor). (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1933.

arrêtée. Il doit, chez l'indigène, réussir à trouver une survivance du vieux génie égyptien. La filiation physique est indéniable. Le moindre bas-relief accuse une évidente ressemblance. Donc, « s'il devenait conscient, se déblayait, il trouverait en lui ses dieux que pensèrent ses pères, comme nous les trouvons dans les tombeaux qu'ils creusent. » (1).

Car, ce qui a éveillé chez Barrès l'espoir que l'Égypte avait quelque chose de particulier à lui dire, c'est la manière dont, chez elle, l'idée de mort et de durée s'est agrégée, de tous temps et sans hiatus, à celle de la vie. « Presque tout a été trouvé dans les tombeaux ; cela nous dispose à voir l'Égypte comme le pays où la vie fut subordonnée à l'idée de la mort (2). » Au fur et à mesure, en effet, que nous allons vers l'Est, celle-ci change de caractère, le gouffre pascalien se comble. En présence de l'au-delà, l'Occidental est saisi de panique. N'ignorant rien de ce qu'il perd, il mesure que, quoi qu'il retrouve, — fût-ce le rien, — cet inqualifiable aura le coefficient d'une éternité pour laquelle il n'est pas fait. L'homme d'Orient, lui, y a toujours baigné. Il retourne à l'infini dont il sortit par hasard. C'est la vie qui fut l'accident. La mort est ce qui demeure. Tout nourrit cette idée « dans cette Égypte où rien ne varie ». Les saisons, mal tranchées, se distinguent à peine. Le Nil éternel roule éternellement ses eaux dont ne changent que la masse ou la couleur, mais dont la bénédiction ne s'est point lassée. N'y a-t-il pas là, se dit Barrès, une solution à notre angoisse : au lieu d'escamoter l'inévitable conclusion, d'en détourner à n'importe quel prix notre pensée, subordonnons lui le présent, comme semblaient le faire les Égyptiens d'autrefois, abandonnons-lui nos richesses.

(1) *Ibid.*

(2) M. BARRÈS, *Voyage en Egypte* (II. *De Louxor à Alexandrie*). *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1933.

Certes, elle n'est pas immédiatement compréhensible, mais elle est à méditer, « cette vie consacrée à la mort ». L'homme de lettres, sa vie durant, ne se préoccupe-t-il pas de même de faire son tombeau, d'édifier sa pyramide, où il rêvera de protéger les choses aimées, d'éterniser ses émois, de fixer le sourire fugace des femmes qui le hantèrent, protégeant comme il peut ce double dont le temps s'acharne déjà à faire un fantôme ?

La clé sur laquelle Barrès compte pour ouvrir la grande porte, c'est la théologie, et c'est la mystique. Ses guides ont toujours été les héros et les saints. Ce qu'il lui faut c'est trouver une sensibilité commune avec « ces gens-là » : « Si je n'ai pas leur inconscient, comment la pénétrer ? »

Tour à tour, à l'Égypte pharaonique et à l'Égypte musulmane, Barrès va adresser sa requête qui ressemble à un ordre. Mais les dieux anciens n'aiment pas qu'on les brutalise, et ils se taisent. A son cœur défendant, d'ailleurs, le voyageur va refaire le pèlerinage classique. Il l'a dit en partant : il se désintéresse du « bric à brac fût-il de Musée ». L'archéologie l'ennuie. « On a fait sur les rives du Nil tout un ordre de travaux dans les terrains, non dans les âmes... Une archéologie, mais une psychologie ? Déterrer les dieux, mais les ressusciter ? (1) » D'un œil désabusé, il contempera les bas reliefs millénaires du Tombeau de Ti. Ce sont des curiosités précieuses qui n'augmentent pas son âme. Les pyramides ? « Ce n'est vraiment pas bien beau... une des curiosités les plus puériles que l'on puisse imaginer... un abri du néant, un grandiose *memento* (2). »

Oui : « Comment humaniser de tels sables ? Où trouver le sentiment religieux et la musique en Égypte ? Où trouver dans la Pyramide la paroi sonore qui masque le couloir plus secret par où nous atteindrons le Saint des

(1) M. BARRÈS, *Op. cit.*, (I. *Du Caire à Louxor*).

(2) *Ibid.*

Saints ? Où retrouver, à défaut du souffle envolé de la momie, une âme qui puisse la revivifier (1) ? » Mais le divin a déserté jusqu'aux temples eux-mêmes. Remontant le Nil, Barrès, partout, a « manqué de Dieu ». Karnak, lui aussi, est une gigantesque puérilité. A Louxor, (« toute cette course pour trouver un dur néant ! »), dans ce Saint des Saints, où nul, sans sacrilège, ne devait pénétrer, il n'a ressenti qu'« une affreuse indifférence ». Pourtant il eût voulu vénérer. Mais seule « la qualité religieuse » des choses est faite pour lui plaire. Or ici, on a « gardé tant bien que mal la lettre et perdu tout l'esprit, la prière n'a pu retenir l'émotion (2)... Tous ces temples ont laissé échapper leurs dieux. Qu'ils meurent, ces édifices vides (3). »

L'Égypte musulmane lui répondra-t-elle mieux ? Elle est pourvue de cette théologie et de cette mystique que réclame Barrès. Elle a des héros et des saints, et cet El Azhar fascinant où se conserve et se transmet le flambeau coranique. Barrès aurait voulu, mêlé aux étudiants, écouter le professeur, et se « bercer avec eux de cette admirable mélodie d'un accent si sérieux et si chaud » (4)... Il existe, accroché aux flancs du Mokattam, un petit couvent de derviches Bektachis. Des cyprès, des citronniers et des bougainvilliers violets escaladent le calcaire aride, creusé de tombes. Au bord d'une grotte froide, une vasque d'eau reflète le ciel. Parmi les lointains cendrés pointent les trois cents minarets du Caire. Des moines jardiniers, barbus et silencieux, circulent parmi les oranges et les roses. Là on pourrait prier.

Et pourtant non. Le voile demeure baissé. Une fois encore Barrès est déçu. Les jeunes séminaristes d'El

(1) M. BARRÈS, *Op. cit.*, (II. de Louxor à Alexandrie).

(2) *Ibid.*, (I. Du Caire à Louxor).

(3) *Ibid.*, II.

(4) *Ibid.*, I.

Azhar le jugent certainement « d'une frivolité dégoûtante ». Malgré « sa paix simple et précieuse », la mosquée de Kaït Bey est belle, mais glaciale : « Le coffret est vide. » Au crépuscule, les tombeaux des Khalifes demeurent sans âme. La mosquée de Sultan Hassan dont la beauté pourtant souffre la comparaison avec Cordoue, la bien-aimée, ne distille qu'un ennui lassé. Les accents perçus sont incompréhensibles. Les êtres indéchiffrables.

L'Égypte moderne ne trahira donc pas le secret gardé par la vieille Égypte. Elle aussi a le sourire muet et implacable des Colosses de Memphis, et Barrès ne devait y retrouver en fin de compte que les trésors de son cœur de catholique. C'est à Éléphantine que dans « une pauvre chapelle » il fut « saisi d'un esprit de prière ». C'est à l'église Franciscaine de Louxor, qu'il devait célébrer sa joie de Noël : « A mesure que je déroule mes souvenirs, dit-il, au terme de ses notes, et que je déchiffre les longues inscriptions, je sais bien vers quoi je m'avance, je sais le centre de mes expériences d'Égypte — c'est cette matinée de Noël où, lassé mais non rassasié, irrité plutôt par tant de dieux étrangers, j'ai assisté à une pauvre messe catholique sur le quai. Je n'allai pas plus loin. Seulement m'agenouiller et m'attendrir au milieu de frères inconnus (1). »

Ainsi prit fin le pèlerinage barrésien. Les dieux n'avaient point accueilli l'occidental venu à eux dans un esprit de vénération. Il ne devait plus les solliciter. L'occasion le ramena en Égypte. Il y passa indifférent. La cause était entendue, la condamnation sans appel. De son séjour, la seule trace qui demeurât apparemment, dit René Benjamin, c'est cinq turquoises gravées, achetées au bord du Nil.

Était-ce là la réaction normale d'un catholique ? Mais non. Vingt ans plus tôt, le père Didon, devant les trésors

(1) M. BARRÈS, *Ibid.*, II.

du Musée, les Pyramides, le Sphinx, les temples égrenés au long du Nil, ébloui, ému, se préparait au pèlerinage sacré de la Palestine... Autre chose intervient donc chez Barrès. A relire ses notes sans se laisser rebuter par leur véhémence, on finit par saisir le caractère à la fois subjectif et momentané en quelque sorte de son attitude. L'amant de Bérénice, quelques années auparavant, eût différemment réagi. Mais déjà Barrès vit le drame de son âme. Engagé sur le chemin qui sera son chemin, ayant à demi trouvé la forme spirituelle pour laquelle il est fait, il n'est plus capable d'une impartialité de dilettante, il n'est plus que passion, donc magnifiquement injuste. Il est une seule demeure dans la maison du Père. Une voie unique y conduit. Une beauté insensible, qui n'est pas celle de la cathédrale, ne fait que détourner du but. La nature d'Égypte, elle-même, est exclue du divin : un coucher de soleil sur le désert « boursofle » l'âme, mais ne l'« augmente » pas.

Un soir pourtant, Barrès a failli s'attendrir devant le paysage de Louxor, son Nil sillonné de felouques, la montagne des Rois, rose derrière les champs de blé en herbe : « Il faudrait en Égypte », songe-t-il, « savoir jouir des choses les plus simples : la lumière, le ciel, l'idée de mort ». Lumière liquide et douce, ciel léger sur les fronts pesants, mort sereine, commencement, fin, et condition de toute vie. Mais sa raideur occidentale ne pouvait davantage fléchir. Son Dieu était un Dieu jaloux.

*
* *

Heureux qui, comme Ulysse... : « Si vous voulez garder intacte la vision du monde que composa votre imagination d'après le récit des voyageurs, les légendes, les poètes et les rêves de votre enfance et de votre jeunesse, ne sortez pas de votre maison. Mais si vous préférez la réalité, quelle qu'elle soit, aux songes inconsistants de la fan-

taisie, faites le tour de la terre (1). » Vous serez déçu, mais vous apprendrez beaucoup et « vous reviendrez sous votre toit assagi, souriant, purifié et pour longtemps tranquillisé » (2).

L'Égypte, précise Maeterlinck, est assez bien représentée par une demi-douzaine de cartes postales enluminées à la manière des images d'Épinal : obélisques, pyramides, dattiers ébouriffés, digues rectilignes que longent de petits ânes et des saintes vierges en deuil, couronnées de vieux bidons en guise de jarres ou de bassins de fiente de chameau ; hommes demi-nus dans des guenilles roussâtres, dromadaires majestueux et méprisants, eau limoneuse qu'anime le grincement de la noria ou du chadouf, cultures géométriques, mesures en boue et paille, enfants nus en chocolat trempant dans le café au lait des canaux. Et c'est à peu près tout.

Si Schuré a trouvé que la réalité de l'Égypte dépassait son rêve, si Barrès, qui fut déçu, se découvrit au moins lui-même, Maeterlinck, qui y pérégrina à son tour en 1925 et ne demandait pas grand'chose, n'a pas rencontré matière à un bouleversement psychologique. Lui aussi aborde la question avec un parti pris métaphysique qui lui rend plus facile de reconstruire dans le temps que de s'adapter à l'espace. Seule l'Égypte pharaonique comptera. Ni la douce campagne égyptienne, sillonnée de canaux au bord desquels trottaient en frise buffles, bœufs et ânon, ni l'âpre nudité du désert rose, ni la lumière pénétrante et liquide, ni cette sorte de sérénité détachée qu'on respire avec l'air même, en un mot rien de ce qui vit présentement n'a de prise sur ce tempérament dont le jugement se formule d'emblée définitif : pays moderne

(1) M. MAETERLINCK, *L'Araignée de Verre (Le Royaume des Morts)*, Paris, Charpentier, 1931, Ch. I.

(2) M. MAETERLINCK, *L'Égypte d'aujourd'hui*, Paris, Charpentier, 1932.

inintéressant, dont l'intérêt réside tout entier dans les débris de civilisation qu'a permis de conserver le miracle du climat : « Si l'Égypte n'avait pas existé ou, si, comme l'Atlantide, tous ses monuments avaient disparu dans une catastrophe planétaire, un des aspects les plus extraordinaires que l'humanité ait jamais pris manqueroit à l'histoire de notre terre (1). » La cause est donc entendue. Un voyage outre Méditerranée ne peut avoir pour but que de découvrir ce qui fut. Tâche ardue. Car, si l'apparence de l'Égypte moderne paraît coïncider avec celle de l'ancienne Égypte, si « la coque est demeurée intacte », il manque cependant au pays « sa vie véritable, une vie qui occupait les trois quarts de sa substance, une vie que nous avons peine à comprendre, qui était la vie de la mort » (2). L'antique Égypte était avant tout un tombeau dont désormais l'intérieur est vide.

C'est l'originalité profonde de l'Égypte ancienne que cette subordination de la vie à la mort. Après Barrès, elle frappe de la même façon Maeterlinck : « Non pas... l'idée d'une mort qui ouvrirait, pour peu qu'on y mît quelque bonne volonté, les perspectives d'un bonheur éternel, mais d'une mort entourée de figures et d'épreuves redoutables, d'une mort assez peu rassurante, et qui n'était au mieux qu'une pâle réplique de la vie prolongée autant que possible dans l'ombre souterraine, pour finir par s'évaporer dans le néant (3). »

Et c'est autour de ce problème de la mort que Maeterlinck va concentrer ses curiosités et ses réflexions. Peut-être prêteraient-elles à la critique du spécialiste. Une libre interprétation est toujours risquée, et en matière d'égyptologie on ne saurait être trop prudent. Mais nous ne sommes pas tous des hommes de science, et qui sait

(1) MAETERLINCK, *Op. cit.*, (Ch. II, *L'Égypte des Pharaons*).

(2) *Ibid.*, (Ch. III. *La vie Égyptienne*).

(3) *Ibid.*

d'ailleurs si l'intuition d'un profane, si une compréhension particulière ne peuvent, elles aussi, projeter une lueur ?...

Rien de plus facile au premier abord, semble-t-il, que d'étudier la théologie égyptienne : tout est écrit. O ! surprise. Lorsqu'on serre de très près les textes, on se heurte à de constantes contradictions. Aussi en vient-on nécessairement à conclure à l'existence de cette double religion qui fascinait Schuré, l'une ésotérique, réservée aux seuls initiés, donc apanage d'une toute petite minorité ; l'autre vulgaire, constamment préoccupée de la survie du Double et soucieuse de l'assurer aussi longuement que possible sur le modèle exact de l'existence vécue. De là, cet étrange sentiment qu'il est bien moins important de vivre de façon satisfaisante que de « s'assurer un tombeau inviolable et confortablement meublé ». A nos mentalités occidentales qui ont exigé du Paradis toutes les béatitudes, cette ambition médiocre est d'un raisonnable qui navre.

La science des prêtres était-elle aussi prodigieuse qu'on l'a affirmée ? Qui de nos jours se prononcerait avec sécurité ? Prudemment Maeterlinck se récusé derrière l'Abbé Moreux aux affirmations duquel il renvoie et qui ont ses sympathies. Concédonc qu'il y ait des coïncidences troublantes. Mais on a fait dire tant de choses aux Pyramides, non seulement en mathématiques et en astronomie, mais en géographie et en politique ! Ajouter créance à certaines affirmations ouvre le champ à tout les fantaisies. (De hardis interprètes proclamèrent que toutes les vicissitudes politiques de l'Égypte étaient prévues sur la pierre, y compris l'emprise de l'Angleterre, car les mensurations tombaient bien plus exactement lorsqu'on prenait le *yard* au lieu du *mètre* comme unité). Beaucoup de réserve s'impose donc en ce qui concerne ce savoir transcendant des Égyptiens.

Revenons avec Maeterlinck au « Livre des Morts ».

Sa banalité, sa pauvreté décevraient cruellement, si les égyptologues eux-mêmes n'avouaient être en présence de textes dont nous ne sommes pas sûrs de pouvoir saisir le véritable sens. Que retenir donc de positif en ce qui concerne cette religion ? Peu, très peu de choses. Sans doute était-elle saturée de magie, sans qu'on puisse se rendre compte, en ce qui concerne les prêtres, jusqu'à quel point ils étaient de bonne foi, ni à quel moment commençait l'imposture. La religion secrète devait aboutir à un panthéisme tellement étendu qu'il en devenait monothéiste en même temps qu'agnostique. Ce n'était que pour l'initié qu'il pouvait être question d'une vie plus spirituelle.

Pour le vulgaire, donc pour la généralité, la mort ne menait qu'à une vie plus ou moins calquée sur l'ancienne, et de fait, c'était pour eux la solution la plus enviable. Lorsqu'on déchiffre les récits relatifs au jugement des morts, on est frappé de voir combien le défunt est peu soucieux de sa déification. Admirable sagesse : plutôt que d'errer dans un infini vertigineux, il revient se blottir au creux de son tombeau, à côté de sa momie et de ses petites affaires. On conçoit que pour Barrès cette répulsion vis-à-vis du divin ait été une manière de péché contre le Saint-Esprit.

Comme partout, il semble que la religion la moins haute ait fini par triompher. Au fond de lui-même, l'homme, qui n'ignore pas qu'en faisant l'ange, il a toutes chances de faire la bête, renonce sans peine à un idéal par trop inaccessible. Certes le simple bonheur matériel ne peut satisfaire l'instinct métaphysique de qui que ce soit. Mais peut-être est-ce à cet humble rêve d'une vie et d'une demeure posthumes, à peu près pareilles à celles qu'on va quitter, mais qui seront sans fin, à ce bonheur moyen, mis à la portée de tous, que la religion égyptienne doit son extraordinaire équilibre, sa continuité obstinée à travers tant de centaines de siècles. Elle « canalise les

illusions, les aspirations, les déceptions et les ambitions dangereuses ». Elle équilibre l'imagination. Nous ne sommes pas condamnés à cette seule vie terrestre, dépourvue de sens appréciable si elle est sans lendemain. Mais nos yeux ne s'égarent pas non plus dans un au-delà pour lequel nous sommes bien peu faits. Non, cette religion qui enseignait l'attente et la résignation, qui donnait à la vie « une raison d'être qui l'élargit sans la dissoudre dans l'infini et un but qu'elle est sûre de ne pas manquer » (1), cette religion était fondamentalement humaine. Recueillir ce que l'Égypte en a gardé vaut le pèlerinage.



Quoi de plus dissemblable que l'expérience égyptienne de ces « trois pèlerins de l'esprit » ? Schuré se complaît dans les délices métaphysiques de sa pensée qu'exalte tout ce qu'il voit. La démarche de Barrès précipite — l'esprit soufflant où il veut — une évolution dont il n'avait qu'incomplètement pris conscience. Enfin, Maeterlinck, le moins ému des trois, a cependant trouvé, en sondant le mystère de l'Égypte ancienne, une confirmation de la philosophie qui empreint son œuvre depuis *Sagesse et Destinée* jusqu'à *La grande Féerie*, à savoir que, depuis la nuit des temps et pour les durées à venir, le spirituel, ancré dans toutes les manifestations de la vie humaine, adhère au tangible sans que rien puisse l'en dissocier. Sa merveilleuse souplesse l'adapte à tous les niveaux. Il est humble pour les humbles et transcendant pour d'autres. A chacun il dispense la petite lueur dont il a besoin pour ne pas mourir.

Faut-il donc conclure de tout cela que nulle expérience ne crée *ex nihilo*, et que, rencontrée à mi-route, elle ne fait que hâter, préciser, intensifier ? « Wordsworth, dit

(1) M. MAETERLINCK, *Op. cit.*, (Ch. VI. *L'atmosphère spirituelle*).

quelque part Oscar Wilde, alla aux lacs, mais ne fut jamais un poète « lakiste ». Il découvrit sous les pierres les discours qu'il y avait précédemment enfouis. » L'artiste porte-t-il toujours en soi l'essentiel des révélations qu'il s' imagine recevoir du monde extérieur ? Il semble que cela ait été le cas de nos trois pèlerins. Va-t-il en être de même pour Pierre Loti qui, après Schuré et avant Barrès, est venu, à son heure, questionner l'Égypte ?

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE VI

A LA RECHERCHE DES DIEUX DE L'ÉGYPTÉ : SCHURÉ, BARRÈS ET MAETERLINK

- CHEVRILLON (André), *Terres mortes, Thébaïde, Judée*, Paris, Hachette, 1897.
- DIDON (R. P.), *Lettres à M^{me} Caroline Commanville*, Paris, Plon, 1930.
- SCHURÉ (E.), *Sanctuaires d'Orient*, Paris, Perrin, 1898.
- *Les Grands Initiés*, Paris, Perrin, 1889.
- PEYRE (H.), *Louis Ménard*, Thèse, *Yale University Press*, 1932.
- BARRÈS (M.), *Documents inédits*.
- *Voyage en Égypte*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril-1^{er} mai 1933.
- *Mes Cahiers* (t. VI, 1907-08), Paris, Plon, 1933.
- *Une enquête aux pays du Levant*, Paris, Plon, 1923.
- *Voyage de Sparte*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 15 nov.1905.
- BORDEAUX (Henry), *L'appel du divin*, Paris, Plon, 1923.
- *Voyageurs d'Orient*, Paris, Plon, 1926.
- BENJAMIN (René), *Le soliloque de M. Barrès*, Paris, Plon, 1931.
- MAETERLINCK (M.), *Voyage en Égypte, Demain*, mai 1925.
- *L'araignée de verre*, Paris, Charpentier, 1931.
- *L'Égypte d'aujourd'hui*, Paris, Charpentier, 1932.

CHAPITRE VII

L'ANGOISSE ÉGYPTIENNE DE LOTI

La passion orientale de Loti, qui la discuterait ? Sous un tertre du petit cimetière d'Eyoub, Aziyadé repose. Et son fantôme, ombre de l'amour mort, hante les tombes et le souvenir. Fragilité des choses humaines. Mais les choses divines savent-elles mieux ressusciter ? Où retrouver la foi un jour possédée et puis perdue ? Dans la mosquée « asile de repos où l'on regarde passer la vie avec l'indifférence de la mort », où l'on goûte « les détachements apaisés et les résignations sages ? » (1) En Galilée, seul lieu de la terre où la sublime folie chrétienne puisse encore toucher l'âme de l'homme en mal de Dieu ? Hélas ! nulle part, lorsqu'on s'appelle Loti, — et en Égypte, pas plus qu'ailleurs.

Pourtant, ayant réservé à ses sables, ses granits millénaires, ses temples baignant dans le Nil une compréhension désintéressée, c'est là que Loti a peut-être connu tout l'apaisement dont il était capable. *Le Désert* est un de ses livres les plus impersonnels. C'est aussi un chef-d'œuvre dont l'écriture sobre et l'austérité demeurent uniques : des lignes, des nuances, l'étendue, aucune tendresse humaine, nul retour sur soi. Dans ce simple récit d'un voyage fait à dos de chameau à travers la péninsule du Sinaï, il y a peu de faits, moins encore de philosophie,

(1) PIERRE LOTI, *Jérusalem*, Paris, Calmann-Lévy, 1896.

et plus d'atmosphère que de descriptions. Ou plutôt, tout cela est fondu, interpénétré, synchronisé de telle façon qu'agréé d'un coup à la caravane on chemine à travers sables et rocs, vallées et montagnes, sans retourner la tête, vide de pensée, happé par le néant.

L'itinéraire que Loti se propose pour aller du Caire à Jérusalem n'est pas, en 1894, des plus aisés et serait malaisé aujourd'hui encore. Il est plusieurs routes. Celle qu'il choisit est la plus longue et la plus ardue. Il s'agit de traverser d'est en ouest le Massif du Sinaï et de rallier la Palestine par Akaba et Pétra.

Le Sinaï... Ce triangle de terre aride, pointant en Mer Rouge, dont on ne se souvient pas tout de suite s'il est en Asie ou en Afrique et de quelle couleur en est le drapeau. Le plus clair des connaissances qu'en conserve le gros du public ne se rapporte-t-il pas aux temps bibliques et aux démêlés qu'y eut Moïse avec son peuple au cours des quarantes années où les Hébreux y errèrent, entre des montagnes d'enfer, de pierre nue, noire ou rouge, et orientées de telle façon que devant soi nulle issue n'apparaît encore, alors qu'un pan de granit, rabattu par derrière, a déjà coupé la retraite.

Évocations solennelles, sinon modernes. Mais les livres affirment inchangés les amas de grès et de granit qui, bordés de leur double bande côtière si étroite, forment, depuis la nuit des temps, le célèbre massif du Sinaï. Aujourd'hui c'est un territoire égyptien. Il y erre une population de 5 à 6.000 Bédouins répartie en plusieurs tribus distinctes. Quelques garde-côtes suffisent à sa police. A l'époque de Loti, c'est une manière de *No man's Land*, impraticable à cause d'incessantes rébellions de nomades, dont les plus belliqueux sont affiliés aux sectes algériennes des Senoussi. Pour traverser ce désert, il faut se confier à des escortes successives de ces Bédouins, mal habitués à leur rôle de gendarme, et qui, plus volontiers, joueraient au voleur. Il est préférable

de renoncer au costume européen ; travestissement qui enchante Loti et qu'en dehors de tout souci de prudence, il adopterait, avoue-t-il, par simple esthétique.

Et maintenant, chargée d'assez d'eau du Nil pour attendre le prochain puits, la caravane, au rythme cadencé de ses chameaux, s'enfonce dans le désert du Sud. C'est en février, et si, « aux heures méridiennes », le soleil est déjà très chaud, avec le soir monte « un vent froid qui couvre tout d'une fine poussière de sable et fait, la nuit venue, claquer les toiles des tentes, comme les voilures d'un navire » (1). A chaque aube, le calme se refait.

La région ne tarde pas à devenir accidentée. On traverse d'abord des amas de graviers aux formes biscornues, puis on pénètre au cœur de montagnes roses et violettes. Car on a tourné le dos à la Mer Rouge, ou plus exactement au golfe de Suez, et chaque jour, on s'enfonce plus profondément dans le Sinaï « d'une désolation de plus en plus grandiose... Cirque immense, entouré comme d'éboulements de villes, de chaotiques choses, renversées, exfoliées, creusées en fissures ou en cavernes » (2). Le soir, on campe et le groupe des Bédouins chante un air vieux et lugubre qui se perd « dans l'air déshabitué de bruit, avide de son, comme ces sables d'ici seraient avides de rosée » (3).

Semaine après semaine, on chemine, on chemine encore, on chemine toujours, avec « devant soi la tête poilue ornée de coquillages et le long cou de la bête qui fend l'air avec des oscillations de proue de navire » (4). Après des vallées encaissées, surplombées d'angoissantes montagnes, on s'élève peu à peu, et bientôt on domine le désert devenu « d'une magnificence presque effroyable... la splendeur géologique d'avant la création » (5). Une senteur

(1) PIERRE LOTI, *Le Désert*, Paris, Calmann-Lévy, 1895.

(2) PIERRE LOTI, *Op. cit.*

(3) *Id. Ibid.*

(4) *Id. ibid.*

(5) *Id. Ibid.*

inconnue sature l'air vierge : celle de petites plantes qui, foulées par la caravane, exhalent en mourant leur parfum de myrrhe.

Au fur et à mesure que l'on monte, le froid se fait plus vif. La pluie, vite muée en grésil, transperce les voyageurs. A 1.000 mètres, les montagnes ont changé de figure : plus d'angles vifs. Des roches arrondies, semblables à de monstrueuses bêtes accroupies. D'un ciel de plomb, la neige s'est mise à sourdre, puis s'arrête, et l'air devient étrangement sonore. Enfin, entre les pointes de cyprès en avant garde, se profile le Couvent de Sainte-Catherine, hermétique et glacé, au pied duquel, s'abritant comme elle peut, la caravane transie s'apprête à camper.

Ce monastère grec, situé à 1.500 mètres d'altitude et fondé par Justinien en 560, s'accroupit en bas du Djebel Moussa, celui-là même au sommet duquel, affirment les croyants, Jéhovah, avec un certain souci de la mise en scène, fit part à Moïse de ses volontés imprescriptibles. De fait, jusqu'au ^{vi}^e siècle, on admettait que la montagne sacrée était le Djebel Serbal, cîme dominant, à une quarantaine de kilomètres vers l'ouest, la petite oasis de Ouadi Feiran ; mais à la suite d'un schisme, une décision ecclésiastique la déplaça avec une parfaite liberté d'esprit.

Le couvent : une forteresse quadrangulaire qui s'étaye au flanc même de la montagne. On ne voit d'abord que des murs cyclopéens, formant de ci de là des tourelles avancées, par-dessus lesquelles, avec un peu de recul, on distingue un minaret et un clocher curieusement jumelés.

Jusqu'au ^{xix}^e siècle (rapporte Kammerer), « les visiteurs étaient invariablement introduits dans un panier, sorte de benne suspendue et halée au moyen d'un grand treuil à tambour qu'on montre au visiteur à travers une moucharabieh ouverte par le bas, formant un grand

auvent » (1). Alexandre Dumas qui, on le sait, ne mit d'ailleurs pas le pied en Égypte, et se borna à utiliser les notes de voyage de Dauzats et du Baron Taylor, raconte qu'il fut soumis à cette gymnastique. Mais, déjà en 1894, ces pratiques étaient révolues, et ce fut tout simplement par la porte que Loti fit son entrée au monastère.

De nos jours, son accès s'entoure de formalités administratives et financières précises. Il faut obtenir de l'Archevêque du Sinaï, en résidence au Caire, un permis qui se délivre en échange d'une certaine somme qui seule dérouille les gonds. Du temps de Loti, la rigueur était moindre. Plein de pitié pour les voyageurs sur lesquels s'acharne la tempête, « un moine hospitalier, en robe noire, et longs cheveux de femme (2) », introduit le pèlerin dans l'intérieur de la forteresse. On y pénètre par une série d'escaliers croulants « où se superposent et se confondent, aux lueurs des lanternes, de bizarres assemblages de maisonnettes arabes » (3). Depuis la fondation du couvent, elles doivent être à peu près parcellées, hâtivement restaurées lorsque trop de vieillesse et d'intempéries provoquent un effondrement.

Nombreux autrefois, les moines ne sont plus qu'une vingtaine (à peine atteignent-ils ce chiffre aujourd'hui, en comptant les frères) qui, en marge du monde vivant, font une retraite de trois ans avant de prononcer leurs vœux définitifs, et trempent leur âme dans la contemplation de ces âpres montagnes éternellement baignées de solitude, dont les pointes extrêmes « se dressant en l'air, escaladent le ciel, sortes de titanesques murailles découpées et striées, tout en granit rouge... trop verticales et montant trop haut, donnant presque du vertige et de la terreur » (4).

(1) KAMMERER, *Les Monastères Coptes (d'Egypte)*, Le Caire, 1927.

(2) PIERRE LOTI, *Op. cit.*

(3) PIERRE LOTI, *Op. cit.*

(4) PIERRE LOTI, *Op. cit.*

Loti a été retenu quelques jours au Couvent. Il s'agit de se concilier le Bédouin, chef du désert de Pétra, qui doit autoriser et assurer le transit de la caravane jusqu'en Palestine. En attendant le retour du messager à chameau, le voyageur, devenu cénobite, vivra de la vie des moines. La neige qui persiste au dehors rend impossible le pèlerinage à la montagne divine, au sommet de laquelle se rencontrent fraternellement, une fois encore, une petite mosquée et une petite chapelle : « Il est plusieurs demeures dans la maison du Père ».

Mais dans cette chose du passé que le temps a oublié de profaner, que de curiosités : la basilique, mi arabe, mi byzantine, avec ses terrifiantes reliques de Sainte Catherine, ses étoffes étranges, ses châsses rehaussées de pierres précieuses, sa crypte du « Buisson Ardent », revêtue de faïences bleues ou de mosaïques d'or, éclairée d'une multitude de lampes en argent, et où on ne pénètre que pieds nus. Il est d'autres chapelles, mais elles sont pauvres ou plus ou moins ruinées. On a verrouillé dans l'Église cette incroyable, cette insolente richesse de la communauté, verrouillé de même l'autre trésor : une bibliothèque bourrée de manuscrits grecs, syriaques, arabes, dont quelques-uns, minutieusement enluminés, sont uniques au monde... Loti a pérégriné à travers le dédale des couloirs, le labyrinthe des cryptes, il a erré parmi les jardins. Pourquoi a-t-on négligé de lui montrer cet ossuaire où, formant un mur, déjà haut d'un mètre et demi, s'accumulent par centaines les crânes de ceux qui moururent au monastère : rappel solennel à l'homme que son destin se réduit peut-être à y ajouter le moellon de son squelette.

Du chemin de ronde s'aperçoivent, massés en troupeau au pied des murailles, des Bédouins haillonneux et affamés. Leur mine ne rassure pas lorsqu'on songe aux richesses encloses. Mais, sages, les moines ont passé un traité d'alliance avec leurs voleurs présumés, qui leur

promettent respect, aide et assistance, en échange de pain. On le distribue du haut d'une meurtrière — car tout de même on ne tolérerait pas une incursion dans le couvent — et chaque nomade reçoit, à jour et à heure fixe, un nombre de miches proportionné à ses charges de famille. Il en est ainsi depuis des siècles et pour des siècles à venir.

Cependant la caravane de Loti s'est remise en marche, poursuivant cette fois du Sud-ouest au Nord-est la traversée de la péninsule Sinaïtique vers Akaba. On change de cheikh et d'escorte, et, après la furibonde contestation de droits, de devoirs et d'argent, inévitable en ces pays, le cheminement recommence entre les granits bruns, roses ou gris, auxquels succèdent de pâles plaines, balayées d'un souffle qui tiédit peu à peu et se parfume au contact de buissons aromatiques. Un jour, c'est le campement dans l'Oued el Aïn, exquise oasis où l'eau coule vive et claire, au creux des bassins en granit rose, où circulent, la nuit tombée, fauves et gazelles. Puis le désert reprend ses droits, arborant soudain un uniforme gris. Enfin, c'est le golfe d'Akaba où ne passe jamais une fumée ni une voile... « Mer perdue qui s'avance inutilement dans d'impénétrables déserts (1) », Akaba, blotti dans son sous-bois de palmiers, manque de terminer le voyage de Loti. Le caïmacam (gouverneur turc) prétend lui interdire de continuer. L'entrevue, dans sa manière de citadelle qui arbore le pavillon rouge et le croissant, est dépourvue de cordialité. L'Égypte, sans qu'on en ait paru informé au Caire, a cédé l'année précédente à la Turquie le territoire de Pétra. Il faudrait donc une autorisation du pacha de La Mecque. De toutes façons, des séditions entre tribus rendent le désert peu sûr. Le chef bédouin qui a promis son assistance n'est d'aucun recours, ayant, quoique brigand, fait sa soumission et reconnu l'autorité. Situation sans issue. Mais au moment

(1) PIERRE LOTI, *Op. cit.*

où l'on envisage de rebrousser chemin, le caïmacam se ravise et autorise le passage moyennant une légère modification d'itinéraire, par le désert de Tih qui est celui des Amalécites. Alors la caravane se remet en route. De nouveau des vallées et des montagnes. De nouveau les campements de nuit que surplombe une lune de Ramadan en vermeil clair. De nouveau l'espace à perte de vue... Enfin se profilent dans le lointain les contreforts du pays de Moab. Les collines se font verdâtres. Le ciel s'embue de vapeur d'eau. Le désert n'est plus. C'est l'arrivée à Gaza, trois mois après le départ. Au seuil de la Terre Promise, les Bédouins reculent. Eux viennent du désert, de « la terre épouvantable, comme des tourbillons chassés par le vent du Midi » (1). Ils retournent vers cette Terre Épouvantable où ils sont nés et où ils aiment à vivre. Et leur départ met fin au rêve du désert de la Caravane et à l'un des plus beaux livres de Loti, le seul peut-être où il ait entièrement échappé à l'obsession de soi-même.

Quel n'eût pas été le désespoir de Loti s'il avait alors pressenti la défaite du chameau par le cheval-vapeur ? On n'effectue pas couramment en automobile l'itinéraire de la caravane, et, en bordure du golfe d'Akaba, les dromadaires triomphent encore. Mais une piste rejoint aisément Pétra par le nord du massif, et du Caire, devenu plus occidental qu'il ne l'avait jamais redouté, deux jours suffisent pour gagner le Monastère qu'il mit deux mois à atteindre. Cette randonnée n'est plus qu'une excursion un peu rude. Et ce sont désormais des Ford ou des Fiat qui se fauillent entre les bombements gris ou dorés, les étendues piquetées de buissons ascétiques, marquant la succession des déserts, tandis qu'au loin, sur la Mer Rouge d'un bleu inouï, naissent et s'évanouissent des mirages. Au bord de plages jalonnées de coquilles pré-

(1) PIERRE LOTI, *Op. cit.*

cieuses, adossées au calcaire rose, jaillit une floraison de hangars en tôle ondulée, de wagonnets et de rails : Abou Zénima, une des plus grandes exploitations de manganèse du monde, et ce n'est qu'engagé dans le « Ouadi », assez difficile à repérer, qu'on peut, ou à peu près (il y a quelques très vagues bornes kilométriques) dépister la trace de l'occidental...

Cette banalisation de l'Égypte, sur laquelle des écrivains de moindre envergure, tels que Rhoné ou Charmes, avaient déjà attiré l'attention du public, c'est le tour de Loti, d'en dénoncer, avec un talent d'une autre qualité, l'implacable tristesse. Et pourtant, si le souffle du Désert sait gonfler nos poitrines, ce n'est pas sans malaise que nous relisons aujourd'hui *La mort de Philæ*. Douze ans séparent ces deux livres. Sans doute Loti ne fut-il pas éloigné d'Égypte tout ce temps, et il ne serait pas difficile de dénombrer ses voyages, si, en ce qui le concernait, les chiffres avaient quelque intérêt, si, en quelque lieu ou quelque temps que ce soit, Loti pouvait être autre chose que Loti, ce Loti dont la grâce, comme celle de Dieu, touche certains cœurs et ignore à jamais les autres.

Toutefois, *La mort de Philæ* porte un nom et une date. Elle est dédiée à la mémoire de Moustapha Kamel Pacha, ce jeune patriote ardent et généreux qui semble peut-être davantage avoir conquis l'Occident que son propre pays, et dont la propagande, poursuivie, moitié en Égypte, moitié en Europe, suscita chez nous de grands enthousiasmes. Une femme, M^{me} Juliette Adam, nationaliste militante (elle avait auparavant publié des manifestes en faveur des patriotes hongrois et portugais) se proclama sa mère spirituelle. Elle le fit connaître partout. Il devint l'ami de Marchand. Il devait devenir celui de Loti.

C'est guidé par Moustapha Kamel que celui-ci fit l'essentiel de son pèlerinage égyptien, et ses sentiments personnels doublèrent sans difficulté les rancœurs du

jeune patriote. Non qu'il ait véritablement pénétré ses intentions. Rien n'eût été plus contraire à l'idéal de l'agitateur que, tournant le dos délibérément à toute forme de progrès, cette restitution intégrale du passé. Il y avait toutes les chances pour que leur entente ne fût que de surface. Mais leurs antipathies qui avaient des origines diverses portaient sur les mêmes objets. De bonne foi, Loti emboîta le pas, et ce fut poussé par un pieux sentiment, qu'il réunit ses articles et publia, l'année qui suivit la mort de Moustapha Kamel, ce manifeste xénophobe qu'est *La mort de Philæ*.

Quelle amertume s'en dégage !

Plus tard, bien plus tard, Roland Dorgelès, visitant l'Égypte, a exagéré la note dégoûtée. Il a tout remarqué, excepté ce qu'il était venu voir. De vieilles Américaines, escortées de leurs polissons d'âniers, lui ont masqué Cheops, Chéphren et Mykérinos, et, ayant poussé une aventureuse reconnaissance jusqu'au Sphinx, l'immensité du désert ne lui a arraché qu'un haussement d'épaules. C'est qu'aussi on n'est plus naïf comme ce pauvre Loti : Rarahu, dont l'haleine fleure le poisson, ainsi que l'a subtilement remarqué le même ironiste, s'aventure à l'Exposition Coloniale. Les Désenchantées font de la polémique de presse, et M^{me} Chrysanthème s'exhibe sur l'écran. La Polynésie regorge de journalistes. Le Japon rêve à des gratte-ciels. L'Islam affiche des allures de grand boulevard.

Or, tout cela, Loti le sentait très bien venir, et son désespoir grandissant n'eut en somme pour cause que l'impossibilité où il se trouvait désormais, et malgré toute sa bonne volonté, de s'en faire accroire : fossé infranchissable entre les deux générations....

Ces dernières années, la postérité perdit sur les connaissances techniques de ses grands hommes nombre d'illusions. On constata, à l'Hôtel Drouot, que les collections d'Anatole France contenaient nombre de faux,

de copies et de truquages. Alors quelques voix s'élevèrent pour signaler que le fameux musée intime de la maison de Rochefort, où Loti abritait ses reliques, renfermait, lui aussi, passablement de pacotille. Cette découverte, faut-il le dire, surprend moins que la première. Dans *La Mort de Philæ* éclate à plusieurs reprises l'incapacité, chez Loti, de démêler le « toc » du beau, pourvu que celui-ci soit auréolé d'un soupçon de tradition, d'une vague couleur locale. Parmi les mosquées du Caire (au nombre de trois cents, et non de trois mille, comme il l'affirme), il en est de magnifiques qui peuvent soutenir la comparaison avec celles du Maroc et de l'Espagne. Mais c'est dans l'une de celles où le faux goût de l'époque a amoncelé les rouges, les ors, les albâtres, les revêtements ambitieux, au sein de cet ensemble écrasant et hideux, que, plein de vénération, Loti, au nom de l'art, condamnera sans appel l'Occident : « Entre les barreaux dorés, on aperçoit dans l'ombre le catafalque d'apparat, à trois étages, que recouvrent les brocards bleus, fanés délicieusement... Devant la porte fermée de cet enclos funéraire se croisent deux longues palmes vertes coupées fraîchement à quelques dattiers du voisinage. Et il semble que tout cela s'entoure d'une inviolable paix religieuse... Mais tout à coup tapage de conversations en langue teutonne — et des éclats de voix et des rires ! Comment est-ce possible si près du grand mort ? Alors il n'y a pas de police, de gardien dans cette mosquée sainte ? Qui donc, après cela, vient nous parler du fanatisme des Égyptiens ? » (1).

Ce qui déconcerte aussi dans *La Mort de Philæ*, c'est quelque chose de décousu dans la manière dont s'accrochent les chapitres. Tantôt c'est du sur-Loti, si l'on peut dire ainsi, du Loti décadent, devenu si habile à

(1) PIERRE LOTI, *La Mort de Philæ* (Ch. II : *La Mort du Caire*), Paris, Calmann-Lévy, 1908.

jouer de son style que l'on éprouve une secrète irritation en succombant à son charme qui jamais peut-être ne fut plus grand. Et tantôt surgit, on ne sait trop d'où, un personnage falot, un pamphlétaire naïf et vaguement absurde, un pitoyable polémiste qui confond puérilement les valeurs et déplore sur le même mode tragique la mort d'un temple et la rencontre d'une Anglaise en voile vert sur son ânon résigné : « Oh ! pauvre temple, ce qui s'y passe ! Non, c'est plus insultant qu'être mis à sac par les Barbares : subir cet excès de grotesque dans la profanation (1). »

Anathème donc sur la laideur des Européens, sur leur âpreté au gain et leur enrichissement aux dépens du Fellah : « La race Fellah, gardienne inconsciente du prodigieux passé, somnolait sans désirs nouveaux et à peu près sans souffrance ; le temps coulait pour l'Égypte dans une grande paix de soleil et de mort... Mais des étrangers à présent sont maîtres et viennent de réveiller le vieux Nil pour l'asservir... Ils ont défiguré sa vallée... ils ont imposé silence à ses cataractes, capté son eau précieuse... Cela se fait du reste avec hâte, comme à la curée, cette mise en exploitation du Nil. Et ainsi s'en va toute sa beauté (2). »

Loti est convaincu que l'époque moderne a frustré le fellah de sa félicité d'autrefois. Il est vrai qu'il ne précise pas s'il s'agit des temps pharaoniques dont nous manque au moins toute documentation d'ordre sentimental, ou de ceux des Mamelouks, plus célèbres par leurs exactions que par leur philanthropie... D'ailleurs l'autre crime dont nous sommes responsables, l'audace avec laquelle nous avons osé modifier le cours du Nil millénaire, est pire encore : « Pauvre, pauvre Nil qui refléta jadis sur ses chauds miroirs le summum des magnifi-

(1) PIERRE LOTI, *Op. Cit.*, (Ch. x : *Le tout gracieux luncheon*).

(2) *Ibid.*, (Ch. xi : *La déchéance du Nil*).

cences terrestres (1). » Loti, nous nous y attendons, ne s'embarrasse pas du fait que ce sacrilège est la sécurité même du moderne fellah, lequel ne fut jamais aussi à l'abri qu'aujourd'hui des sécheresses et des crues de son fleuve nourricier.

C'est qu'avec lui, nous le savons depuis longtemps, ce n'est pas le raisonnement qui compte. En vérité, ce qu'il pleure en Égypte, comme il l'a pleuré aux quatre coins de la terre, c'est l'écoulement sans remèdes de toutes choses : la marche de la civilisation, le modernisme qui menace la tradition, le progrès au sens matériel du mot, cette grand erreur dont notre monde est présentement si malade. Demeurons-en d'accord : les cheminées d'usine, les cotonnades, les verroteries, la quincaillerie occidentales n'ont pas embelli le vieil Orient. Mais si, au regard d'enfant de Loti, le mal et son remède sont également clairs (le mal, c'est le casque de liège, le bateau Cook, le kodak ; le remède c'est la galabieh, les babouches, le narguileh), nous avons, hélas, nous qui savons que nul fleuve ne remonte à sa source, perdu sa sainte simplicité.

Toutefois, si l'Égypte n'a pas toujours réussi à Loti, si ses indignations nous laissent froids, si son goût du déguisement nous arrache un sourire, si le demi-sadisme qui le pousse à se faire horrifier par des momies millénaires nous paraît d'un goût médiocre, concédons que cette Égypte lui a cependant arraché des accents qui resteront uniques. Par une nuit de clair de lune, il est allé au Sphinx : « Une colossale effigie humaine, rose aussi, d'un rose sans nom et comme fuyant, émerge de cette houle momifiée, lève la tête, regarde avec ses yeux fixes et sourit ; pour être si grande, elle est irréaliste, probablement, projetée peut-être par quelque réflecteur caché dans la lune... Et derrière le visage monstre, beaucoup

(1) PIERRE LOTI, *Op. cit.*, (Ch. XI : *La déchéance du Nil*).

plus en recul, au sommet de ces dunes imprécises et mollement ondulées, trois signes apocalyptiques s'érigent dans le ciel, trois triangles réguliers comme les dessins de la géométrie, mais si énormes dans le lointain qu'ils font peur... (1) » Relisons ces lignes, relisons celles qui suivent (il faudrait tout citer) il semble impossible à qui que ce soit, ayant vu « ce monde uniformément rose sous les étoiles de minuit », d'exprimer autrement son émoi, avec des mots autres que ceux de Loti, s'il l'a lu, — et s'il ne l'a pas lu, de l'exprimer du tout.

Oui, lorsque nous nous attardons, près des Pyramides, à côté de celui qui, chaque fois qu'il a regardé quelque chose, a su qu'il y aurait « un dernier de tout », nous aussi, contemplant « le globe tristement qui se déforme et s'ovalise... comme un grand œil terne qui va se fermer dans la mort » (2) et les « mystérieux triangles surhumains à leur même place d'éternité », nous sentons qu'un tel soir, en un tel lieu, est semblable au « dernier soir », et, oubliant des puérilités qui, tout à l'heure, nous faisaient hausser les épaules, nous nous laissons pénétrer par cette angoisse, biblique en quelque sorte, cette terreur de par delà les âges et la raison, qu'osa encore avouer, dernier peut-être de sa génération, cet incroyant de bonne volonté, ce religieux sans la foi, cet obsédé d'un éternel pour lequel l'intelligence humaine n'est pas faite et dont l'absurdité hante encore parfois notre cœur d'animal métaphysique.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE VII

L'ANGOISSE ÉGYPTIENNE DE LOTI

DUMAS (A.) et DAUZATS (A.), *Quinze jours au Sinaï*, Paris, Gosselin, 1839.

(1) PIERRE LOTI, *Op. cit.*, (Ch. 1 : *Minuit d'hiver en face du grand Sphinx*).

(2) *Ibid.*, (Chap. VI : *Chez les Apis*).

- LOTI (P.), *Aziyadé*, Paris, Calmann-Lévy, 1879.
— *Fantôme d'Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1892.
— *Le Désert*, Paris, Calmann-Lévy, 1895.
— *Jérusalem*, Paris, Calmann-Lévy, 1896.
— *La mort de Philae*, Paris, Calmann-Lévy, 1908.
ADAM (Juliette Lamber), *L'Angleterre en Egypte*, Paris, Geuthner, 1926.
MOUSTAPHA KAMEL, *Egyptiens et Anglais*, Paris, Perrin, 1906.
KAMMERER, *Les Monastères Coptes d'Egypte*, Le Caire, 1927.
LAURENT-VIBERT (R.), *Ce que j'ai vu en Orient*, Paris, Crès, 1924.
GAULIS (B. G.), *Le nationalisme Egyptien*, Paris, Berger-Levrault, 1928.
LAMBELIN (R.), *L'Angleterre et l'Egypte*, Paris, Grasset, 1921.
LORD CROMER, *Rapports sur l'Egypte et le Soudan*, Le Caire, 1904-06.

CHAPITRE VIII

LES MIRAGES ORIENTAUX DE M. LOUIS BERTRAND

« L'Orient, l'Orient, qu'y voyez-vous, poètes ? » s'exclamait, non sans emphase, le grand Hugo. Loti, ce poète en prose, nous a répondu : il a vu le sourire du Sphinx qui garde le mot de l'énigme suprême, il a vu des oiseaux chanteurs faire leurs nids dans les plafonds de cèdre des mosquées, il a vu la nuit diffuse et douce baigner les sombres dômes funéraires et les sables clairs. Mais aussi il a vu de jeunes égyptiennes habillées « à la franque », il a vu les bateaux Cook souiller de leur huile les eaux du Nil, il a vu pleurer un petit âne blanc qui portait sur son dos une touriste anglaise. Ce qui est digne de Loti, c'est ce qu'a regardé le poète. Ce qui fait sourire, c'est ce qu'a conclu le polémiste.

Poète et polémiste : on ne saurait mieux définir M. Louis Bertrand. Sa réponse à Hugo suffirait à désoler le plus optimiste. Anathème et désolation : « L'Orient d'autrefois achève d'user ses vieux costumes, ses vieux palais, ses vieilles mœurs... Il peut dire comme un de ses sultans : C'est fait de moi, je suis passé (1). »

La contamination de l'Orient par l'Occident : presque ensemble, Loti et Bertrand se sont donc attaqués à ce thème déjà un peu rebattu. Et si les imprécations de celui-ci ne sont pas d'une inspiration bien différente, il

(1) LOUIS BERTRAND, *Le Mirage Oriental*, Paris, Perrin, 1909.

faut reconnaître qu'elles sont mieux tournées. Loti, touchant et ridicule, attendrit, mais exaspère. Louis Bertrand, beaucoup plus mauvais, est souvent bien drôle...

Bien qu'il ait refusé, lui aussi, de faire partie d'une caravane Cook — voyage, nourriture et émoi artistique à forfait —, sa liberté d'esprit ne se tempérera d'aucune mansuétude. La couleur locale ? Une totale débâcle ! Le delta du Nil ? Un pays noir. Physionomie et types ? A l'avenant, des costumes étriqués et sans noblesse. Les Pyramides ? Invisibles sous l'amoncellement des touristes, des photographes, des drogmans. Le silence du désert ? Une tour de Babel en délire.

Pourquoi s'obstiner à la poursuite de l'insaisissable ? L'Égyptien et le Syrien, éduqués, souriront les premiers de l'enthousiasme que nous aurons réussi à conserver pour les vieilles pierres, les grands sables ou la lumière épandue. Aucun doute n'est permis. Ce qu'il y a de vraiment beau au Caire, c'est la ville européenne : les magasins, les cinémas, les palaces, les ponts tournants... Si les fidèles de la couleur locale s'en détournent avec dégoût, un tel spectacle est pour bon nombre d'autres, pour ceux qui se considèrent comme l'élite, « un des plus curieux et des plus suggestifs qu'on puisse regarder » (1).

Ne nous y trompons pas, précise Bertrand : un obstacle infranchissable sépare l'Orient de l'Occident, le climat, avec « l'hostilité du sol, de l'air, de la lumière ». De juin à novembre sévit le triple « supplice du Sud » : humidité, poussière, chaleur et soif. On transpire au repos. Mains et lèvres se gercent. Le sommeil est lourd de cauchemars : « Voyagez-vous en chemin de fer ? A chaque station un jeune esclave [?] armé d'un plumeau doit épousseter la couche de limon qui s'est accumulée sur les banquettes et sur votre personne. Autrement vous vous enliseriez peu à peu, comme le Sphinx de Guizeh. »

(1) LOUIS BERTRAND, *Op. cit.*

En conséquence, l'Européen ne s'acclimate guère. Les familles s'éteignent à la deuxième ou troisième génération. Dans les postes lointains du Sud, guette non seulement la maladie, mais la démence. Et cependant, au cœur de cette atmosphère où s'exaspèrent relents et putréfactions, la vie indigène croît et multiplie.

Méconnaissant cet avertissement en quelque sorte géographique, les Européens ne s'en répandent pas moins sur tout le proche Orient avec une sereine insolence. Ne demandons pas à l'autochtone d'assister avec enthousiasme à cette immigration : « Notre présence envahissante est une gêne et une humiliation de tous les habitants (1). » En effet, d'une part, nous n'avons aucun moyen de le conquérir à nos idées. De l'autre, comme dans un vieux ménage ou au cœur d'une famille, la cohabitation, avec les frottements quotidiens qu'elle entraîne, exaspère de furieuses inimitiés. C'est sur cette imperméabilité réciproque de nature, peut-être réelle, que Louis Bertrand échafaude la notion d'un danger qui grossit, s'amoncelle, menace l'Occident. Nous sommes, avec son premier livre, en 1907. On peut sans doute y détacher ce qui se rapporte à l'Égypte du procès fait à l'Orient méditerranéen pris dans son ensemble, mais pour l'auteur tout se tient. A Alexandrie sévit à ce moment une grève de typographes. Elle rejoint nécessairement celle des employés de tramways de Stamboul. Et de même que l'appréhension d'une grave maladie fait voir dans une courbature ou une névralgie un signe clinique, de même Bertrand, qui redoute, sinon le péril jaune, terreur de la précédente génération, tout au moins le cyclone proislamique, relève partout des indices du cataclysme en marche. Ainsi, les Jeunes Turcs ayant montré leurs longues dents, c'est au tour du parti Jeune Égyptien de découvrir les siennes. Comme Loti, Bertrand, par l'inter-

(1) *Ibid.*

médiaire de M^{me} Juliette Adam, fait connaissance de Moustapha Kamel. Mais alors que d'emblée Loti s'enthousiasme et vénère, Louis Bertrand, sur la réserve, guette, soupèse et s'inquiète. Le portrait de l'agitateur est retracé avec habileté et finesse : maladif, des yeux étrangement doux, une puissante voix de basse, des dons d'orateur né, une intuition quasi-animale, il reçoit les gens dans son cabinet du *Lewa*, ce journal qui, imprimé en Égypte, était diffusé dans tous les pays islamiques : Perse, Inde Anglaise, Maghreb. De cette entrevue, Louis Bertrand ressort soucieux. Les efforts de Moustapha Kamel n'ont-ils pas abouti à la création du premier parti nationaliste en Égypte ? Sa mort même, qui devait survenir peu après, aura peut-être fait davantage encore pour le progrès de sa cause que toute son activité personnelle. Ce jeune effendi, à l'air négligent, n'a-t-il pas, après tout, réussi à amorcer un projet de fédération mondiale de l'Islam, dont les éléments, devenus par nos soins d'excellents élèves, risquent d'en remonter un jour à leurs anciens maîtres d'Occident ?

On ne peut dénier un intérêt de tout premier ordre au *Mirage Oriental*. Lorsqu'on est polémiste, lorsqu'il s'agit d'ébranler, d'entamer, de faire réfléchir une foule amorphe ou béate, il est peut-être nécessaire d'être injuste, mordant et paradoxal. L'équité et les nuances manquent le but. Mieux vaut mettre en colère, mieux vaut se faire insulter que passer inaperçu. Le Français, par tempérament, a la critique aisée. Reconnaissons que M. Bertrand soutient sans faiblir la réputation. Une passion profonde l'aiguillonne : celle de l'Algérie. Rivale à écarter, l'Égypte est à ses yeux passible de tous les anathèmes. « Le Tunisien est femme, dit le proverbe, l'Algérien homme et le Marocain, guerrier. » S'il fallait poursuivre la comparaison, sans doute l'Égyptien serait-il qualifié d'almée, voire de Khowal par son impitoyable adversaire. Seulement cette almée, ce Khowal ne

tiennent-ils pas un poignard entre les dents ? C'est que, si l'Égyptien, aux yeux de Louis Bertrand, semble incapable de devenir un véritable Occidental, parce qu'inapte à généraliser, et trop disposé à substituer sa mémoire à l'observation et au raisonnement, d'autre part, il peut acquérir notre technique scientifique ; il semble capable d'utiliser certains éléments en vue de constituer une personnalité synthétique — cette synthèse ayant toute chance de se montrer agressive vis-à-vis de l'Occident : éternelle histoire de l'enfant qui met le feu en jouant avec les allumettes.

Si M. Bertrand était pénétré de cette conviction, il a eu raison de nous en faire part. Son séjour en Orient a duré un an. Il ne s'agit donc pas chez lui d'une généralisation hâtive. Il a pris le temps de regarder. Il n'a recouru à aucune statistique, toujours plus ou moins susceptible de truquage. Il a voyagé « à l'ancienne mode », ouvrant ses yeux et ses oreilles, corrigeant sans cesse une observation par une autre. Il n'avait personne à ménager, et peu lui souciait de se mettre à dos, à la fois, les Européens dérangés dans leurs illusions et les Orientaux blessés par son ton tranchant. Il faut aussi faire la part du malaise politique qui régnait alors. Peut-être les nerfs particulièrement sensibles de l'écrivain percevaient-ils, plus ou moins latente, la tension internationale, sans cependant se rendre compte d'où allait fondre l'orage. Et si quelques réserves peuvent être faites quant à la sévérité de ses jugements, il n'y aurait pas lieu pour les Égyptiens de manifester trop d'amertume vis-à-vis de M. Louis Bertrand, puisqu'occidental, il sentait de son devoir de mettre l'Occident en garde. Où il va tout de même un peu loin, c'est dans un deuxième reportage publié chez Plon en 1926 (et précédemment paru dans les *Œuvres Libres*) et qui, s'il n'est pas une vengeance de journaliste vexé, trahit un « tempérament mélancolique » des plus inquié-

tants, ou du moins, en langage moderne, un accès de neurasthénie aiguë.

Près de vingt ans se sont écoulés depuis le *Mirage Oriental* et le premier voyage de Louis Bertrand. En 1923, dans son livre de la Méditerranée, l'écrivain a publié quelques belles pages relatives à sa navigation d'autrefois sur le Nil. Elles ont paru témoigner de sa réconciliation avec l'Égypte. Tant d'eau, durant ce temps a coulé sous les ponts, et hélas ! tant de sang sur la terre ! A lui seul, l'Occident a suffi à embraser le monde. C'est lui qui, de proche en proche, a alimenté tous les foyers d'incendie, contaminé l'univers. Peut-être — renversement des circonstances — Louis Bertrand prétend-il fuir, en 1926, sur les bords sereins du Nil, le souvenir trop vivace des massacres de chez nous et leurs inévitables répercussions.

Peut-être, mais il a mal choisi son moment. C'est l'hiver. De Marseille à Alexandrie, une effroyable tempête secoue durement le « Sphinx » des « Messageries », et M. Louis Bertrand est sujet au mal de mer. Or quiconque en a subi les atteintes n'ignore pas la vision désolée qu'il impose à ses victimes, et de leur condition particulière et du monde en général. A fleur de nausée, notre voyageur évoque le récent meurtre du Sirdar et les dangers qui, de ce fait, le menacent lui, Européen. Que diable est-il allé faire dans cette galère ?... Si. Il y a tout de même un point brillant : Tout Ank Hamon. On vient de découvrir « un homme tout en or ». Il a évidemment le tort d'avoir été déterré en Égypte. Mais une pareille trouvaille vaut le voyage... Hélas, la houle grossit. Dans la cabine, tout grince et vacille. Au-dessus de la tête du patient, l'avertissement de la ceinture de sauvetage « : Pas de précipitation — ayez confiance » ne laisse pas de lui donner un petit frisson.

Enfin, tout à une fin, et voici pourtant Alexandrie, par une aube « triste, froide, pluvieuse » ; Alexandrie dont

les douaniers sont méprisants et les habitants, jusqu'au dernier chaïal, pourris d'insolence, maintenant que l'Égypte possède un Roi et un Parlement. Il est à remarquer, par une coïncidence au moins étrange, que depuis ce double évènement, il y pleut d'une manière insensée, et Louis Bertrand se hâte de partir pour le Caire, à la poursuite du « soleil éternel » que garantissent fallacieusement toutes les agences.

Par malheur, il n'y en a guère non plus dans cette ville d'apparence cossue dont la richesse belliqueuse s'affirme par toutes sortes de besoins nouveaux (cafés, cinémas, théâtres). En revanche, on observe une abondance de matraques (ou de fortes cannes) « dans des mains qui ne paraissent que trop décidées à s'en servir ». La presse française recule chaque jour davantage devant les journaux arabes. Quoique déjà « égorgé par le change », Louis Bertrand n'a aucune envie de mourir. Et puisque son beau voyage romantique « n'est plus qu'un mirage impossible », il se rabattra sur les réalités : elles seront envisagées sans faiblesse.

A commencer par Tout Ank Hamon, cet imposteur. Mobilier, figurines, émaux concourent à un charmant ensemble d' « art décoratif munichois ». Quant à la momie, comme on n'a pu encore la lui présenter, il nous laisse entendre qu'elle est un mythe et cessera promptement de s'intéresser à cette camelote millénaire.

Désormais, il ne détournera plus ses yeux du « cimeterre qui va [lui] couper le cou » : le pays où il se trouve, ni plus ni moins. Courageux sinon téméraire, il ose, malgré la mauvaise mine de la foule fanatisée par Zagloul pacha, le successeur de Moustafa Kamel, s'aventurer dans les quartiers arabes, aux trousses d'un cawas de consulat. Or ce genre de fonctionnaire, excessivement doré sur tranche, combine en général avec abondance les défauts de son pays d'origine et de celui qu'il sert. Rien d'étonnant si quelques lazzis jaillissent sur le passage des

promeneurs : il en serait de même dans n'importe quel quartier populeux de n'importe quelle capitale européenne. Notre voyageur abandonne son compromettant garde du corps, mais, seul, il a encore plus peur. A Alexandrie, au débarqué, le moindre portefaix le traitait de pair à compagnon. Au Caire, c'est de haut en bas. La grande guerre a achevé de nous ruiner dans l'esprit des Orientaux. Comme nous avons eu besoin des Musulmans, ils en concluent que l'Islam seul a pu nous sauver, d'où une conviction de supériorité qu'ils entendent bien nous faire sentir.

Une fois encore Louis Bertrand réagit, toutes griffes dehors. Les Mosquées ? Surfaites ; quand, par hasard, elles sont belles, plagiées. La population ? Composée d'une majorité de tarés. La vie quotidienne ? malsaine, précaire, à la merci d'un imprévu tragique. Contre l'Occident « de la Chine, au Maroc, en passant par l'Inde, la Turquie et la Russie Soviétique, nous assistons, sous couleur de communisme ou de nationalisme, à une ruée de toutes les vieilles barbaries orientales. » Ouf ! pour peu que Louis Bertrand ne se soit pas amusé à épouvanter son lecteur, pour peu que sa réaction ait été sincère, avec quel soulagement, l'heure de la retraite sonnée, n'a-t-il pas dû voir se dissoudre dans la brume dorée de l'Égypte cette Alexandrie dont la paisible apparence « n'est que pour mieux te manger, mon enfant ».

Ce n'est pas de sitôt que le chroniqueur de *Pépèle le Bien Aimé* reviendra, pour son plaisir, faire du tourisme en pays pharaonique.

Disons-le tout de suite. Du point de vue même de Louis Bertrand, c'est dommage qu'il ait fait suivre son *Mirage Oriental* de *Devant l'Islam*. Même si on ne se ralliait pas à son point de vue, le premier pouvait faire réfléchir. Au deuxième, vieux maintenant de six ans, on hausse les épaules. Il en est de son tremolo comme de certains films dont le metteur en scène a trop évidemment

eu comme but de nous « donner le grand frisson ». Une révolte instinctive nous fait réagir, par l'indifférence ou le fou rire...

Et cependant, si soucieux qu'il ait été de ne pas céder au mirage oriental, Louis Bertrand n'a pu, comme nous l'avons noté, s'empêcher, dans son *Livre de la Méditerranée*, de « chanter sa strophe ». Aux frontières de l'été, alors que du fond des déserts soufflait déjà un khamsin brûlant chassant d'opaques tourbillons de poussière, il lui a fallu descendre le Nil, chercher la lumière du Sud, « inépuisable en féeries », poursuivre — c'est lui qui le dit — jusqu'à la Nubie, l'illusion d'être « le premier amoureux de ces « pays si beaux », semblables à « des femmes trop aimées » (1).

Après les vieux Égyptiens et les modernes romantiques, il a su, à son tour, que, coulant en plein désert, le Nil était « un monde d'énormité, un prodige du désert..., un dieu auquel on doit sacrifier ». Il en a longuement scruté l'eau, tantôt « brune, grasse... toute chargée de limons », tantôt « coupe limpide, sertie dans la bordure vermeille des rivages », prête à « désaltérer on ne sait quelle soif divine ». Il l'a contemplée à l'aube « lustrée, sans une ride, comme une soie rose tramée d'argent », au crépuscule « muée en une sorte d'élément immatériel, fluide, impondérable et diaphane comme l'éther », à la nuit, sous le firmament « criblé d'étoiles qui se répètent dans le fleuve en reflets frissonnants », tandis qu'un autre « gouffre constellé se creuse sous le balcon du bateau », et qu'on « est enveloppé d'un fourmillement d'astres » (2).

Comme chacun, il a cherché — mais lui, il a trouvé — des mots pour dire l'incroyable beauté de la simple ma-

(1) L. BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée (En Egypte)*, Paris, Plon, 1923.

(2) *Ibid.*

tière : « Les montagnes violettes de la chaîne arabique, dessinées sur le ciel d'aurore, veloutées d'une couleur de pensée » ; la « nudité géométrique » du paysage, « l'ambre liquide » frottant les contours des berges, les sables roses (roses à peine saisissables, roses pareils à l'afflux rapide du sang, sous l'épiderme, roses fouettés d'ambre) des matins naissants et des soirs lunaires, les fauves et les violets du couchant : « des surfaces planes pour capter les reflets, des angles aigus pour les briser, quelques lignes parallèles pour reculer à l'infini la perspective... harmonies et mélodies de couleurs d'une somptuosité et d'une ampleur incomparable... » Quelle est la plus belle heure ? « Midi, l'heure blanche du Sud », où « le paysage, pulvérisé par le rayonnement solaire, n'est plus qu'un tourbillon de couleurs évanescentes : gris, jaune soufre, vert liquide » ?... « L'aube divinement fraîche », lorsque, vers l'est, « une rougeur rampe au bord du ciel » et que « des fumées roses s'étirent dans la blondeur des sables » ? Ou bien, la nuit venue, lorsque, dans un infini silence, « on vogue en plein ciel » ?

La mauvaise humeur ne cède-t-elle pas à contempler une jeune fellahine en haïck qui, debout sur la berge, réincarne « le geste et l'attitude d'Isis écartant son voile... figure symbolique du Sommeil ou de la Mort ». Enfin, malgré les touristes navrants et les drogmans cyniques, Louis Bertrand n'a-t-il pas réussi par « une nuit de velours et d'or, nuit limpide comme un autre azur, nuit merveilleuse », auprès de laquelle pâlisent dans ses souvenirs (notons-le en passant) ses plus belles nuits africaines, à s'approcher du Sphinx, ce Sphinx tant décrié, dont « bientôt, sous la splendeur lunaire, la lourde face fut un pur miroir dressé vers les astres ».

A quoi bon insister ?

Après avoir lu ces notes qui ne pouvaient trouver leur place dans un « éreintement » à sensation, mais qui cependant furent jetées en même temps que Louis Ber-

trand constituait le dossier de son réquisitoire, il semble qu'on ne puisse plus prendre tout à fait au tragique le verdict auquel il a abouti. Lui-même ne s'est pas résigné à laisser mourir au fond de ses cartons ce que cette Égypte tant malmenée avait su lui inspirer : pages si belles que, dans une anthologie à la gloire de l'Égypte, elles y soutiendraient la comparaison avec celles de Loti ou de Vogüé. Peut-être l'emporteraient-elles ? Le pamphlétaire n'a pu tuer le poète de la lumière du Sud. Malgré les hommes, ce poète a été atteint jusqu'à l'âme. Faut-il vraiment compter Louis Bertrand parmi les ennemis jurés de l'Égypte ? L'hésitation est permise. Il est telles malédictions qu'en vérité on ne profère que parce qu'on aime.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE VIII

LES MIRAGES ORIENTAUX DE M. LOUIS BERTRAND

BERTRAND (Louis), *Devant l'Islam*, Paris, Plon, 1926.

— *Le Mirage Oriental*, Paris, Perrin, 1909.

— *Le Livre de la Méditerranée*, Paris, Plon, 1923.

LAURENT-VIBERT (R.), *Ce que j'ai vu en Orient*, Paris, Crès, 1924.

GEORGES-GAULIS (M^{me} Berthe), *Le meurtre du Sirdar*, Paris, Bernard Grasset, 1925.

CHAPITRE IX

LE REPORTAGE AU XX^e SIÈCLE EN ÉGYPTÉ

Lorsqu'Arthur Rhoné, qui était parti pour l'Égypte en compagnie de Théodule Devéria, écrivit son livre (1), il obéissait, nous l'avons vu, au souci de fixer les traits de la vieille Égypte en train de disparaître, l'Égypte d'Ismail et de Mariette, qui était encore, ou presque, celle des almées et des marchands d'esclaves, des derviches, tourneurs et hurleurs, des santons et des bacchantes de la foire de Tantah, celle de Karagheuz et des fêtes frénétiques et sanglantes du Retour du Tapis Sacré.

Il y a longtemps que cette Égypte n'est plus. S'agit-il d'une évolution fatale ? S'agit-il d'une contamination qui eût pu être évitée ? Les avis sont partagés. Pour les uns, la simple proximité de l'Europe était suffisante. Pour les autres, le « parasitisme » occidental a fait tout le mal.

Ce parasitisme daterait de l'expédition de Bonaparte (2). C'est l'armée, non les savants, qui creusa les sillons d'où devait germer la civilisation actuelle. Les Pachas et les Beys n'eurent rien de plus pressé que d'instruire leurs soldats à la manière française. C'est par les soins de Soliman Pacha, l'ex-colonel Sève, que Mohammed Aly fit réorganiser son armée, et si, pendant longtemps,

(1) A. RHONÉ, *L'Égypte à petites journées*, Paris, Leroux, 1877.

(2) L. AURIANT, *L'Égypte, la proie de ses métèques*, Paris, 1920.

les écoles en Égypte demeurèrent une dépendance du Ministère de la Guerre, c'est que les premières qui s'imposèrent furent celles destinées à créer des officiers.

Cette influence de l'Occident est d'ailleurs à éclipses. Après Mohammed Aly, il y a une réaction d'Abbas I^{er} qui congédie les fonctionnaires européens. Mais ils reviennent en masse avec Saïd (qui avait eu, dit-on quatorze précepteurs européens —, dont Ferdinand de Lesseps, — et qui fut, on s'en souvient, l'intime ami de François Bravay). Sous Ismaïl, le mouvement ne fait que se précipiter. L'Égypte fait dorénavant partie de l'Europe, et son souverain la veut, non seulement française, mais impériale. Après le retour en Égypte des Italiens, des Maltais, des Grecs, des Juifs, des Syriens, tout éblouis des merveilles admirées à l'Exposition Universelle de 1867, le Caire se travestit de plus en plus à la manière de Paris.

La déposition d'Ismaïl, la révolte d'Arabi, la convention franco-anglaise de 1899, celle de 1904 n'amèneront aucun changement, l'influence anglaise se bornant en gros à se substituer à l'influence française.

Et voici qu'en 1894 (1) un Égyptien, Kossem Amin, dont nous avons déjà noté le témoignage, va, un des premiers, signer un manifeste sinon xénophobe, au moins pro-égyptien. Il n'a pas attaqué. Il se borne à se défendre contre une offensive délibérément malveillante (2) et dénonce les conséquences néfastes que l'imitation européenne a eues, en bien des cas, pour les Égyptiens, posant ainsi le principe moral que développera plus tard Moustafa Kamel sur le terrain politique.

La majorité des écrivains français, venus en Égypte, se sont, au nom de l'art, associés à cette protestation.

(1) KOSSEM AMIN, *Les Égyptiens*, (Réponse à M. le Duc d'Harcourt). Barbier, Le Caire, 1894.

(2) DUC D'HARCOURT, *l'Égypte et les Égyptiens*, Paris, Plon, 1893.

Esthétiquement parlant, le contact de l'Occident a été funeste à l'Égypte. On se souvient des accents vengeurs de Loti, du mépris de Louis Bertrand. Bien que de sentiments très différents, ils déplorent pareillement l'abâtardissement du pays.

Mais le problème, il faut le noter, déborde le terrain de l'esthétique. La situation géographique de l'Égypte l'a mise dans des conditions si particulières qu'elle est en quelque sorte vouée à devenir « la terre de paradoxe » définie par Lord Cromer. Et il y a précisément, dans ce rendez-vous de races, de civilisations, de tendances, dans ces conflits d'intérêts, dans ces exigences complexes, un cas tellement unique, qu'à titre d'expérience, un voyage en Égypte va tenter bien des curieux, venus se rendre compte eux-mêmes des incroyables contrastes dont l'Égypte a le privilège.

Ces curieux seront en général des journalistes. Le temps est heureusement passé où les Français tendaient à faire du goût des voyages le monopole d'individus plus ou moins tarés. On se souvient que, lorsque M. Perrichon circulait à la fin du xix^e siècle, c'était dans un but instructif et moralisateur. Avec le changement de siècle, on avoue voyager pour se distraire. On va d'ailleurs de plus en plus loin. Il est impossible de considérer l'Égypte comme une terre inconnue. Le seul fait d'y avoir mis les pieds ne constitue plus une prouesse qu'il soit nécessaire de signaler à son de trompe. Aussi le ton des publications change. Cà et là se rencontrent encore de copieux ouvrages visant à une récapitulation aussi superficielle qu'ambitieuse de tout ce qui peut s'accrocher au mot « Égypte ». Mais en général les prétentions se font plus modestes, et les circonstances vont favoriser le genre spécial du reportage. Perrichon fils est souvent correspondant d'un grand quotidien.

Car l'Égypte, malgré les crises financières et politiques, les troubles et les changements de souverain ou

de régime, demeure hospitalière, et à l'occasion de l'inauguration de la statue de Lesseps, du transfert du tombeau de Mariette, de la création d'Héliopolis, pour ne parler que des motifs les plus connus, débarquent de nombreux invités. D'autres visiteurs viendront de leur chef. Et c'est ainsi que successivement, Jacques du Tillet en 1900, Robert d'Humières en 1904, et en 1908, Uzanne, Galtier (du *Temps*) Paul Adam, Muret (des *Débats*), Pierre Lafitte, Casella (de l'*Auto*), Huret (de l'*Eclair*) communiquent leurs impressions à la grande presse française. Barrès, qui faisait partie de cette dernière caravane, les garda pour lui. Elles ont été publiées, nous l'avons vu, l'an passé seulement, et nous en avons traité ailleurs, ainsi que de Pierre Loti et de Louis Bertrand qu'on ne peut considérer exclusivement comme des journalistes.

Le caractère de ces reportages est principalement politique. L'Égypte vit des heures graves, et à son destin est associé celui de l'Occident. Mais, depuis les traités de 1899 et de 1904 et le changement d'orientation qu'ils impliquent pour le pays, la vision du Français est plus désintéressée, quoique à vrai dire souvent nuancée d'une sympathie narquoise pour le jeune nationalisme égyptien et les difficultés qu'il suscite aux Anglais.

Jacques du Tillet (1) (qui connut bien E.-M. de Vogüé ainsi que le frère de Ferdinand de Lesseps), ce fin lettré dont l'humour ne dédaignait pas de fournir à la fois son feuilleton dramatique à la grave *Revue Bleue*, et de pimants dialogues à la *Vie Parisienne*, fut précisément un des invités de la Compagnie de Suez à l'inauguration de la statue de Lesseps. Il est ravi par l'anachronisme qui, à chaque instant, saute aux yeux du nouveau venu : « Le Bœuf Apis s'enfuit devant le tramway électrique où vient de monter Amenemhêt III » (2). En revanche, gêne

(1) J. DU TILLET, *En Egypte*, Paris, Schleicher, 1900.

(2) *Ibid.*, (*Le Caire*).

devant les Pyramides : « On a tout dit sur elles... On sait trop, et trop d'avance ce qu'il faut penser. » Pourtant le Sphinx, « malgré tout le fatras littéraire dont il est encombré, reste imposant par sa mystérieuse beauté ». Et surtout il y a le Nil « mauve, violet, gris perle » dans le retour de lumière, ce Nil de la Haute Égypte, « image assez exacte de ce monde de l'Orient qui semble dormir et où l'on sent, quand on s'en approche, une vie intense et d'amples frissons » (1). Il s'avoue incapable d'admirer les statues et les bijoux, dont seule l'ancienneté l'étonne. Ses notes, mélange de poésie, de franchise et de bonne humeur, sont charmantes à relire. Contrairement à celles de ses contemporains, aucune parenthèse politique n'y est incluse.

En revanche, Robert d'Humières (le célèbre traducteur de Kipling, qui devait être tué pendant la guerre) ne manqua pas de courage lorsqu'il publia en 1904, au lendemain de la signature de l'accord franco anglais, son livre *L'Ile et l'Empire de Grande Bretagne*. Il serait difficile de trouver dans notre presse d'alors, assez surexcitée, une pareille bonne volonté à expliquer le point de vue d'outre Manche. Mais, très impressionné par la grandeur de l'Empire Britannique, Robert d'Humières essaye, dans ses notes de voyage à travers l'Angleterre et quelques-unes de ses possessions, de donner une idée de la façon dont cet Empire pourrait apparaître à un Français bienveillant... Ce qui ne veut pas dire dépourvu d'ironie : il la manie délicieusement. Mais, ayant compris que pour John Bull « l'infortune de ne pas être né Anglais donne à tout étranger inoffensif des titres à sa sympathie » (2), il juge *fair play* de lui accorder la sienne en retour.

Et c'est ainsi qu'en route pour les Indes, il est amené à

(1) *Ibid.*, (*Le Haut Nil*).

(2) R. D'HUMIÈRES, *L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne (l'Égypte)*, Paris, *Mercure de France*, 1904.

consacrer une vingtaine de pages à l'Égypte. Elles sont parmi les plus jolies qu'on ait jamais écrites sur elle. De Port Saïd, « trottoir de trois continents » où se coudoie « le monde panaché, un peu taré, un peu toc, du provincialisme cosmopolite », il gagne le Caire. L'Ezbékiah a gardé son charme vaguement 1830. Il y a encore des Saïs courant allègrement au front des équipages, mais Karagheuz, le polichinelle turc, grivois et plaisantin, a vécu : ne lui est-il pas arrivé, une ou deux fois, de représenter Lord Cromer ou la Reine Victoria en fâcheuse posture ? Ce ne sont point là plaisanteries que puisse tolérer l'Angleterre, maintenant que, dans les réceptions égyptiennes, « le souverain promène Lady Cromer, avec une solennité incurablement officielle, aux sons d'une valse que ne rythme nul abdomen », tandis que, très correct, en mess-jacket ajusté, circule Slatin Pacha qui fut pendant quinze ans prisonnier du Mahdi et dont les principales distractions, durant sa captivité, « consistaient à fendre du bois ou épouser, par ordre, des religieuses » (1).

Non, ce n'est plus l'Orient, tel que la littérature le rêva, depuis Gérard de Nerval ; cet Orient, paré de tout ce charme de l'inutile, du fastueux, de l'extravagant », se meurt. Il est, affirme d'Humières, en train de se mettre « au luxe sobre », d'acquérir « du goût », notre goût tout au moins, et ceci aux dépens de son originalité. Mais il demeure tant de grâces au ciel strié d'oiseaux, à la campagne et à ses bêtes, à la ville bigarrée de marchands, et si irrésistibles sont le sourire du mioche qui tend un bouquet de roses et clame : « Elle n'était qu'une épine : une goutte de sueur du prophète la fit épanouir », ou le verbe du prosaïque vendeur de pastèques qui insinue : « Conso-lateur des embarrassés, ô melon d'eau ! » (2).

Chez Robert d'Humières, le sens du pittoresque n'ex-

(1) *Ibid.*, (Chap. III).

(2) *Ibid.*, (Chap. IV).

clut pas l'émoi grave. A son tour, il a fait le pèlerinage traditionnel et nocturne au pied du Sphinx. A son tour, il a laissé « se poser sur son âme les lèvres timides de la Beauté ». Et toute ironie s'évanouit : « Une oppression, note-t-il, règne pourtant dans l'atmosphère, il y a quelque terreur à se sentir en tiers dans le dialogue de cette bête divine au sens oublié et de la lune stérile, ronde et « desséchée d'agnosticisme », comme dit Laforgue. Les Pyramides sont spectrales sous la clarté froide. L'esprit sent fléchir les abstractions dont il a fait les cariatides de la Raison : nombre, espace, durée. Au loin, un Chacal pleure, comme la Douleur, sur tout cela » (1). En vérité l'Égypte se doit d'être silencieuse, « il lui faut veiller trop de morts ».

Jacques du Tillet esquivé la question politique. Robert d'Humières adopte le point de vue anglais. Paul Adam va se placer au pôle opposé. Comme celle de Loti, sa sympathie va, sans restriction, à Moustafa Kamel. Il fit partie, nous l'avons vu, de la caravane de journalistes invités, au cours de l'hiver 1907-08, à l'inauguration de la ville d'Héliopolis qui devait concurrencer les stations de tourisme les plus réputées. Parler de Paul Adam, tout de suite après Robert d'Humières, est malaisé, tant sont éloignées « leurs races intellectuelles ». Elles ont presque sombré dans l'oubli, ces synthèses ambitieuses, d'une quinzaine de volumes chacune, que Paul Adam intitula *Le Temps et la Vie* ou *L'Epoque*. On n'arrive plus aujourd'hui à endurer ce style ronflant, cette syntaxe inversée, aboutissant à des effets faciles, cette faculté de généralisation partant d'éléments insuffisants, cette tendance dangereuse à la prophétie et à l'apocalypse.

Peut-être, d'ailleurs, sa phrase si fatigante s'accommode-t-elle mieux du reportage que d'autres procédés : *L'Icone et le Croissant* est encore lisible. Le jugement

(1) R. D'HUMIÈRES, *Op. cit.*, (Chap. IV).

« impressionniste » de l'auteur agace moins du fait qu'il repose sur une vision nécessairement rapide, de laquelle on ne saurait trop exiger. Son goût de la bigarrure et du tire l'œil s'accolle assez bien avec l'objet décrit : « Le peuple des mille et une nuits existe doucement là, sans avoir guère changé... Le barbier y rase au bord de l'échoppe son client savonneux... Avec les deux outres ruisselantes, l'âne revient toujours de la fontaine, sous la matraque de son maître, affairé, naïf, bruyant et rieur. Le vent des siècles a passé vainement sur cette multitude coiffée du fez et du turban » (1). Et sa grandiloquence même n'est pas déplacée, lorsqu'il s'agit du pays mystérieux et millénaire, en arrière de Thèbes : « J'ignore s'il est par le monde une région comparable à cette Vallée des Rois. Les hautes masses calcaires qui l'encaissent brillent inexorablement, depuis la sente jusqu'au ciel. Elles font de ce désert, sans animaux ni plantes visibles, une sorte de fournaise silencieuse » (2).

Il faut en revanche plus d'énergie pour triompher du livre (3) que devait, à la réflexion, inspirer à Paul Adam son voyage en Haute Égypte. Frappé par le caractère des races qu'engendra le Soudan, par les déplacements alternatifs des peuples autochtones et envahisseurs, préoccupé par ailleurs du problème colonial, si âprement discuté alors, hanté par le souvenir de la Mission Marchand, Paul Adam se lance dans une sorte de tableau panoramique du rôle historique et social du militarisme français lorsqu'il a pour but d'affranchir et de civiliser. C'est, en quatre cent soixante six pages, l'histoire d'une mission qui doit découvrir une cité mystérieuse, Agadem, repaire du fanatisme mahdiste, aux confins du Soudan Oriental, découverte qui coûtera la vie aux hardis pionniers. A

(1) Paul ADAM, *L'Icone et le Croissant*, Paris, Flammarion, s. d.

(2) *Ibid.*

(3) Paul ADAM, *La Ville inconnue*, Paris, Ollendorff, 1911.

cause même de la variété des points de vue qui se succèdent avec un désordre, voulu d'ailleurs, mais qu'accroît la confusion du style, on lit difficilement cette ambitieuse synthèse qu'on ne passerait pas tout de même, sans injustice, sous silence.

Il est d'autres noms qu'il faudrait mentionner. Ce qu'a vu et éprouvé J. Peladan, sur les bords du Nil mérite parfois d'être retenu (1). A titres divers les ouvrages de A.-B. de Guerville (2), d'Auguste André (3), de Lucie Félix Faure (4) (qui appartient par la date à l'autre siècle, mais par l'esprit à celui-ci) de Le Dentu (5), de Maria Star (6) de Fernand Neuray (7) ne sont pas dénués d'intérêts. Mais ils ne s'imposent pas. Puis à partir de 1911, il semble que la production française relative à l'Égypte ait tendance à se raréfier. Peut être la curiosité du public se porte-t-elle davantage du côté du Maroc. Peut-être le genre nouveau du roman colonial, créé avec Loti, Pierre Mille, Emile Nolly, Claude Farrère, satisfait-il à un besoin d'exotisme plus lointain, qui s'indique dès avant la guerre et ne fera que croître par la suite. Toujours est-il que, statistiquement au moins, il paraît moins de livres français sur l'Égypte.

Mais celle-ci en revanche demeure fidèle à la France. Si fidèle qu'en 1914, L. Polier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, tente d'analyser les raisons persistantes de cette

(1) J. PELADAN, *Les idées et les formes : La Terre du Sphinx*, 1899.

— *Ce que j'ai vu aux bords du Nil*, Rouen, 1910 (Extrait du Bulletin de la Société normande de géographie).

(2) A. B. DE GUERVILLE, *La Nouvelle Egypte*, Paris, Librairie Universelle, 1905.

(3) AUG. ANDRÉ, *Egypte et Palestine*, Paris, Fontemoing, 1905.

(4) LUCIE FÉLIX FAURE, *En Méditerranée*, Paris, Juven, 1894.

(5) LE DENTU, *Visions d'Egypte*, Paris, Perrin, 1911.

(6) MARIA STAR, *Terre de Symboles*, Paris, Comptoir d'Édition, 1903.

(7) FERNAND NEURAY, *Quinze jours en Egypte*, Paris, Perrin, 1908.

sympathie franco-égyptienne. Elle est en somme une résultante de multiples sentiments particuliers. Pour les Arméniens, les Syriens, les Juifs, c'est une question affective : la France est le champion des malheureux. Dans la haute société du Caire ou d'Alexandrie, le français certifie la culture intellectuelle aussi bien que l'élégance mondaine de ceux qui le parlent et pour qui Paris demeure un centre magique. Pour l'aristocratie égyptienne nationaliste, aimer la France est une manière de protestation contre l'emprise britannique. Pour la masse, s'imposent l'intérêt et la nécessité de connaître une langue de plus en plus répandue autour du Bassin Méditerranéen et qui ouvre le monde des affaires.

*
* *

Et puis c'est la guerre.

Elle marque un tournant dans l'histoire de la nation égyptienne. Très vite, Abbas Hilmi, suspect de sympathie envers la Turquie, est déposé, et la succession ouverte au prince Hussein Kamel, puis, à la mort de celui-ci, en 1917, au prince Ahmed Fouad qui devait d'abord être Sultan d'Égypte, avant de devenir son Roi en 1922, date à laquelle fut proclamée l'indépendance de la Nation. De tels changements, en aucun pays du monde, ne peuvent aller sans perturbation, et quatre années de troubles succèdent à l'armistice. La politique égyptienne passionne l'opinion publique française, qui continue à se distraire non sans quelque malice des difficultés que, sous les auspices de Zaghloul Pacha, l'agitation nationaliste crée aux Anglais. A titre privé un certain nombre de journalistes (Auriant (1), Victor Margueritte (2), R. Colrat (3)) mani-

(1) L. AURIANT, *L'Égypte la proie de ses métèques*, Paris, 1920.

(2) V. MARGUERITTE, *La Voix de l'Égypte*, Paris, Plon, 1919.

(3) R. COLRAT, *Le Sphinx bafoué*, Lausanne, Couchoud, 1923.

festent une ostensible sympathie à l'opposition. Elle ne s'exprime d'ailleurs pas toujours avec tout le tact désirable. Elle a comme résultat de braquer à nouveau les yeux français sur l'Égypte où, comme de juste, et au moment où tout paraît compromis, le calme renaît. Et à partir de 1923, la terre rassérénée des Pharaons redevient celle du tourisme international, où les Américains de l'après-guerre, en quête de sensations fortes, coudoient l'armée des reporters en mal de copie.

Qui ne vient faire son tour d'Égypte ? Le compte de ceux qui restent serait peut-être plus aisé... Tenons-nous en à ceux pour qui l'Égypte devient source d'inspiration ou tout au moins de publication. Leur nombre est déjà respectable : Henry Bordeaux et ses *Voyageurs d'Orient*, Myriam Harry et sa *Vallée des Rois et des Reines*, Roland Dorgelès (1), Pierre Frondaie (2), Robert de Traz (3), La Fouchardière (4), Jacques Boulenger (5), Francis Carco (6) Maurice Martin du Gard (7), etc., etc...

« Que dirai-je de l'Égypte ? disait Chateaubriand en 1811, qui ne l'a point vue aujourd'hui ? » Qu'écrire de nouveau plus de cent ans plus tard ? Où trouver une corde que l'on n'ait fait vibrer à satiété ? Une exclamation que n'aient poussée tant de voyageurs ?

Il faut la découverte des trésors de Tout Ank Hamon pour susciter un renouveau d'enthousiasme. Elle nous vaut de charmantes fantaisies archéologiques de M^{me} Myriam Harry, éperdûment amoureuse du pharaon enfant

(1) Roland DORGELÈS, *La caravane sans chameaux*, Paris, A. Michel, 1918.

(2) Pierre FRONDAIE, *L'eau du Nil*, Paris, Émile-Paul, 1927.

(3) R. DE TRAZ, *Le dépaysement Oriental*, Paris, Grasset, 1926.

(4) LA FOUCHARDIÈRE, *A la recherche d'un dieu*, Paris, A. Michel, 1928.

(5) Jacques BOULENGER, *Au Fil du Nil*, Paris, Gallimard, 1933.

(6) Francis CARCO, *Palace Egypte*, Paris, A. Michel, 1933.

(7) Maurice MARTIN DU GARD, *Terres Divines*, Paris, Flammarion, 1933.

et de son sourire résigné. Mais pourquoi l'Égypte ne susciterait-elle que des épithètes laudatives ? L'attitude inverse est moins banale, et c'est *La caravane sans chameaux* où Dorgelès, dès avant son départ, avait réuni les éléments nécessaires pour condamner sans appel l'Égypte ses pharaonades, ses Pyramides, ses touristes mâles et femelles, son désert dont, à la lisière, il a jaugé l'immensité, ce qui lui permet du même coup, d'en exécuter les poètes et les amoureux. Pauvre Loti !... Dans la même note sera : *A la recherche d'un Dieu*, de la Fouchardière dont la drôlerie, il faut dire, est moins laborieuse que celle de Dorgelès.

Toutefois, si tout ce que l'on écrit de nos jours sur l'Égypte devait être de cette sorte, il vaudrait mieux qu'elle cessât à tout jamais de constituer une source d'inspiration pour la littérature française. Heureusement, Robert de Traz (1) en 1926 et Jacques Boulenger, un peu plus tard, reprennent la tradition d'un journalisme de meilleur aloi. Du premier, *Le Dépaysement Oriental* est, je pense, le plus délicieux livre qu'un passant ait jamais écrit : notes éparses, dépourvues de prétention systématique et par là même atteignant l'accent juste, le détail de valeur ; série de paragraphes que rien ne paraît relier entre eux et qui, cependant concourent à « dépayser » le lecteur avec l'écrivain ; instantanés ayant saisi la vie même. Aucune littérature n'embue la claire vision des êtres et des choses. Ennemi de « l'exotisme trop parfumé », l'auteur marque d'emblée une étonnante compréhension de la mentalité orientale. Quel instinct le guide ? « Le romantisme, remarque-t-il, est le contraire de l'Orient. L'Orient n'aspire pas à reconstruire l'univers. L'Orient n'est ni révolutionnaire, ni métaphysicien. Voluptueux il ignore la sentimentalité. Aucun larmoiement,

(1) Bien que Robert de Traz soit Genevois, nous annexons ici, comme lorsqu'il s'est agi de Maeterlinck, son nom et son œuvre.

aucune mélancolie chronique. Plein de désirs brefs, pas de désirs immenses, il s'efforce de les satisfaire... Chez eux, les images intérieures, faute de contre-poids, deviennent tout de suite tyranniques. Elles déclenchent d'un coup le rire, la volonté, la panique. Ainsi s'expliquerait leur bonhomie naïve, leur gentillesse, et puis soudain, leurs explosions de fanatisme. A l'état tranquille, ils sont doux, serviables, avides de s'amuser. S'ils s'exaltent, ils deviennent en un instant atroces... » (1). Et R. de Traz écouterait avec la même attention sympathique la plainte du pouilleux qui, « assis dans la poussière... tutoie l'étranger comme il tutoie l'amour et peut être la mort », ou la parole du cheick qui affirme que « la douleur est aisément supportable quand on songe que Dieu aurait pu envoyer une douleur pire. Le mal est un moindre bien. Tout vient de Dieu ». Quels optimistes, n'est-il pas vrai, à l'extrême opposé de ces pessimistes de chrétiens !... L'Islam s'est réalisé sur la terre, tandis que le christianisme demeure une espérance peut-être illusoire.

Et c'est le charme même du livre de R. de Traz que cette continuelle interprétation sous-jacente de ce qu'il observe. Il n'est pas prisonnier de son objectivisme. Pourtant il échappe aux mirages de sa propre imagination. C'est une sorte d'intuition de chaque minute qui lui permet de ne jamais formuler une platitude, d'ignorer la banalité, de tracer une piste fraîche parmi des chemins rebattus. Son voyage en Haute-Egypte (2) est celui que tous les touristes ont fait. Il semble pourtant unique. Il a parcouru les temples où « l'absence désormais de piété raréfie l'air ». Il a mesuré « la tristesse infinie de cette religion reléguée au magasin d'accessoires », et il a rêvé, songeant « à la grande Vache sacrée, aux flancs purs, aux

(1) R. de TRAZ, *Le Dépaysement Oriental*, (*L'homme de couleur*), Paris, Grasset, 1926.

(2) R. de TRAZ, *Op. Cit.*, (*Haute Egypte*).

cornes pointues, élancées en forme de lyre », de s'agenouiller devant son beau muflle humide et de lui faire croire qu'il croit en elle. Oh ! l'infinie mélancolie de ces tombes thébaines que nous avons violées : « C'est parce que nous arrivons dans ce pays avec des milliers d'années de retard que nous y éprouvons de la tristesse. Nous manquons un rendez vous d'où tout le monde est parti (1)... Je sens voltiger autour de moi d'innombrables et minces sourires et rayonner partout une gracieuse ironie. Il n'y a plus de pathétique ici, ni même de grandeur... On verra des bousculades dans la Vallée du Nil, peut-être des massacres, mais pas de tragédie. L'essentiel a été dit et magnifiquement. Et c'est cette usure historique et morale qui donne à l'Égypte sa douceur exténuée, son charme traître, son inquiétude subtile, sceptique, son atmosphère de crépuscule très pur où l'on attrape soudain la petite mort » (2)... Inintelligibles peut être à celui qui ne connaît pas l'Égypte, ces lignes ne sortiront pas de la mémoire de celui qui l'a « sentie ».

Les notes que Jacques Boulenger a fait paraître dans la *Revue Hebdomadaire* en 1927, et puis rassemblées en volume sous le titre *Au fil du Nil*, s'apparentent, tout au moins extérieurement (car il y a moins d'âme) à la manière de Robert de Traz. La finesse, l'ironie, la grâce, les remarques savoureuses fourmillent. C'est le même procédé de désordre apparent, évitant toute lourdeur, qui permet le jeu de la contradiction, le paradoxe, le sourire, l'émoi grave. Il silhouettera « le policeman, noir comme l'Erèbe et cacheté de rouge comme une bouteille de vin » (3) et décrira « le luxe de ces yeux d'Orient, humides, brillants comme du cristal noir, charnels comme des yeux d'animaux ». Il avoue être intimidé par l'ironie du cha-

(1) R. DE TRAZ, *Op. Cit.*, (*Haute Égypte*).

(2) *Ibid.*, (*L'homme de couleur*).

(3) J. BOULENGER, *Au fil du Nil (Villes d'Égypte)*, Paris, Gallimard, 1933.

meau (« symbole pourtant chez l'Arabe de l'amour conjugal ») et frissonne lorsqu'il s'engage dans le défilé de la Vallée des Rois qui « s'allonge, tourne à angle droit, s'élargit ou se resserre, mais toujours élève vers le ciel sans défaut une sinistre muraille de roches gercées, fendillées, comme pourries de soleil et qu'on croirait en décomposition (1) ». Le souvenir de Nelson ou celui de Bonaparte s'insèrent, sans pose, entre un paragraphe culinaire (recette du *kébab* ou de la *molochia*) et un couplet humoristique sur le désert. Il effleure l'archéologie, frôle la politique, pousse une pointe philosophique, ironise, sourit, se tait au bon moment. Livre charmant quoique un peu superficiel (il ne nourrit d'ailleurs aucune prétention autre), superficiel, quoique charmant.

Et c'est le défaut commun de presque tous ces reportages spirituels, vifs et pittoresques. Leur curiosité est grande. Leur durée limitée. Touchant à tout et n'ayant pas le temps de vérifier leurs dires, ils contiennent d'énormes erreurs. Jacques Boulenger ignore son hérésie lorsqu'il place Ramadan à une époque déterminée de l'année (celle des Touristes !). M. Maurice Martin du Gard (2) n'a pas toujours été bien renseigné en ce qui concerne les questions pédagogiques et religieuses, si complexes en Egypte. Ces erreurs, lorsqu'elles sont constatées outre Méditerranée, impressionnent mal : elles frisent le sangêne, l'indifférence. Mais que dire des reportages dont nulle grâce extérieure ne fait pardonner l'à peu près ? La prose que communiqua le printemps dernier Francis Carco à *Paris-Soir* [publiée depuis en volume (3)], celle que fournit M. de Münchhausen à *Gringoire*, correspondent au genre de journalisme le plus frelaté, le plus inutile, le plus pauvre qui se puisse rencontrer. Lire de

(1) *Id.*, *Ibid.*

(2) M. MARTIN DU GARD, *Terres Divines*, Paris, Flammarion, 1933.

(3) F. CARCO, *Palace Egypte*, Paris, A. Michel, 1933.

telles élucubrations en France est inoffensif : on n'en retient rien (1). Mais quand on est Français, les lire à l'étranger, où l'on vit au contact d'une opinion ombreuse et aisément influençable, devient bien pénible. Comme on préférerait que de telles médiocrités n'eussent jamais vu le jour !

Ces quelques noms, choisis à titres divers, permettront de se rendre compte de la mesure dans laquelle l'Egypte est susceptible d'alimenter le genre spécial du journalisme. Il peut être charmant. Il peut être insupportable. En somme, ayons le courage de le constater, tout, ou à peu près, a été dit. A l'Egypte même, le romancier, le reporter, le passant ne peut dérober que des paillettes, du croquis, une phrase heureuse, quelque assonance ou dissonance originale. Il n'y a pas deux manières de traverser la Méditerranée pour ceux qui ne s'appellent pas Henry de Monfreid, Alain Gerbault ou Marthe Oulié : ce sera toujours sur le plus prosaïque des hôtels flottants. Et lorsqu'on a quinze jours ou trois semaines à passer en Egypte, le nombre des itinéraires est restreint. La majeure partie du temps, on tourne bride à Assouan. Quelques heureux gagnent Ouadi Halfa. Ceux qui bénéficient d'un délai de grâce pousseront jusqu'au terminus de Khartoum. De toutes façons, ces voyageurs qui ne sont pas des touristes feraient preuve de présomption en s'imaginant tirer de cette expérience, malgré tout assez commune et par ailleurs bien brève, autre chose que quelques notes et un simple enrichissement personnel. Il y a quelques années que Titayna, pérégrinant dans le Pacifique, se plaignait de rencontrer un littérateur sur chaque atoll. En Egypte, elle les eût coudoyés à la douzaine. Avec la meilleure volonté du monde, ces nouveaux venus ne pourront que redire — et moins bien — ce qui a déjà été dit par plusieurs « princes de la littérature ». Et quand

(1) E. DE MÜNCHHAUSEN, *Nuits d'Egypte*, Gringoire, janv.-fév. 1934.

Loti, Barrès ou Bertrand ont parlé, il est décent de marquer une hésitation à faire entendre sa voix. Il conviendrait donc, nous semble-t-il, de chercher désormais tout à fait ailleurs la source d'inspiration que peut encore constituer l'Égypte pour la littérature française.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE IX

LE REPORTAGE AU XX^e SIÈCLE EN ÉGYPTÉ

HUMIÈRES (R. d'), *L'Île et l'Empire de Grande Bretagne*, Paris, *Mercur de France*, 1904.

PÉLADAN (J.), *Les idées et les formes : la Terre du Sphinx*.

— *Ce que j'ai vu aux bords du Nil*, Rouen, 1910 (extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie*).

GUERVILLE (A. B. de), *La Nouvelle Égypte*, Paris, Librairie Universelle, 1905.

ANDRÉ (A.), *Égypte et Palestine*, Paris, Fontemoing, 1905.

XXX (Pierre), *Six semaines sur le Nil*, Corbeil, 1902.

FÉLIX FAURE (Lucie), *Méditerranée*, Paris, 1894.

MORINIÈRE DE LA ROCHECANTIN (Ctesse), *Impressions d'Égypte*, Paris, Plon, 1911.

POLIER (L.), *La France en Égypte*, Paris, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1914.

ADAM (Paul), *L'Îcone et le Croissant*, Paris, Flammarion, s. d.

— *La Ville Inconnue*, Paris, Ollendorff, 1911.

DU TILLET (J.), *En Égypte*, Paris, Schleicher, 1900.

— *En Égypte, le Haut Nil*, Paris, *Revue Bleue*, 3-10 mars 1900.

NEURAY (F.), *Quinze jours en Égypte*, Paris, Perrin, 1908.

STAR (Maria), *Terre de symboles*, Paris, Comptoir d'Édition, 1903.

SAMAT (J. B.), *Promenade en Égypte*, Paris, 1909.

UZANNE (O.), *Visions de notre heure. À travers le Canal de Suez*, *Echo de Paris*, 1899.

— *L'Égypte contemporaine*, Paris, de Malherbe, 1910.

PERNOT (M.), *Rapport sur un voyage d'études à Constantinople, en Égypte et en Turquie*, Paris, 1913.

— *L'inquiétude de l'Orient : Sur la route de l'Inde*, Paris, Hachette, 1917.

AURIANT (L.), *L'Egypte, la proie de ses métèques*, Paris, 1920.

MARGUERITTE (V.), *La voix de l'Egypte*, Paris, Plon, 1919.

COLRAT (R.), *Le Sphinx bafoué*, Lausanne, Couchoud, 1923.

HANOTAUX (G.), *Regards sur l'Egypte et sur la Palestine*, Paris, Plon, 1929.

BORDEAUX (H.), *Voyageurs d'Orient*, Paris, Plon, 1924.

HARRY (Myriam), *La Vallée des Rois et des Reines*, Paris, Fayard, 1923.

— *La Vie amoureuse de Cléopâtre*, Paris, Flammarion, 1926.

DORGELÈS (Roland), *La Caravane sans chameaux*, Paris, A. Michel, 1928.

FRONDAIE (Pierre), *L'eau du Nil*, Paris, Emile-Paul, 1927.

LA FOUCHARDIÈRE (G. de), *A la recherche d'un dieu*, Paris, A. Michel, 1926.

BOULENGER (Jacques), *Au fil du Nil*, Paris, Gallimard, 1933.

CARCO (Francis), *Palace Egypte*, Paris, A. Michel, 1933.

MUNCHHAUSEN (M. de), *Nuits d'Egypte, Gringoire*, janvier 1933.

MARTIN DU GARD (M.), *Terres Divines*, Paris, Flammarion, 1933.

AVELINE (Claude), *La promenade égyptienne*, Paris, Emile-Paul, 1934.

CHAPITRE X

ÉCRIVAINS FRANÇAIS D'ÉGYPTE

On a souvent observé que, pour parler pertinemment d'un pays, il fallait y avoir passé quelques jours ou résidé de longues années.

Rien ne vaut, en effet, l'émoi du premier contact. L'œil, naïf en quelque sorte, réagit à toutes les nuances, aux détails les plus infimes. Tout nouveau choc ébranle jusqu'au fond de l'être des ondes qui se propagent à l'infini. Toutefois, en ce qui concerne l'Égypte, trop vue, trop questionnée, trop interprétée, il semble que le passant ne puisse plus dire grand'chose, que tous ceux qui sont venus avant lui l'ont condamné à répéter, sinon à rabâcher, et qu'il n'a guère d'espoir d'échapper à la banalité des redites.

Il est une autre catégorie d'écrivains, sur l'Égypte : ceux qui y sont restés de longues années. Ceux-là, un écueil différent les guette. L'accoutumance banalise lentement, mais sûrement le décor extérieur. Formes et contours s'estompent, disparaissent. Le « vieux résident » sourit de l'enthousiasme du nouvel arrivé, oubliant qu'autrefois, il en éprouva un analogue. Mais, depuis, le temps a passé. Trop souvent le monde qui lui est devenu réel est celui qu'il a quitté, qui n'est plus, celui de ses souvenirs, de de ses rêves, de ses tendresses de début. Il aura perdu la notion même que l'ambiance où il vit soit dotée d'une

quelconque originalité. Il est des Français au Caire qui ignorent ce que c'est que le désert et ne sont jamais allés à Louxor. Ne généralisons pas. Un grand nombre, bien qu'y vivant depuis longtemps, ont gardé l'Égypte vivante à leurs yeux. Ils se sont simplement efforcés de la comprendre.

Ce n'est pas facile. Rien de plus trompeur, en effet, que ce vernis de civilisation occidentale qui donne le change au visiteur superficiel. Barrès, explorant les tombeaux de la Haute Égypte, se plaignait que les dieux anciens eussent été moins secrets « quand les peines les plus redoutables à subir dans ce monde et dans l'autre muraient les caveaux de la Vallée des Rois, qu'aujourd'hui où le plus humble ânier se promène au milieu de leur rébus sur granit rose ». Peut-être est-ce au moment où l'Islam dérouta notre curiosité à coups de « *buildings* », d'autos, de magasins, de banques, alors que les tailleurs de Londres et les couturières de Paris font leurs plus brillantes affaires et que les langues européennes bourdonnent chaque jour davantage dans les rues du Caire ; qu'il devient le plus difficile de pénétrer une mentalité que ne trahit plus un extérieur pittoresque. Il faut beaucoup de temps, beaucoup de patience, beaucoup d'intuition, beaucoup d'amour, pour pénétrer jusqu'au cœur de l'Islam, jusqu'à ce magma de sensibilités, de tradition, de foi, de croyance, d'indifférence fataliste, qui constitue le fond — le plus souvent inconscient et par cela même d'autant moins communicable — de l'âme musulmane en général, de l'égyptienne en particulier.

Que va-t-il advenir de ces Français qui, cessant d'être de simples voyageurs, seront amenés à se fixer en Égypte, à en faire une sorte de seconde patrie ? La Colonie Française était encore peu nombreuse sous Mohammed Aly et Abbas. Au temps de Saïd et d'Ismail, elle crût rapidement, pas toujours en qualité. Bon nombre d'aigrefins, nous le savons, profitèrent de la francophilie des souve-

rains pour réaliser à leurs dépens de scandaleuses fortunes : l'appât du gain fit passer la mer à beaucoup. Ils restèrent. Ces abus ne devaient avoir heureusement qu'un temps. Puis les événements politiques restreignirent le développement de la colonie, l'Anglais repoussant progressivement le Français. Tout de même ce dernier garde une place bien à lui. Des commerçants, des médecins, des avocats, surtout des fonctionnaires sont venus en Egypte et s'y sont fixés. Rien de surprenant que, parmi eux, il s'en soit trouvé qui aient quelque chose à nous en dire.

Vers la fin du siècle dernier, toutefois, une jeune femme française qui ne remplissait aucune fonction officielle fut mise par son mariage avec un médecin égyptien dans des conditions d'observation très particulièrement favorables. A cette époque, nous le savons, l'Egypte est déjà bien évoluée, mais plus évoluée d'apparence que de fond, et les mœurs provinciales y sont demeurées bien en retard sur celles de la capitale. On se souvient qu'au temps d'Ismâïl, la redoutable Olympe Audouard, alors en difficulté avec le souverain, publiait, à titre de représailles, une description de son pays destinée à faire trembler les plus courageux. Ces histoires sont désormais relatives à un temps révolu, mais elles constituent une sorte de tradition orale que l'on devait se transmettre, pour se faire peur, dans les harems, au cours des interminables loisirs que laisse cette vie. Madame Jehan d'Ivray, qui avait seize ans à son arrivée et qui passa deux ans dans le harem provincial de sa belle famille, les écouta avec passion, et nous en retrouvons l'écho dans ses *Mémoires de l'Eunuque Béchir Aga* et ses *Souvenirs d'une odalisque*. Son œuvre, commencée si tôt, est importante, et peut-être ne lui est-il pas rendu l'hommage qu'elle mérite. Le jeune femme était douée, sensible, imaginative ; tout l'a intéressée dans cette Egypte merveilleuse : mœurs des villes et des campagnes, sombres histoires de sorcelle-

rie, de charmes et de mauvais sorts, costumes archaïques, anecdotes sanglantes ou touchantes, légendes d'amour, traditions religieuses, et cette ambiance étrange, à la fois séduisante et effrayante, baigne les intrigues de ses romans.

Le chef d'œuvre de l'auteur est son livre à peu près autobiographique *Au cœur du Harem*, où elle retrace avec un rare bonheur l'ébahissement d'une Française plongée par son mariage dans l'intimité quotidienne d'une « belle famille » égyptienne et provinciale, qui la regarde, de son côté, avec une stupeur correspondante. Les détails relatifs aux conditions de l'habitation, de la nourriture, des costumes, de l'étiquette, ont l'accent de la plus rigoureuse sincérité. Pauvre petite étrangère qui osa, à l'entrevue que lui accordait une princesse, s'asseoir sur le bout du divan où était vautreée cette noble personne, et au cours du repas boire de l'eau qui sortait de la gargoulette réservée ! Il y a là quelques silhouettes bien amusantes : celle de la jeune cousine qu'éblouit la grâce et l'élégance de la nouvelle venue qui se met en tête de lui apprendre le français et la manière de s'habiller. L'élève progresse. Hélas ! la voici un jour drapée à nouveau dans ses voiles et seuls des mots arabes franchissent ses lèvres : inquiet, le mari a mis son *velo* et sa femme, docile, rentre dans l'ombre du harem. Pittoresque est aussi celle de Seeddia, qui se nomme en réalité Jeanne, ancienne modiste parisienne, qui termine de nombreux avatars dans la peau d'une entremetteuse de harem, plus farouchement musulmane que n'importe quelle indigène. C'est elle qui conduit la Française dont nous partageons l'atterrement dans une de ces « écoles d'amour » où l'on enseignait alors — l'auteur affirme ce fait incroyable sous la foi du serment — aux jeunes filles de la société, parfaitement pures, la mimique érotique grâce à laquelle on a quelque chance de s'attacher un mari.

La rapidité d'évolution de la société musulmane con-

fère à ce livre la valeur d'une très précieuse déposition documentaire.

Revenons-en, ayant clos cette parenthèse, aux fonctionnaires français du Gouvernement Égyptien qui nous ont parlé de l'Égypte.

Bien que le nom de Gaston Maspéro ne s'associe guère, dans l'esprit du public, à la littérature proprement dite, il convient, je crois, de le mentionner ici. On le connaît jeune professeur, à l'École des Hautes Études, puis occupant à vingt-huit ans la chaire de De Rougé au Collège de France. On le sait successeur de Mariette, comme directeur du Musée des Antiquités du Caire (venu pour fonder l'Institut Français d'Archéologie, il arriva pour recueillir le dernier soupir et les fonctions du grand égyptologue). Il occupa ce poste une première fois de 1881 à 1888, une deuxième fois, sur l'insistance de Lord Cromer, en particulier, de 1899 à 1914. Si de Mariette, nul ne s'aviserait d'aller rechercher les romans, les médiocres articles que, professeur à Boulogne, il publia dans une feuille locale, si le texte d'*Aïda* n'ajoute pas grand chose à la gloire de l'homme qui découvrit le Sérapéum et Abydos, n'est-ce pas défigurer pareillement Maspéro que de retenir ici, dans l'ensemble de son œuvre de savant et de spécialiste, ce qui, aux yeux des égyptologues, est le moins significatif ? De l'homme qui sut, au moment des troubles de 1882, faire respecter le Musée, qui découvrit le caveau des momies de Deir el Bahari, qui réorganisa entièrement le Service des Antiquités et celui des fouilles, permettant ainsi à Legrain de remettre Karnak debout et à Reisner de déblayer les temples de Nubie, de cet homme qui put être, au dire de son collègue et ami Naville, « le dernier égyptologue complet », est-il vraiment opportun d'envisager un aspect aussi secondaire ? Peut-être. Car Maspéro n'aimait pas seulement pas l'égyptologie. Il aimait l'Égypte.

Ses *Causeries d'Égypte*, recueil d'articles donnés au

Journal des Débats, entre 1893 et 1907, avaient déjà tenté d'intéresser des lecteurs non spécialisés aux découvertes faites dans l'Orient antique. Il en avait présenté l'exposé « dépouillé de l'appareil technique dont les savants les enveloppent lorsqu'ils s'adressent à d'autres savants » (1). Et c'est ainsi que les abonnés des *Débats*, et plus tard, quand les articles furent réunis en volume, le grand public, purent lire, sous une forme simple et charmante, toutes sortes de récits où revivait la vieille Égypte... Mais, si allégés de termes spéciaux que soient ces essais, c'est dans le deuxième recueil : *Ruines et Paysages d'Égypte*, paru en 1910, que nous pouvons, avec le minimum de paradoxe, saluer un Maspéro littéraire.

Chaque hiver, pendant les vingt années, réparties en deux séries, de son séjour en Égypte, Maspéro visita les monuments à bord d'une galiote plate : la « Menchièh ». De 1840 à 1860, cette galiote avait, bi-mensuellement, fait la navette entre Alexandrie et Le Caire, et fini par être réformée pour ses loyaux services. Remise à neuf en 1863, lorsque le Prince Napoléon visita l'Égypte, elle fut donnée à Mariette en 1875. Maspéro l'habita encore cinq ans et fut chagriné lorsqu'à son deuxième retour, il dut constater que ce bateau historique avait été remplacée par une vieille dahabieh princière.

Ce fut sur celle-ci qu'il fit désormais ses « campagnes ». Chaque année, vers le milieu de décembre, on la remorquait jusqu'au terminus de sa course, et là, on l'abandonnait au fil de l'eau. Parfois le vent l'aidait. Parfois il la repoussait, l'ensablait, l'échouait. C'était alors l'occasion « d'explorer des sites secondaires où personne ne s'arrête volontairement » (2). Maspéro rapportait de ces stations imprévues des impressions d'Égypte moderne

(1) G. MASPERO, *Causeries d'Égyptes*, (Introduction), Paris, Guilmoto, 1907.

(2) G. MASPERO, *Ruines et Paysages d'Égypte*, (Introduction), Paris, Guilmoto, 1910.

qui l'aidaient à mieux se représenter l'Égypte ancienne.

Il ne faut pas se faire d'illusions : l'une est presque aussi difficile que l'autre à saisir. Plus on demeure dans ce pays, plus on comprend qu'on ne comprend pas ou qu'on comprend mal. L'âme de l'Égypte est un dessin au miroir. Rien ne paraît plus simple. Rien n'est plus déconcertant. Au curieux pressé l'Égypte répondra tout ce qu'il voudra, mais elle ne se livrera pas davantage pour cela. Seule, une tendre patience aura parfois raison de sa décevante fluidité.

Et c'est pourquoi, dans sa dahabieh, dont l'un des rameurs reçoit un salaire plus élevé que les autres, parce qu'il sait chanter, et que « bénie soit la mère de l'homme aux chansons, grâce à qui tout travail s'allège... » (1), Maspéro qui, année après année, a suivi ce Nil « aux courbes immenses qui moutonnent sous la brise », a perçu ce que les passants n'ont jamais soupçonné. Dans le silence des haltes, mille bruits montent : « le chant de cet ouvrier qui, là-bas, tire son chadouf, un salut de deux passants qui se croisent sur la chaussée du canal, un bêlement de mouton, les rires d'une bande de femmes qui s'en vont puiser l'eau, le sifflet aigu d'un remorqueur qui passe » (2). Loin du sillage frémissant du train blanc, cahotant ses déplorables touristes, de la route que défonce le tonnerre des camions et des autos, la campagne égyptienne du ^{xx}e siècle perpétue, sans hiatus appréciable, celle des paysans pharaoniques. « Devant nous, l'Égypte déroule à perte de vue ses champs d'un vert pâle, son Nil onduleux, ses villages couronnés des fumées du soir, et les trois pics thébains, marbrés de lilas et de rose, se retirent par échelons vers le Sud (3) ». A El Kab, les fellahs au travail portent les caleçons et la

(1) G. MASPERO, *Ruines et Paysages d'Égypte*, Chap. II.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, (Chap. IX).

culotte molle de leurs ancêtres : « leurs houes pourraient être déposées dans nos musées à côté des anciennes, et leurs araires sont un legs du vieux monde. On dirait à les voir que les fermiers de Pahiri se sont animés dans leurs registres et qu'épaulant leurs outils, piquant leurs attelages, ils se sont éparpillés dans la campagne pour y reprendre leur tâche interrompue par trente cinq siècles de sommeil » (1)... A Louxor, rendez-vous de rastas et de métèques, tous les soirs le soleil déclinant projette sur la ville « l'ombre toujours plus longue du temple... Les feux s'allument pour le repas du soir, et de même que dans le vers mélancolique de Virgile, les toits des maisons fument. Les faucons planent autour... en décrivant de grands cercles avant de regagner leurs aires, et, unis à leurs cris, des bruits de voix imprécises flottent par instants jusqu'au sommet des tours... Les femmes s'appellent d'une terrasse à l'autre, les hommes, assis ou debout sur le seuil de leurs portes, causent gravement à travers la rue, et, nous désignant du geste, semblent s'inquiéter de ce que nous faisons là-haut à des heures si tardives... » (2).

La sérénité de ce crépuscule à la Puvis de Chavannes ne se percevra pas des fenêtres d'un palace, du fond d'une automobile, entre un raid au tombeau des Rois, un *looping* au-dessus du désert de Mena et des courses de chevaux à Héliopolis. La vieille Égypte, ou plutôt l'Égypte éternelle ne saurait se dévoiler au passant. S'il veut apercevoir son véritable sourire, il lui faudra se résoudre à guetter longtemps, longtemps. Mais le jour où il l'aura entrevu sera un jour inoubliable. C'est en souvenir de cette révélation peut-être que l'égyptologue Maspéro a rendu un hommage littéraire à l'Égypte.

(1) *Ibid.*

(2) G. MASPERO, *Ruines et Paysages d'Égypte*.

*
* *

De l'autre côté de la guerre, un autre fonctionnaire du Gouvernement : Henri Thuile. C'est en même temps un poète et un prosateur qui menait dans sa résidence du Mex, aux environs d'Alexandrie, « la vie d'un derviche de lettres » (1) aux heures de loisir que lui laissait son métier. Dans sa retraite venaient le visiter maintes personnalités du monde des lettres et des arts : Uzanne, Vernier, le peintre Bilibine, Naghi, Pierre Benoit s'y rencontrèrent. Il avait publié en 1913 un recueil de poésie : *La lampe de terre*, qu'apprécièrent Francis Jammes, André Gide et Paul Fort, et en publia un second, *Jeux d'Arlequin* (en 1932), où passent encore des souvenirs d'Égypte. Mais en dehors de quelques contes parus dans des revues locales, l'œuvre maîtresse que l'Égypte inspira au poète est un recueil de méditations en prose découpée et rythmée. Il y flotte une atmosphère de Gide et de Jammes, des réminiscences de poètes arabes. Ses développements s'inspirent autant du hasard de ses lectures que de l'Égypte. Mais de délicates touches descriptives s'harmonisent avec l'expression de sa sensibilité : « Pargas, que n'êtes-vous monté au Mokattam ! C'est du haut de la tour d'El Giaouchi, semblable à un clocher sicilien, par l'une des fenêtres ouvertes sous la coupole ovoïde, que l'on peut voir le mieux, dans toute son ampleur, la cité des Khalifes. Elle dort au bord du Nil, sous le vent nonchalant qui passe par les trous de sa robe de pierre et porte l'oiseau du fleuve au-dessus de ses murs. J'aime cet horizon, ce décor légendaire, ces minarets si fins qu'ils me percent le cœur... Connaissez-vous la nécropole des moines Bektachites, creusée au cœur même du mont ? Quand le vent du sud pousse sur la ville ses

(1) G. SARKISSIAN, *Un derviche de Lettres, Egypte Nouvelle*, 11 avril 1925.

nuages de cendre, toujours cette grotte m'attire de sa fraîcheur désirable. Dans le recueillement dont jouissent les morts, j'écouterai le bruit de la source dans la vasque taillée... O solitude, tu m'as à jamais empêché d'être seul, car tu pris ma main dans la tienne et nous partîmes tous deux » (1)...

Henri Thuile aime l'Égypte. Il voudrait, comme Flaubert, se coucher tout à plat sur la terre pour la sentir contre son cœur. Vis-à-vis du Caire, il se sent l'âme de l'enfant des mosquées : « Dans les jardins du Caire où chante l'abou béchir, je voudrais m'allonger, car je désire... suivre des yeux, sans but, l'oiseau du Nil (qui tourne) sur les vieilles mosquées. La courbe de la vie a passé dans ses ailes, y mettant le frisson qui ne finit jamais... Que tu es belle à l'ombre de tes palmes, Égypte, terre de grandeur, vaste moisson fauchée (2) ».

Henri Thuile projetait un autre livre, mais il a quitté le Caire, ses dattiers, la robe de pierre de ses mosquées, les milans, les méandres du Nil, le désert. Eût-il, dans un nouvel essai, changé sa manière ? Il subit beaucoup d'influences : celle de Francis Jammes et celle d'André Gide (Pargas ressemble un peu à Nathanaël), et bien que son livre ait paru en 1921, il appartient, en quelque sorte, encore à l'avant-guerre.

*
* *

C'est que le cataclysme a provoqué un bouleversement tel, qu'aucune formule d'avant 1914, fût-ce sur le terrain littéraire, n'a pu lui survivre. Il a développé en particulier une curiosité objective. Le Français ne voyage plus avec l'idée de dépayser une éternelle nostalgie, remise à la mode par Pierre Loti. Ce n'est plus le jeu de sa sensibilité propre qui l'intéresse. Il se décide à ouvrir les yeux, à

(1) H. THUILE, *Littérature et Orient*, Paris, Messein, 1921.

(2) *Ibid.*

élargir son horizon, à comprendre, à faire comprendre. Il ne s'attachera plus exclusivement au décor, à l'atmosphère, mais les êtres l'attireront, et la pénétration des mentalités étrangères lui paraîtra bien plus enrichissante qu'un soliloque à travers le monde.

C'est un effort de cette sorte que représente la trilogie des *Mansour*. Son auteur, François Bonjean, l'écrivit en collaboration avec Ahmed Deif, collaboration qui promettait d'être fructueuse. L'Égyptien, habilement questionné, fournissait la documentation qu'un Européen n'eût jamais pu se procurer... De son côté, Bonjean composait, groupait, modelait. Le premier volume est excellent. Mansour est un enfant d'Égypte, petit-fils d'un Saint. En lui luttent d'une part la tradition, de l'autre une soif de connaissance, une vivacité intellectuelle que rebute tout formalisme. Dès son plus jeune âge, une sorte d'appel obscur se fait entendre en lui : « Je sens, je crois fermement que je ne suis pas comme les autres, que, descendant de notre Prophète, et petit-fils d'un saint, j'ai en moi quelque chose de vraiment particulier » (1).

L'école élémentaire ne lui donne aucune joie : « Quand nous nous approchions de la mosquée, j'entendais un grand bourdonnement de voix qui me serrait un peu plus le cœur. Je montais les trois marches, et, du premier coup d'œil, je retrouvais tout ce que je détestais : la foule de mes condisciples accroupis, lisant leurs leçons très fort sur l'ardoise qu'ils tenaient à deux mains, en imprimant à leurs échine, pour marquer le rythme, un incessant va et vient » (2). Mais le métier de gratte-papier, pour lequel, devenu plus grand, il troque la galabieh ancestrale contre un complet veston, l'atterre : « Tout l'art consiste en somme à extraire de « l'argent des dés-

(1) F. J. BONJEAN et AHMED DEIF, *Mansour, Histoire d'un enfant d'Égypte* (Chap. v), Paris, Rieder, 1924.

(2) F. J. BONJEAN et AHMED DEIF, *Op. cit.*, Chap. VIII.

hérités », art dont ceux qui l'entourent connaissent toutes les finesses. Il quitte le Tribunal Indigène pour la Mosquée où l'enseignement d'un Cheikh égoïste, avare et charlatan, le rebute davantage encore. Pourtant, il est attiré par la poésie, la langue, la philosophie, par toutes les formes élevées de la pensée. Et il cherche obscurément. Tout au long de cette « histoire de conscience », s'accroche, décrit avec le plus grand naturel, le détail de son existence quotidienne. Nous vivons la vie même d'une famille égyptienne, où un enfant grandit entre des femmes qui bavardent tout en vaquant à leurs besognes culinaires et autres. Le père est un homme pieux, et très tôt l'enfant a fréquenté la mosquée. Les fêtes religieuses suscitent en lui un émoi profond. C'est l'appel : « En face des Infidèles, multitudes ordonnées, florissantes, à qui la vie semble se plaire à donner l'avantage ici-bas, j'évoque les peuples qui portent le turban. Je les vois, âmes de feu, sous un ciel de feu, brûlés, cheminer en tumulte, ruisselants de sueur, à travers la poussière que soulèvent leurs pieds nus... Et leur fierté augmente sous les haillons, leur désenchantement dans la réussite, leur noblesse dans la servitude, leur patience dans le malheur » (1). C'est que la lutte des temps nouveaux contre les temps anciens a commencé. Moustapha Kamel a allumé l'inquiétude dans le cœur de la jeune génération. C'est à El Azhar, centre de la pensée islamique, que Mansour essayera de trouver une réponse.

L'El Azhar dont il parle est celui d'il y a environ vingt-cinq ans, alors que « les premiers souffles modernistes se glissaient à peine entre les colonnes de la vénérable mosquée » (2). C'était un livre difficile à écrire pour un Européen (dans sa préface, Bonjean se désolidarise

(1) *Ibid.*, Chap. XIII.

(2) F. J. BONJEAN, avec la collaboration d'AHMED DEIF, *El Azhar* (Avant-propos), Paris, Rieder, 1927.

de son collaborateur égyptien). El Azhar réservera encore bien des déceptions à l'enfant d'Égypte venu y puiser la science et la compréhension de lui-même. N'a-t-il pas constamment sous les yeux le scandale de son cousin Ali qui dort quand parle le Cheikh et affirme que le meilleur de l'enseignement d'El Azhar réside dans les fèves qu'on y mange au repas de midi ? Heureusement Mansour sait que chacun des sons qui se dispersent dans l'enceinte sacrée sert de corps à une parcelle de vérité et que, si son oreille percevait le son et son esprit le sens, il serait en quelques jours « docte parmi les doctes ». Dominant la rumeur d'abeilles qui emplît El Azhar, faite du halètement de toutes les poitrines, du frémissement de toutes les lèvres, le Cheikh proclame : « L'Islam est la religion de la fierté, la religion de la force, la religion du bonheur. La beauté assoiffe plus qu'elle ne désaltère, voilà pourquoi vous aimez l'Islam » (1). Et Mansour quitte l'Azhar tout illuminé de son rêve intérieur, tandis que son cousin hausse les épaules et court les filles.

Mais, même parmi les *Cheikhs*, les hommes sont des hommes. Et plus d'une fois la flamme vacille dans le cœur de Mansour. Pourtant elle survivra, et tandis qu'il étudie, se fortifie chaque jour davantage en lui l'idée qu'il sera quelqu'un. Disciple de qui ? Surtout de lui-même, car il veut être vrai : « Ce n'est pas en imitant tel ou tel modèle, c'est au fond de moi-même, à force de creuser, que j'espère trouver mieux que mes différents personnages. J'ai cette fierté, qui se heurte à l'hostilité unanime, de m'instituer, en dépit de ma prodigieuse ignorance, mon propre disciple. Voici la racine de mon mal » (2).

Ou de son bien. Car il deviendra le *Cheikh Abdou*. Ce troisième et dernier volume de la série est notoirement

(1) *Ibid.*, Chap. v.

(2) *Ibid.*, Ch. xii.

inférieur aux deux premiers. Les uns penseront que c'est parce qu'Ahmed Deif s'est retiré de l'association. Les autres, — et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, — que, le sujet ayant été épuisé, une troisième bouture ne pouvait plus rien donner d'intéressant.

Cette collaboration a donc mal fini. C'est le sort d'à peu près toute association de ce genre, non une question de nationalité. Elle ne résout pas, nous le voyons donc, le problème que pose notre ignorance de la langue arabe. Notre paresse se contente d'écorcher un vague sabir que comprend plus ou moins notre domestique. Pour le reste, nous nous fions aux Égyptiens. Il est tellement plus facile de les laisser venir à nous ! Ils parlent presque sans accent notre français. Ils nous disent l'aimer. Le jour où nous aurons leur confiance — et ceci dépend de nous, la confiance appelle la confiance —, ils nous feront connaître tout ce que nous aurions tant de peine à comprendre seuls, à nuancer ce que nous aurions laissé plat et incolore.

Il peut en être ainsi. Le premier livre de *Mansour* nous a montré ce qu'une semblable association peut avoir de fructueux. Le dernier, qu'elle était à la merci de la bonne volonté humaine qui, en aucun lieu ni aucun temps, ne saurait durer.

Il faut aussi redouter que dans la plupart des cas il ne manque un chaînon. Le problème des relations entre le langage et la pensée est un des plus difficiles de la philosophie et de la psychologie. Sera-t-il résolu, lorsque la traduction, l'adaptation, quelle que soit la conscience avec laquelle elles sont faites, devront subir une double réfraction, à travers des esprits si différents ? Aussi nous a-t-il paru loyal d'examiner en terminant une tentative intéressante : celle d'écrivains *égyptiens* s'exprimant en *français*, et dont il semble que l'effort, convenablement orienté, soit à même d'enrichir véritablement notre littérature.

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE X

ÉCRIVAINS FRANÇAIS D'ÉGYPTE

- D'IVRAY (Jehan), *L'Orient et le féminisme*, *Le Lotus*, avril 1901.
— *Au cœur du Harem*, Paris, Juven, 1911.
— *Prince Mourad*, Paris, Lemerre, 1898.
— *Le Moulin des Djinnns*, Paris, de Boccard, 1923.
— *Bonaparte et l'Égypte*, Paris, Lemerre, 1914.
— *La Rose du Fayoum*, Paris, Ferenczi, 1921.
— *Les Mémoires de l'Ennuque Béchir Aga*, A. Michel, 1922.
— *Les Souvenirs d'une Odalisque*, Paris, L'Édition, 1913.
— *Promenades à travers Le Caire*, Paris, Peyronnet, 1928.
— *L'Égypte Éternelle*, Paris, Renaissance, 1922.
NAVILLE (E.), *Gaston Maspéro, J. of Egyptian Archeology*, 1916, t. III.
MASPERO (G.), *Causeries d'Égypte*, Paris, Guilmoto, 1907.
— *Ruines et paysages d'Égypte*, Paris, Guilmoto, 1901.
THUILE (Henri), *Littérature et Orient*, Paris, Messein, 1921.
— *L'homme, l'œuvre, les témoignages, l'Égypte Nouvelle*, avril 1925.
— *Jeux d'Arlequin*, Paris, Attinger, 1932.
BONJEAN (F.) et DEIF (A.), *Mansour, Histoire d'un enfant du pays d'Égypte*, Paris, Rieder, 1925.
BONJEAN (F.) avec la collaboration de DEIF (A.), *El Azhar*, Paris, Rieder, 1927.
BONJEAN (F.), *Cheikh Abdou*, Paris, Rieder, 1930.
AN. (Boyer de Sainte-Suzanne), *Vues d'Égypte*, Paris, Editions de la *Nouvelle Revue critique*, 1933.

CHAPITRE XI

LES ÉCRIVAINS D'EXPRESSION FRANÇAISE EN ÉGYPTÉ

Pendant la guerre fréquentaient, chez Octave Mirbeau, deux jeunes Israélites d'Égypte. Ils avaient, avant 1914, fait paraître un curieux roman, *Les Inquiets*, auquel Maeterlinck pardonna quelque gaucherie et un peu de boursoufflure, à cause de la sensibilité suraiguë, de la franchise d'émoi, du « don », pour tout dire, qui s'y manifestait. Il trouva même ce début littéraire si remarquable qu'il engagea les auteurs à tout abandonner pour se consacrer aux lettres.

Contraste ahurissant avec le livre qui devait suivre. Au cas psychologique à la frontière du morbide, à l'introspection douloureuse à crier, succède, avec *Le Livre de Goha le simple*, la description la plus objective de l'Orient, un tableau vigoureusement brossé avec le seul souci des formes et des couleurs. Lorsqu'Adès et Josipovici prièrent Mirbeau d'écouter la lecture de leur manuscrit, celui-ci s'emporta. Quel besoin ces jeunes gens avaient-ils de soumettre son amitié à une épreuve toujours désastreuse ? Et puis, tout de suite, ce fut le miracle, et le terrible Mirbeau n'hésita pas à proclamer le chef-d'œuvre. Il affirma que Goha renouvelait le miracle de Gargantua, Don Quichotte, Jude l'Obscur, Julien Sorel, M^{me} Bovary, Pierre Besoukhov...

Il ne semble pas que les dix-huit années écoulées

depuis la publication du livre lui aient fait dans l'opinion une place aussi sensationnelle. Et pourtant, à le relire, il faut constater que c'est une œuvre de grande classe. Goha n'est pas une création de l'esprit. Il est l'« innocent » proverbial du folklore égyptien, aux confins de la folie et de la sagesse, dont les actes et les paroles s'interprètent, suivant les dispositions de chacun, comme les pires insanités ou les manifestations d'un don naïf et merveilleux de clairvoyance. De tous temps, et sous toutes les latitudes, le peuple a eu un respect un peu fétichiste du fou ou du simple d'esprit. Il persiste en Égypte. Et c'est ainsi que ce malheureux Goha, dont son père « s'acharne à faire un homme » alors qu'il devrait « se résigner à le laisser tranquille », est engagé dans toutes sortes d'aventures qui pour tout autre eussent dû être funestes, et dont il se tire au mieux, protégé par l'étrange auréole de son imbécillité.

Avec le même insuccès, il a exercé divers métiers : il a été mercier, repasseur de fez, marchand de tabac, bimbelotier. Chaque fois l'entreprise a sombré dans un désastre financier. En dernier ressort, on fait de lui un restaurateur ambulancier. Tandis qu'il implore d'Allah un acheteur généreux, un épervier s'abat et râfle le contenu du plateau sur sa tête. D'une voix douce, Goha se borne à faire remarquer au Prophète : « Tu t'es trompé, Nabi, je te demandais un client » (1). Mais la vaisselle fracassée met le comble à la fureur paternelle. Goha est condamné à vivre sans rien faire, ce qui, après tout, l'enchanté. Il erre souriant, à travers son univers particulier, affranchi de dimensions et de limites, où l'acacia lui est un ami de toujours, où les tamaris et les dattiers lui ressemblent et où la méchanceté humaine ne l'atteint pas. Un vieux Cheikh s'intéresse à Goha, car « l'âme des idiots est pure »,

(1) A. ADÈS et A. JOSIPOVICI, *Le livre de Goha le Simple*, (Chap. II), Paris, Calmann-Lévy, 1916.

et l'attire chez lui. Derrière le moucharabieh, la femme du savant, qui est jeune et s'ennuie, tombe amoureuse du beau visage du simple, et, déjouant la surveillance de son mari, se donne à lui. Goha, qui n'a jamais conçu qu'il trompait un ami, est enchanté de cette merveilleuse aventure. Mais il l'oublie le lendemain. Pourtant, deux mois plus tard, la belle Nour el Eïn réussit à le rejoindre sur la terrasse de sa maison. Ce soir là « rien ne lui échappait, ni le vol d'un oiseau, ni les brises, et rien ne l'inquiétait. Il était en confiance, aussi bien avec le vieux pan de mur qu'il apercevait au fond du jardin, qu'avec les arbres et les étoiles. Le ciel, cette grande voûte solide qu'on avait posée sur la ville, comme on pose un dôme sur les mosquées, menaçait, il est vrai, de s'écrouler de temps en temps. Goha savait également que, du désert qui s'étendait à sa droite, partaient souvent des Khamsins faits du souffle de dix mille démons et qui renversaient des maisons, déracinaient des arbres, soulevaient des hommes. Mais il était sûr cette nuit que rien de tel n'arriverait. Et quand même le ciel s'écroulerait sur sa tête, l'écraserait, le tuerait ? Il serait mort... Goha sourit longuement, béatement à cette idée... Quelle serait la différence quand il serait mort ? Dans le silence de la nuit, il était en telle harmonie avec la nature que la pensée même de ses éléments déchaînés le réjouissait comme s'il faisait partie de leurs forces, comme si leur marche était en accord avec sa volonté » (1). Mais à la troisième nuit d'amour, la jalousie d'une négresse (la nourrice de Goha, qui en est maintenant amoureuse) fait tout découvrir, et l'idiot est chassé de la maison paternelle en compagnie de la moricaude et de leur enfant. A quel métier désormais se livrer ? Ingénument, Goha devient le souteneur de sa compagne. A-t-il tout-à-fait oublié Nour el Eïn ? Sans doute. Et pourtant, au

(1) ADÈS et JOSIPOVICI, *Op. cit.*, chap. xx.

moment où celle-ci, répudiée par son mari, est tuée par son propre père, on l'entend qui se murmure à lui-même : « La Cheika est morte ! ». Le plus naturellement du monde, il suit les funérailles et va le lendemain même faire des aveux complets au Cheikh avec l'idée fixe de tomber dans ses bras, puisque rien ne les empêche plus d'être amis. Incapable de sévir, le Cheikh se borne à l'éloigner. Et Goha retourne dans sa fange... Mais, dans le milieu spécial où il se trouve, à l'habituelle bienveillance a succédé une hostilité qui achève de faire perdre la tête au pauvre diable. Dans un accès de folie furieuse, il massacre le nourrisson et s'enfuit, poursuivi par la populace déchaînée qui veut l'assommer. C'est chez son ami le Cheikh, que, nu et à moitié mort, il se réfugiera une seconde fois. Celui-ci, qui sait pourtant à quoi s'en tenir sur le compte du malheureux, le vêt, le ranime, la ragé au cœur, mais sans force pour se venger. Cet idiot est une créature étrange : « De nous deux, se demande le vieillard quel est l'idiot, le fou, ou le mort ? » Pourtant leur réconciliation est précaire. Heureusement voici que la célèbre Nazli Hanem, veuve depuis quelques mois, s'éprend de Goha du haut de sa fenêtre et le fait chercher. Goha va recommencer une nouvelle existence, avec la même éternelle ingénuité.

C'est trahir le livre que d'essayer d'en rendre compte. Car les aventures et mésaventures de Goha (que la tradition veut nombreuses : E.-J. Finbert les a rassemblées quelques années plus tard) eussent pu être fort différentes, et le livre garder ce caractère de synthèse qui en fait quelque chose de monumental. Le style, « aussi pur que celui de Flaubert », a dit Mirbeau, est objectif et impassible. Il permet à l'Occidental la compréhension de ce qui, normalement, aurait dû lui échapper. Sans analyse psychologique, sans lyrisme, sans appel à la sensibilité, celui-ci a subitement l'impression que les bornes de son esprit ont reculé, et que, devenu « perméable », il

appréhende la signification intime de ce qui pour lui serait demeuré un défilé d'images, ou que, tort plus grave, il aurait déformé en essayant d'interpréter. « J'ai lu, dit Mirbeau, sur l'Orient, tout ce qu'on peut lire, aussi bien les contes délicieux et féeriques de là-bas que les insignifiants et mornes romanciers d'Europe : tranquilles amours de nos ministres plénipotentiaires et de nos consuls généraux, méditations occidentales devant une colonne brisée, un temple ou une momie. Je me sens gagné d'une immense fatigue au souvenir de ces platitudes. Quant aux conteurs d'Orient que j'aime et qui m'attendrissent, ils me plongent dans un monde de rêve où je me sens grisé, mais où je ne vois pas. Je n'ai compris l'Orient, je ne l'ai vécu que le jour où j'ai lu *Goha le Simple*... Ouvrez le livre, regardez... Ce sont des faits qu'on nous donne. Les auteurs se sont interdit le lyrisme auquel, hélas, nous nous laissons trop facilement prendre. Ils ne cherchent pas à séduire le lecteur, de même que la nature ne s'occupe point des hommes qui la contempnent. Comprenez ou ne comprenez pas. C'est l'Orient qui étincelle sous vos yeux, l'Orient avec ses odeurs de jasmin et de friture, avec ses femmes aux grosses croupes et ses fines vicieuses, avec ses belles brutes, ses souteneurs, ses imbéciles, ses intellectuels, ses mystiques. L'Orient tout entier semble dire : Voilà, c'est moi » (1).

Par la suite, Adès et Josipovici devaient poursuivre séparément leur carrière littéraire. Est-il possible, dans *le Livre de Goha le Simple*, de discerner la part de chacun ? La tâche est difficile. Selon Georges Dumani, il semble qu'Adès, dans l'association, ait représenté l'élément imaginatif et bouillonnant, alors que la mission de Josipovici, à côté de lui, ait été d'ordre, de méthode et de discipline. D'Adès seul, il y a un roman posthume, *Un*

(1) ADÈS et JOSIPOVICI, *Op. cit.* (*Préface d'O. Mirbeau*).

Roi tout nu (1), que la mort ne lui permit pas d'achever. Josipovici, qui disparut aussi prématurément, eut le temps de publier de son vivant : *Le Beau Saïd* (2). Ce sont les seuls éléments dont nous disposions pour éclaircir le problème. Ils sont insuffisants si l'on considère que la moitié à peu près du livre d'Adès n'était encore qu'ébauchée. Pourtant, il semble, superficiellement au moins, que ce qu'on pourrait appeler le « psychisme » du livre doive appartenir à Adès, alors que le décor, le pittoresque extérieur des personnages reviennent à Josipovici. *Le Roi tout nu*, dont nous n'avons pas à parler ici puisqu'il ne touche pas à l'Égypte, est plus près des *Inquiets* que de *Goha*, et pourtant, dans ce monde que s'est créé le peintre Fauvarque, ce monde qu'il a voulu, qu'il a fait, qu'il a imposé et qui finit par *être*, il y a quelque chose de l'univers de félicité où *Goha* se réfugie, et grâce auquel il finira par triompher, comme triomphe le peintre.

Le Roi tout Nu remporta l'estime de la critique, en particulier, celle de Paul Souday qui n'avait pas la réputation d'être tendre. Dans *Le Beau Saïd*, s'accuse presque jusqu'à devenir pénible le caractère anti-romantique qui s'esquissait dans *Goha*. Impossible d'y dépister le reflet d'un émoi, une ombre de lyrisme. Comme le remarquait André de Launois, « dans *Le Beau Saïd*, agissent, souffrent, se déchirent, tuent, des êtres qui n'ont avec l'auteur rien de commun, en qui il ne peut pas plus se retrouver que Flaubert dans *Mâthô*, ou Maupassant dans *Georges Durrieu* » (3). Sombre histoire s'il en fut : la jeune Amina vit avec sa belle-mère Farida, sa nourrice Bamba, son mari Mourad. Celui-ci est le frère du Beau Saïd qui sut capter l'héritage paternel et poursuit le

(1) Albert ADÈS, *Un roi tout Nu*, Paris, Calmann-Lévy, 1922.

(2) Albert JOSIPOVICI, *Le Beau Saïd*, Paris, Edit. de la *Nouvelle Revue française*, 1928.

(3) A. de LAUNOIS, *Josipovici, sa vie, son œuvre, Bourse Égyptienne*, 10 avril 1933.

reste de la famille de son mauvais œil. Ne voilà-t-il pas que Mourad, tombé sous l'influence d'un Cheikh, délaisse chaque jour davantage sa femme et donne dans le mysticisme ? Il survient pis encore. Une entremetteuse fait surprendre Amina par Saïd à qui elle a plu. La jeune femme s'échappe à temps, défaillante de terreur et de honte. Le soir de l'aventure, les deux frères se rencontrent, et Saïd se vante avec impudence de l'incident. Amina, qui surgit dans l'ombre, voit là sa dernière chance de ressusciter l'amour de son mari. Elle n'est pas coupable, gémit-elle, seulement désespérée d'avoir compromis son honneur et celui de Mourad : « Dieu te pardonnera », rétorque celui-ci. Frénétique elle fait une brusque volte-face. Mais si ! elle est coupable, et même elle eût pu se défendre davantage : « Dieu vous pardonnera », se borne à répondre Mourad. Amina s'évanouit. Quand elle reprend ses sens, elle est seule avec le Beau Saïd qui lui sourit. Souriante à son tour, elle se jette dans ses bras et en profite pour lui planter un poignard dans le cœur... Jamais passion violente, jamais meurtre ne fut décrit avec plus de froideur, de lucidité, d'indifférence.

Qui sait, si la mort ne fût intervenue, ce qu'auraient donné ces deux écrivains ? Il y avait beaucoup d'étoffe en Adès. Peut-être, d'autre part, que *Le Beau Saïd*, dont l'impassibilité, tout de même excessive, nous déconcerte un peu, annonçait autre chose. Quoi qu'il en soit, il leur eût été difficile de réussir une œuvre supérieure à *Goha le Simple*, dont la perfection demeure véritablement unique.

*
* *

Après Adès et Josipovici, E.-J. Finbert. Celui-ci nous reste. Finbert est sémite, lui aussi, né en Égypte, et il a parlé l'arabe bien avant le français. Naturellement, il faut prendre cette formation sémite au sens large du mot.

Qui connaît l'Égypte sait bien qu'il n'y a là ni Égyptiens, ni Arabes proprement dits, que toute l'humanité kora-nique est à base sémite. Le paysage égyptien est « entré » en Finbert de la même manière que peut pénétrer chez un écrivain de terroir le paysage provençal, bourguignon ou basque. Ce n'est que plus tard que Finbert s'est mis au français (en même temps d'ailleurs qu'à l'anglais, à l'allemand et au russe), ce français qu'il a ensuite choisi « par la décision de son cœur », comme si, dans cette langue, quelque chose correspondait pour lui à des affinités secrètes. De ce fait, scindé psychologiquement en deux, incapable désormais de se sentir un pur Oriental, il a dû partir à la découverte de l'Occident. Non qu'il renie ses origines : « Quoi que je fasse, insiste-t-il, je ne pourrai entièrement me libérer du paysage central que je porte accroché à ma vie... Tout ce qui viendra se joindra à cette maîtresse forme de mon être, aura la courbe et l'âpreté du désert, sa sécheresse, sa gravité, et aussi l'aérienne légèreté des palmes pressées et la sobriété de leurs dentelures » (1). Mais pourquoi vouloir opposer l'Orient à l'Occident, quand il n'y a en réalité que des civilisations différentes et non rivales ?

Toutefois une difficulté surgit. C'est lorsqu'il s'agit, pour Finbert, d'exprimer en français son âme de Sémite, c'est-à-dire d'essayer de rendre le plus intime de la sensibilité orientale dans la langue d'un Racine dont l'intellectualisme rationnel et équilibré se trouve précisément au pôle psychologique opposé. C'est à ce travail redoutable que l'écrivain n'a pas craint de s'attaquer. Avant même de chercher un style, il lui a fallu se préoccuper de constituer un vocabulaire, arriver à faire s'exprimer ses personnages en français comme ils eussent parlé en arabe. Car Finbert pense ses livres en arabe avant de les écrire en français, et doit se livrer, lorsqu'il s'agit de les tra-

(1) E. J. FINBERT, *Un Homme vint de l'Orient*, Paris, Grasset, 1930.

duire, à de véritables acrobaties de langue et de syntaxe.

De là vient qu'il a parfois déconcerté le lecteur de chez nous, qui, en présence d'une phrase lourde, trop riche ou trop cherchée, trop crue ou trop précieuse, ne soupçonne pas tout le travail sous-jacent. Finbert est le premier à en convenir : il estime être encore à la période d'apprentissage de l'instrument qu'il manie et qui n'est peut être pas celui qui lui conviendrait le mieux. Qui sait même si ce labeur formidable ne risque pas de laisser dans l'ombre le meilleur de lui-même ?

Jusqu'à présent, trois romans, *Le Batelier du Nil*, *Hussein*, *Le Fou de Dieu*, forment le noyau de son œuvre égyptienne. Parmi ceux-ci, le premier est probablement le meilleur, le dernier le plus curieux.

Peut-on retracer en peu de mots, l'histoire d'Occacha le Batelier, neveu du Cheikh el Badawy, saint, magicien et psyllé, qui décida de son destin ; de la lutte qu'il dut soutenir contre son père, terrien tenace qui voulait contraindre le garçon à reprendre la houe et la charrue ; de l'obscur maturation, en une sensibilité qui se cherche, de forces d'abord incompréhensibles ? « Pourquoi cette inquiétude s'est-elle glissée en moi ? Que m'importe après tout, à moi, Occacha le Batelier, que cette terre se couvre de moissons ou demeure aussi sèche que le sable des dunes ? Oui, qu'est cette vie de terriens rivés à l'isba, comme des bêtes de somme à leurs piquets ? Prestigieuse existence sur les canges allongées, où l'air rit dans les poumons, où les jours se succèdent et se pénètrent comme les canaux, avec légèreté ! Chaque geste est un rite, chaque mouvement une communion... Je fus l'épervier qui hantait les altitudes bleues, et me voici, grattant le sol, les ailes coupées (1) ».

De la cange, ce n'est pas seul seulement l'autorité paternelle qui l'éloigne, mais un amour pour sa sœur Ghan-

(1) E.-J. FINBERT, *Le Batelier du Nil*, (1^{re} partie), Paris, Grasset, 1928.

dourah. Il n'en a la brusque révélation (il est à l'âge de la puberté) qu'en découvrant l'inconduite de la jeune fille qui se laisse enlever par un souteneur de la ville. Elle partie, plus de raison de demeurer à l'isba. Il part à la poursuite de sa cange, et c'est aussi un peu à la poursuite de sa sœur : « Pareille à ce que représentaient pour lui le Nil et la Cange associés en une même ferveur, elle devint une aspiration » (1).

Il commence par découvrir le bateau : « Dès qu'il se trouva sur les planches lisses du pont, Occacha, de lui même, se fit prisonnier de la cange. Il ne voulut plus descendre à terre. Désormais, dans la limite des bordages, il avait confiné l'horizon du monde. Tous les attraits de la plaine et du ciel passaient par là à portée de sa main, il n'avait qu'à leur faire signe » (2). Mais malgré sa joie une obscure inquiétude recommence à le tenailler : cet amour qui le mine sourdement et dont il ne sera exorcisé qu'après avoir retrouvé Ghandourah dans un bouge d'Alexandrie. Délivré de sa hantise par la possession, rien ne s'interpose plus entre lui et « tout l'horizon du monde »... Ce qui fait la valeur du livre est bien moins l'intrigue que son atmosphère à la fois poétique et brutale : poésie et brutalité pareillement instinctives, semi conscientes, liées à l'essence de l'être comme à celle du pays où il se meurt, si bien que, sans analyse psychologique, par une simple succession de sensations qui s'isolent ou au contraire s'agrègent en ensembles insécables, on acquiert une intuition émouvante d'un ordre de réalités pour nous inaccessibles.

Sur cette même cange, nous avons déjà rencontré *Hussein*. Pendant la guerre, Hussein, qui a été enrégimenté de force, déserta et fut cruellement châtié. A cause de ce souvenir, sa haine contre l'opprimeur ne désarmera

(1) E.-J. FINBERT, *Le Batelier du Nil*, (3^e partie).

(2) *Ibid.*, (4^e partie).

plus. Et ce n'est point seulement pour gagner sa vie, qu'attaché au destin de la barque vagabonde il erre de ville en ville, mais aussi pour sans cesse attirer contre l'occupant la rébellion et la vengeance. Il s'agit d'avantage ici d'un manifeste politique que d'un roman, et la passion de celui là rompt plus ou moins l'équilibre de celui-ci. Quant au *Fou de Dieu*, il a suscité des réactions diverses dans la presse, et beaucoup n'ont pu que le juger incompréhensible. Nous y retrouvons une vieille connaissance, ce cheikh el Badawy, dont l'influence occulte s'esquisse dès *Le Batelier du Nil*, pour maintenant s'imposer : cheikh « faune et mage », possédé par une sorte de double invisible qui le régit en toutes choses et se sert de lui pour éveiller en un jeune Juif, apparemment en parfait équilibre, c'est-à-dire en état d'indifférence spirituelle, une vocation de nouveau Messie. Quel évangile prêcherait-il ? L'auteur laisse ce point dans l'ombre. Là d'ailleurs ne gît pas le véritable intérêt. Ce qui importe est le réveil de la race et de la religion ancestrales par le plus surprenant des truchements : un demi fou, une femme Bédouine. Si étrange que paraisse un tel rapprochement, ce drame à la fois mystique et charnel n'est pas absolument étranger à l'atmosphère du *Soleil de Salan*, et on serait parfois tenté de voir en Finbert une réplique orientale de Bernanos.

Toutefois, bien que ce livre ait été couronné l'an dernier par le Jury de la Renaissance, qui rendait de la sorte à l'auteur un hommage mérité, il est probable qu'en France, une minorité seulement s'intéressera au *Fou de Dieu*, ou fera un effort pour le comprendre. Peuple assez peu mystique, nous témoignons de la considération à de telles manifestations, mais, qu'elles soient chrétiennes ou autres, nous avons tendance à nous tenir à distance. Aussi, dans un tout autre genre, *Le Nil, fleuve du Paradis*, est-il plus sûr de généralement plaire. Le long de ce Nil, Finbert est parti en quête « du sens profond de l'Égypte dans l'éclat de sa terre d'aujourd'hui... La seule vraie di-

vinité qui parle ici, c'est celle de ce village accroché au passé comme ces plantes aux feuilles charnues qui se cramponnent aux crevasses et rampent » (1). Impossible de rendre compte — il faudrait tout citer — de la facilité avec laquelle il sait nous associer à la vie des êtres et des plantes, au sol, à la lumière, à l'eau, aux ombres, aux reflets. Quant Finbert explique, nous comprenons le magicien de campagne qui se sait capable de transmuier les pierres en or ; nous glorifions la femme fellaha « docile comme une pâte à dattes » qui lessive, moule le blé, fait le pain, coud les vêtements, fuit les bavardages et a donné à son mari dix fils « durs comme du bois de sycamore ». Nous nous distrayons aux joutes oratoires entre fellahs et Bédouins. Nous vivons la vie du fleuve, générateur de toute existence, avec son grouillement de poissons, la vie secrète des canards sauvages sur ses bords, le mystère de ses remous. Nous ne songeons pas un instant à douter que le Nil « né d'une goutte tombée de la salive du Seigneur » coule directement du Paradis et que « son eau, sève d'aurore, essence de lune, embaume tant tous ceux qui en ont bu qu'ils ne peuvent en oublier la saveur et se sentent partout des exilés » (2).

Il convient avant de terminer, de signaler des notes particulièrement heureuses dans le livre de Jeanne Arcache, une très jeune femme : *L'Egypte dans mon miroir* (3) : brefs croquis d'une limpidité, d'une sonorité parfaites, dont l'apparente simplicité recouvre une expérience intime et profonde de l'âme de l'Egypte. Un recueil de contes arabes d'Yvonne Laeuffer (4) témoigne d'une vigueur et d'une âpreté qui s'imposent.

(1) E.-J. FINBERT, *Le Nil, Fleuve du Paradis*, (1^{re} partie), Paris, Fasquelle, 1933.

(2) E. J. FINBERT, *Le Nil, fleuve du Paradis*, (2^e partie).

(3) JEANNE ARCACHE, *L'Egypte dans mon miroir*, Paris, Cahiers libres, 1931.

(4) YVONNE LAEUFFER, *Œil pour œil*, Le Caire, Editions de la Semaine Égyptienne, 1930.

Il semble donc que l'effort d'écrivains comme ceux que nous venons de citer ne soit pas à dédaigner. Le fait qu'ils ont adopté notre langue nous permettra de mieux connaître cette Egypte que nous aimions d'instinct. Ce choix est d'autre part un hommage. Nous ne saurions nous montrer trop reconnaissants envers ceux qui tentent d'exprimer en français le meilleur d'eux-mêmes (1).

BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE XI

LES ÉCRIVAINS D'EXPRESSION FRANÇAISE EN ÉGYPTÉ

ADÈS (A.) et JOSIPOVICI (A.), *Les Inquiets*, Paris, Calmann-Lévy, 1914.

— *Le livre de Goha le simple*, Paris, Calmann-Lévy, 1916.

JOSIPOVICI (A.), *Le Beau Saïd*, Paris, Edit. de la *Nouvelle Revue française*, 1928.

(1) A aucun moment nous n'avons essayé, au cours de cette étude, de faire entrer la poésie en ligne de compte. Quelques grands noms auraient pu être cités : Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia, Albert Samain. Mais cela nous eût entraînés trop loin, et d'ailleurs ils ne sont pas venus en Egypte. Si j'insère ici une note relative à quelques jeunes poètes locaux, c'est pour donner un nouveau témoignage de la sympathie que rencontre ici tout ce qui est culture française. Il y a cinq ans que mourait le Prince Haïdar Fazil, ami de Pierre Loti et de Charles Richet. Il a laissé de nombreux poèmes dont quelques-uns furent couronnés dans des Jeux Floraux de France. Parmi ses vers, il faut signaler quelques traductions des *Sourates* du Koran. A sa suite, toute une série de jeunes gens, J. Moscatelli, Raoul Parme (d'influence mallarméenne) Arsène Yergath, M. Khaïry (qui fut édité chez Grasset), Robert Blum (en même temps conteur délicat), Edmond Jabès (qui se réclame de Cocteau) Georges Henein écrivent et publient. En général leur inspiration est étrangère à l'Egypte, et l'étude de leur œuvre ne trouve donc pas sa place ici. Toutefois Ahmed Rassim a parfois été tenté par des thèmes indigènes. Et il n'est pas impossible qu'au fur et à mesure que ces jeunes poètes prendront conscience d'eux-mêmes, se dessine un mouvement poétique d'inspiration proprement égyptienne.

- ADÈS (A.), *Un Roi tout nu*, Paris, Calmann-Lévy, 1922.
- LAUMOIS (A. de), *Josipovici, sa vie, son œuvre, Bourse Egyptienne*, avril, 1933.
- SABBAGH (G.) et DUMANI (G.), *A la mémoire d'Albert Josipovici, Les Images*, avril 1933.
- FINBERT (E. J.), *Le Batelier du Nil*, Paris, Grasset, 1928.
- *Hussein*, Paris, Grasset, 1930.
- *Le Fou de Dieu*, Paris, Fasquelle, 1933.
- *Un homme vint de l'Orient*, Paris, Grasset, 1930.
- *Les Contes de Goha*, Paris, Attinger, 1929.
- *Le Nil, fleuve du Paradis*, Paris, Fasquelle, 1933.
- ARCACHE (Jeanne), *L'Egypte dans mon miroir*, Paris, *Cahiers Libres*, 1931.
- LAEUFER (Yvonne), *Œil pour œil*, Le Caire, Ed. de la *Semaine Egyptienne*, 1930.

CONCLUSION

L'auteur peut-il estimer, au terme de cet essai, avoir rempli la tâche qu'il s'était assignée ? Ce serait beaucoup de suffisance de l'affirmer. Les médiocres conditions matérielles dans lesquelles a été fait ce travail (le manque de livres, en particulier, l'éparpillement des informations utiles, les difficultés de coordination et de contrôle) ne nous laissent pas d'illusion sur les lacunes qui peuvent encore s'y trouver.

Mais la plus grande difficulté rencontrée réside dans le fait que le terrain littéraire sur lequel nous avons dû et prétendu nous cantonner, est en réalité, au cours de la période étudiée, mal délimité et très glissant.

Après 1870, nous l'avons vu, un voyage en Egypte s'effectue dans les conditions les plus prosaïques du monde. Le côté pittoresque, susceptible de stimuler les imaginations, appartient à une époque révolue, et même lorsque la date de publication de l'ouvrage (comme *Le Nabab* ou *Zéphyrin Cazavan*) paraît le situer à l'époque contemporaine, la lecture du texte ne tarde pas à révéler qu'il s'agit d'une Egypte en train de devenir plus ou moins légendaire, et que le témoignage qu'il apporte n'a qu'un intérêt rétrospectif de « petite histoire ».

S'il devient aisé pour tout le monde de faire son tour d'Egypte, il n'y a donc rien de surprenant à ce que la masse l'emporte sur l'élite, la quantité des œuvres sans intérêt sur les travaux de valeur, et à ce que les récits jovioux et prolixes de Monsieur Perrichon couvrent parfois des voix qui mériteraient d'être entendues. Parfois,

quand fut laissé de côté l'aspect politique d'un livre (ce qui d'ailleurs était sans importance réelle), son aspect littéraire n'en méritait pas grandement le nom.

Le Vicomte Eug. Melchior de Vogüé fait en Egypte, avec ses *Histoires Orientales*, un début littéraire qui confine à l'archéologie. S'il n'oublie pas cette première révélation, les circonstances l'amènent, par la suite, à s'occuper d'une Egypte totalement différente et à s'intéresser à des questions économiques et politiques sur lesquelles nous avons dû rapidement passer. Il faut attendre son dernier grand roman, *Le Maître de la Mer*, pour retrouver un aspect qui rentrât dans le cadre que nous nous sommes tracé.

Louis Ménard est un de ceux chez qui l'influence de l'Egypte, si restreinte qu'elle ait été, s'est montrée, littérairement parlant, la plus pure. En dehors de ses lettres (d'ailleurs exclusivement pittoresques et descriptives) les deux ou trois *Rêveries d'un Païen Myslique* que nous avons signalées (*La Légende de Saint-Hilarion* en particulier) constituent une remarquable exception à notre constatation. Il est vrai que Louis Ménard, helléniste et érudit, dégoûté des expériences politiques qu'il tenta pendant sa jeunesse, vivait en intimité si profonde avec le passé que l'Egypte moderne ne l'a, pour ainsi dire, pas effleuré. Anatole France n'avait pas sans doute sa faculté d'abstraction : le fait qu'il ait écrit la totalité de ce qui, dans son œuvre, pouvait avoir trait à l'Egypte avant d'être entré en contact avec elle, le fait qu'après ce contact, il n'ait plus rien écrit, ne témoigne que d'une influence négative : la réalité a tué le rêve. L'Egypte de *Thaïs* n'avait rien de commun avec l'Egypte vraie. Et c'est l'Egypte de *Thaïs* qu'aimait Anatole France.

Des nécessités de métier ont amené et ramené le Vicomte E.-M. de Vogüé en Egypte. Les circonstances ont décidé de la visite de Louis Ménard pilotant son jeune écervelé, d'Anatole France polissant son discours aca-

démique. Mais quelques autres sont venus obéissant à un besoin intérieur, une impulsion jaillie du plus profond de leur être spirituel. Pouvons-nous, là encore, parler de littérature ? Ed. Schuré, Maurice Barrès, Maurice Maeterlinck protesteraient : ils ne sont pas aiguillonnés par une vulgaire curiosité. Ils apportent avec eux une certitude ou une angoisse divines, qu'ils entendent confronter avec la millénaire réponse égyptienne. Leur démarche est à la fois sentimentale et rationnelle. Leurs écrits seront à la frontière du mysticisme ou de la philosophie. L'Égypte, qui est un éblouissement pour Schuré, un acquiescement pour Maeterlinck, déconcerte et irrite Barrès. Elle lui est cependant bienfaisante, puisque la crise morale qu'elle provoque chez lui lui permet de voir enfin clair en lui-même. Dans ces trois cas, ainsi que le discernait M. J.-M. Carré, l'Égypte a agi comme un révélateur et hâté, intensifié, démasqué des tendances latentes qui n'arrivaient pas à s'extérioriser.

L'Égypte nous vaudra deux et même trois Loti. L'un est celui que nous avons toujours connu : l'homme angoissé et inspiré, que la vie écorche et que terrifie la mort. Le second est un bien médiocre journaliste. Le troisième, celui du *Désert*, est le plus grand : libéré de l'obsession de lui-même par l'immensité du cadre, par la majesté de l'atmosphère, Loti ne s'est attaché qu'à rendre la couleur des sables, la pureté des horizons, le silence des espaces. Ce sera peut-être ce qu'il aura écrit de plus beau.

Avec Louis Bertrand, nous sommes à chaque instant entraînés sur le terrain politique où nous n'avons pas voulu nous aventurer. Quelques pages admirables, écrites en quelque sorte malgré lui et à contre-cœur, font que nous avons dû étudier le pamphlétaire pour ne pas négliger le styliste. De même, en arrière plan de ces grands noms, les journalistes et les correspondants que nous avons signalés, ponctuent leurs articles et leurs reportages de toutes sortes de notes archéologiques, politiques,

économiques, parfois philosophiques ou religieuses, qui viennent vicier le caractère littéraire de leurs écrits. C'est qu'aussi l'Egypte, trop fréquentée, a perdu — tout au moins en apparence — son mystère. La multiplicité des activités qui s'y déploient empêche d'en acquérir une connaissance globale. Il faudrait être d'une compétence universelle. Le passant se borne à toucher un peu à tout, à grappiller n'importe quel détail pourvu qu'il ait du pittoresque. Son admiration, son lyrisme propre sont inutilisables : les mots qu'il emploierait seraient des platitudes ou des réminiscences. Il se borne à manifester son étonnement en présence de la multitude de paradoxes qui s'offrent à ses yeux. Malheureusement pour lui beaucoup d'autres ont éprouvé une semblable surprise.

C'est pourquoi il nous est apparu que d'autres désormais devaient parler de l'Egypte ; non plus les passants, ceux qui demeurent. Il faut un contact prolongé avec la terre d'ici, l'avoir parcourue, avoir scruté sa matière et ses ombres. Il faut s'être penché sur le Nil dont les changements de couleur marquent les saisons ; il faut avoir longuement cherché à pénétrer les êtres, malgré leur mutisme farouche, ou leurs paroles volontairement banales. Il faut avoir aimé l'Egypte, et ceci ne se commande pas. L'Egypte, on ne la pense pas. On la sent.

Vu :

Lyon, le 14 avril 1934

Le Doyen de la faculté des lettres

A. KLEINCLAUSZ

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Lyon, le 16 avril 1934

Le Recteur

A. LIRONDELLE

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

A

ABBAS, (Vice-Roi) 18, 30, 35, 36, 37, 40, 60, 134, 152.
 ABOUT (Edmond), 17, 19, 27, 29, 38, 60, 61, 70.
 ADAM (Juliette), 115, 121, 125, 149.
 ADAM (Paul), 136, **139-141**, 149.
 ADÈS, **166-172**, 178, 179.
 AGREL (H.), 11.
 ALIS (H.), 56.
 ALLEMAGNE (d'), 42.
 AMIN (Kossem), 64, 70, 134.
 ANDRÉ (Auguste), 141.
 ARABI (Pacha), 5, 53, 134.
 ARCACHE (Jeanne), 177, 179.
 AUDOUARD (Olympe), 17, 25, 45, 153.
 AURIANT, 18, 29, 31, 39, 40, 41, 42, 133, 142, 150.

B

BAEDEKER, 4, 43, 95.
 BALZAC, 42.
 BANVILLE (Th. de), 79.
 BARATIER, 70.
 BARRÈS (Maurice), 4, 6, 8, 79, 87, 88, 90, **93-100**, 101, 102, 104, 105, 106, 136, 149, 152, 182.
 BARTH, 56.
 BAUDRY (Paul), 61.
 BAYLE, 80.
 BENEDETTI, 11.
 BÉNÉDITE, 11.
 BENJAMIN (René), 99, 106.

BENOIT (Pierre), 159.
 BERNANOS, 176.
 BERTHELOT (Marcelin), 38.
 BERTHELOT (Ph.), 87.
 BERTRAND (Louis), 4, 6, 8, 84, **122-132**, 135, 136, 149, 182.
 BILIBINE, 159.
 BLANC (Charles), 38, 56.
 BLANC (Louis), 38.
 BLANQUI, 71.
 BLUM (Robert), 178.
 BOISGOBEY (G. de), 56.
 BOISSIEU (P. de), 11.
 BONAPARTE, 133.
 BONJEAN (François), **161-165**.
 BONNEFOY-SIBOUR, 21, 23.
 BORDEAUX (Henry), 95, 106, 143, 150.
 BOSCH (Van den), 11.
 BOSSUET, 61.
 BOUCARD (Max), 56.
 BOULENGER (Jacques), 143, 144, **146-147**, 150.
 BOURGET, 70.
 BOURGUET, 11.
 BOURQUELOT, 47, 49, 50, 56.
 BOVIER-LAPIERRE (Rév. P.), 10.
 BOYER DE SAINTE-SUZANNE, 165.
 BRAVAY (François), 7, **16-29**, 43, 61, 134.
 BRÉHIER (L.), 11, 26, 27, 29.
 BROCHARD (V.), 80.
 BROUSSON (J. J.), 80, 81, 84.

C

CAILLAVET (M^{me} de), 83.

CARCO (F.), 143, 147, 150.
CARCY (F. de), 44, 56.
CARRÉ (J.-M.), 2-7, 10, 12, 36, 43,
182.
CASELLA, 136.
CATAFAGO, 10.
CHAFIK, 12.
CHAMPION (E.), 87.
CHARDIN, 54.
CHARMES (G.), 41, 42, 54-55, 57,
115.
CHARMES (Xavier), 54.
CHARTON (Ch.), 44.
CHATEAUBRIAND, 143.
CHATRIAN, 45.
CHÉLU, 70.
CHÉVALLEY, 12.
CHEVRILLON (A.), 88-89, 106.
CHOJEŃKY (Ch.-E.). V. EDMOND
(Charles).
CLEMENCEAU, 38.
CLERC (Ch.), 87.
CLERMONT (Aug. de), 71, 74, 75.
COCTEAU, 178.
COMMANVILLE (M^{me}), 106.
COLRAT (R.), 142, 150.
COLÈT (M^{me} L.), 56.
COUREAU, 87.
COUVIDOÛ, 56.
GRESSATY, 12.
CROMER (Lord), 12, 121, 135, 138,
155.
CROMER (Lady), 138.

D

DAUDET (A.), 7, 13-29.
DAUDET (E.), 17.
DAUZATS, 54, 111, 120.
DEIF (A.), 161-165.
DEHÉRAIN, 10.
DELAPORTE, 56.
DERVIEU (Ed.), 24.
DESCHAMPS, 56.
DESGRAND, 56.
DESJARDINS, 61.
DEVÉRIA, 54, 133.
DIDIER (Ch.), 45.

DIDON (Rév. P.), 99, 106.
DORGELES (R.), 116, 143, 144,
150.
DOUMIC, 70.
DU CAMP (M.), 30.
DUMANI (G.), 170, 179.
DUMAS (A.), 111, 120.

E

EDMOND (Charles), 7, 30-42, 54.
ENFANTIN (Père), 32.
ERCKMANN-CHÂTRIAN, 45.

F

FAGUET (Emile), 66, 70.
FARRÈRE (Cl.), 141.
FAURE (Lucie Félix-), 141, 149.
FAZIL (prince Haïdar), 178.
FINBERT (E. J.), 169, 172-177,
179.
FLAUBERT (G.), 30, 36, 38, 42,
50, 75, 169, 171.
FORT (Paul), 159.
FOUAD (Prince Ahmed), 142.
FOURNÈL, 57.
FRANCE (A.), 4, 6, 8, 38, 75-87,
88, 89, 116, 181.
FRÉDOLIN, 54, 56.
FREYCINET (de), 12.
FRONDAIE (Pierre), 143, 150.

G

GALTIER, 136.
GAULIS (M^{me} Berthe Georges),
121, 132.
GAUTIER (Th.), 3, 38.
GERBAULT (A.), 148.
GIDE (A.), 159, 160.
GIFFARD, 12.
GIRAUD (V.), 66, 70.
GONCOURT (E. et J. de), 38, 42.
GOUNOD (Ch.), 16.
GOURMONT (R. de), 87.
GRANDLAUNAY, 12, 149.

GRÉARD, 81, 82, 87.
GUERVILLE (de), 12, 141.
GUIBOUT, 57.
GUIMET, 46, 55.

H

HANOTAUX (G.), 150.
HARCOURT (Duc d'), 64, 70, 134.
HARRY (Myriam), 84, 87, 143, 150.
HAUSSMANN, 13.
HENEIN (G.), 178.
HÉRÉDIA (J.-M. de), 75, 80, 178.
HERMÈS (Trismégiste), 72, 73, 75.
HÉRODOTE, 61.
HERVÉ (J.), 12.
HILMI (Abbas), 142.
HILMI (Ibrahim), 11.
HOMOLLE, 10.
HUG, 11.
HUGO (V.), 3, 122.
HUGONNET, 47, 49, 50, 56.
HUMIÈRES (R. d'), 136-139, 149.
HURET, 136.

I

IBRAHIM (Pacha), 33, 34, 40.
ISMAÏL (Khédivé), 5, 7, 16, 17, 20, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 54, 60, 61, 64, 133, 134, 152, 153.
IVRAY (M^{me} J. d'), 153-155, 165.

J

JABÈS (E.), 178.
JABLONOWSKA (Princesse), 44, 56.
JAMMES (F.), 159, 160.
JOANNE, 4, 43, 61.
JOSIPOVICI, 166-172, 178, 179.
JOUBERT, 56.
JUSTINIEN, 110.

K

KAMEL (Prince Hussein), 142.

KAMEL (Moustapha Pacha), 115, 116, 121, 125, 128, 139, 162.
KAMMERER, 110, 111, 121.
KHAÏRI (M.), 178.
KIPLING (R.), 137.
KOSSEM (v. AMIN).
KOUTCHOUK (Hanem), 36.

L

LA BÉDOLLIÈRE, 44.
LACOUR, 29, 54, 56.
LAEUFER (Y.), 177, 179.
LAFITTE (P.), 136.
LAFORGUE, 139.
LA FOUCHARDIÈRE, 143, 144, 150.
LALLEMAND, 57.
LAMBELIN, 12, 31, 121.
LAMBERT (Ch. Bey), 32.
LAPORTE, 57.
LATZARUS, 18, 22, 29.
LAUMOIS (A. de), 171, 179.
LAURENT-VIBERT (R.), 121, 132.
LECONTE DE LISLE, 79, 178.
LE DENTU, 141.
LEGRAIN, 155.
LEMAITRE (J.), 77.
LEPIC, 12, 50, 56.
LEPSIUS, 74.
LESSEPS (Ch. de), 82.
LESSEPS (F. de), 12, 19, 22, 30, 45, 54, 65, 82, 83, 87, 134, 136.
LION (J.), 80.
LORIN (H.), 11, 12.
LOTI (P.), 4, 6, 8, 68, 73, 106, 107-121, 122, 124, 125, 132, 135, 136, 139, 141, 144, 149, 160, 178, 182.
LOUIS-PHILIPPE, 39.
LOUYS (P.), 75, 76, 80, 83, 84.
LOYNES (Comtesse de), 16.
LOZACH, 11.
LYAUTEY, 65, 70.

M

MACHÉREAU, 40.

MAC ORLAN (P.), 86.
 MAETERLINCK (M.), 8, 88, 89, 90,
100-106, 165, 182.
 MAGNIN (Ch.), 80, 87.
 MAHDI, **66**, 138.
 MALOSSE, 54, 56.
 MARCHAND (Col.), 66, 67, 115, 140.
 MARGUERITTE (Victor), 142, 150.
 MARIETTE (A.), 39, 43, 54, 59,
 60, 61, 62, 63, **67**, 69, 70, 73,
 133, 136, 155, 156.
 MARIETTE (E.), 70.
 MARTIN (E.), 12.
 MARTIN DU GARD (Maurice), 143,
 147, 150.
 MASPÉRO (G.), 52, 54, 70, 75
155-158, 165.
 MAUNIER, 11.
 MAUPASSANT (Guy de), 171.
 MAUSS, 54.
 MEHEMET ALY, voir MOHAMMED
 ALY.
 MEIGNAN, 57,
 MÉNARD (L.), 4, 6, 8, **71-87**, 88,
 93, 94, 106, 181.
 MÉRIMÉE, 75.
 MÉTIN, 12.
 MEYER (A.), 16, 29.
 MICHAUT, 80, 87.
 MILLE (Pierre), 141.
 MIRBEAU (O.), 166, 169, 170.
 MISMER (Ch.), 17, 18, **28**, 29.
 MISTRAL (F.), 16.
 MOHAMMED ALY, 3, 6, 18, 19, 30,
 32, 39, 133, 134, 152.
 MONFREID (H. de), 148.
 MONTBARD, 56.
 MORAND (P.), 86.
 MOREUX (Abbé), **103**.
 MORIN, 11.
 MORINIÈRE DE LA ROCHE-COU-
 SIN (Comtesse), 149.
 MORITZ, 11.
 MORNÝ (duc de), 21, 23, 26, 33.
 MOSCATELLI (J.), 178.
 MUNCHHAUSEN (de), 147, 148,
 150.
 MUNIER (H.), 10, 11.

MUSTAPHA KAMEL (Pacha), voir
 KAMEL.
 MURET (Maurice), 136.

N

NAGHI, 159.
 NANSOUTY (Général), 34.
 NAPOLÉON, 33, 34.
 NAPOLÉON (Prince), 38, 156.
 NAVILLE, 155, 165.
 NASLÉ HANOUM, 42.
 NELSON, 147.
 NERVAL (G. de), 41, 138.
 NEURAY, 141, 149.
 NEY, 34.
 NOBLEMAIRE, 57.
 NOGENT SAINT-LAURENT (M^e), **21**.
 NOLLY (Emile), 141.
 NUBAR (Pacha), 38, 39, 73.

O

OPPENHEIM, 24, 25.
 OTT (Tito), 84.
 OULIÉ (Marthe), 148.
 OUTREBON, 56.

P

PARME (R.), 178.
 PASCAL, 69, 88.
 PÉLADAN (J.), 141, 149.
 PENSA (H.), 12.
 PÉRICLÈS, 81.
 PERNOT (M.), 150.
 PERRIÈRES (Carle des), 57.
 PEYRE (H.), **71-79**, 80, 86, 93,
 106.
 PHARAON (F.), 44, 56.
 PLAUCHUT, 12.
 POITOU, 55.
 POLIER (L.), 141, 142, 149.
 PROUDHON (P. J.), 31.
 PROVOST (A.), 80, 87.
 PUVIS DE CHAVANNES, 158.

R

RACINE (J.), 173.
 RASSIM (Ahmed), 178.
 RÉGNIER (H. de), 59, 62, 70.
 REISNER, 155.
 RENAN (E.), 61.
 RHONÉ, 54, 55, 57, 70, 115, 133.
 RICHET (Ch.), 178.
 ROCQUIGNY|DU FAYEL (Comte de),
 44, 56.
 RODIER, 56.
 RONDET-SAINT (M.), 149.
 ROUGÉ (E. de), 61, 155.
 ROUGÉ (J. de), 56.
 ROUX (J. Charles-), 11.
 RIOUX DE MAILLOT (Marie), 79.

S

SAADI, 49.
 SABBAGH, 179.
 SABRY, 12.
 SACRE, 56.
 SAÏD (Mohammed-Pacha), 16, 18,
 19, 20, 21, 22, 25, 26, 30, 134,
 152.
 SAINT PAUL GIRARD (Abbé), 40.
 SAINT-VICTOR, 42.
 SAINTE-BEUVE, 38, 87.
 SAMAIN (A.), 178.
 SAMAT (J.-B.), 149.
 SARKISSIAN, 159.
 SCHURÉ (E.), 8, 88, 89, **90-93**, 101,
 103, 105, 106, 182.
 SÉGUR (Nicolas), 79, 87.
 SÉGUR (Phil. de), 39.
 SÈVE (Colonel), v. SOLIMAN Pa-
 cha.
 SIBOUR (Bonnetoy), 21, 23.
 SIBOUR (Mgr), 21.
 SIRDAR, 127, 132.
 SLATIN (Pacha), 12, 138.
 SOLIMAN (Pacha), 7, **32-42**, 133.
 SOPHOCLE, 72.
 SOUDAY (Paul), 171.
 STAR (Maria), 141, 149.
 STROWSKY, 42.

T

TAGLIONI, 44, 56.
 TARDY, 54, 56.
 TAYLOR (Baron), 111.
 TEWFIK, 64.
 THIVEL, 56.
 THUILE, **159-160**, 165.
 TILLET (J. du), 136, 139, 149.
 TITAYNA, 148.
 TOURGUENIEV, 38.
 TOUSSOUN, 30.
 TOUT ANK HAMON, 127, 128, 143.
 TRAZ (R. de), 143, **144-146**.
 TRISMEGISTE (Hermès), 72, 73, 75.
 TROTIGNON, 56.

U

UZANNE, 136, 149, 159.

V

VACHET, 57.
 VERNIER, 159.
 VINGTRINIER, 39, 42.
 VIRGILE,
 VICTORIA, 138.
 VIÉNOT, 57.
 VOGÜÉ (Marquis de), 59.
 VOGÜÉ (Vicomte E. M. de), 4, 8,
 54, **58-70**, 88, 132, 136, 181.

W

WALLON (H.), 42, 70.
 WEISS (J. J.), 12.
 WILDE (O.), 106.
 WORDSWORTH, 105.

Y

YERGATH (A.), 178.

Z

ZAGLOUL (Pacha), 128, 142.
 ZALESKY, 42.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
CHAPITRE I. — Les Deux Nababs	13
CHAPITRE II. — Le cas particulier de Zéphyrin Cazavan....	30
CHAPITRE III. — Monsieur Perrichon aux bords du Nil	43
CHAPITRE IV. — Le Vicomte E.-M. de Vogüé en Egypte.....	58
CHAPITRE V. — Louis Ménard, Anatole France et l'Egypte.	71
CHAPITRE VI. — A la recherche des Dieux de l'Egypte : Schuré, Barrès, Maeterlinck.....	88
CHAPITRE VII. — L'Angoisse égyptienne de Loti.	107
CHAPITRE VIII. — Les Mirages Orientaux de M. Louis Bertrand	122
CHAPITRE IX. — Le reportage au xx ^e siècle en Egypte.....	133
CHAPITRE X. — Ecrivains français d'Egypte.....	151
CHAPITRE XI. — Les Écrivains d'expression française en Egypte.	166
CONCLUSION	180
INDEX.....	184

IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE,
Paris-Saint-Amand. — 29-5-1934
